



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

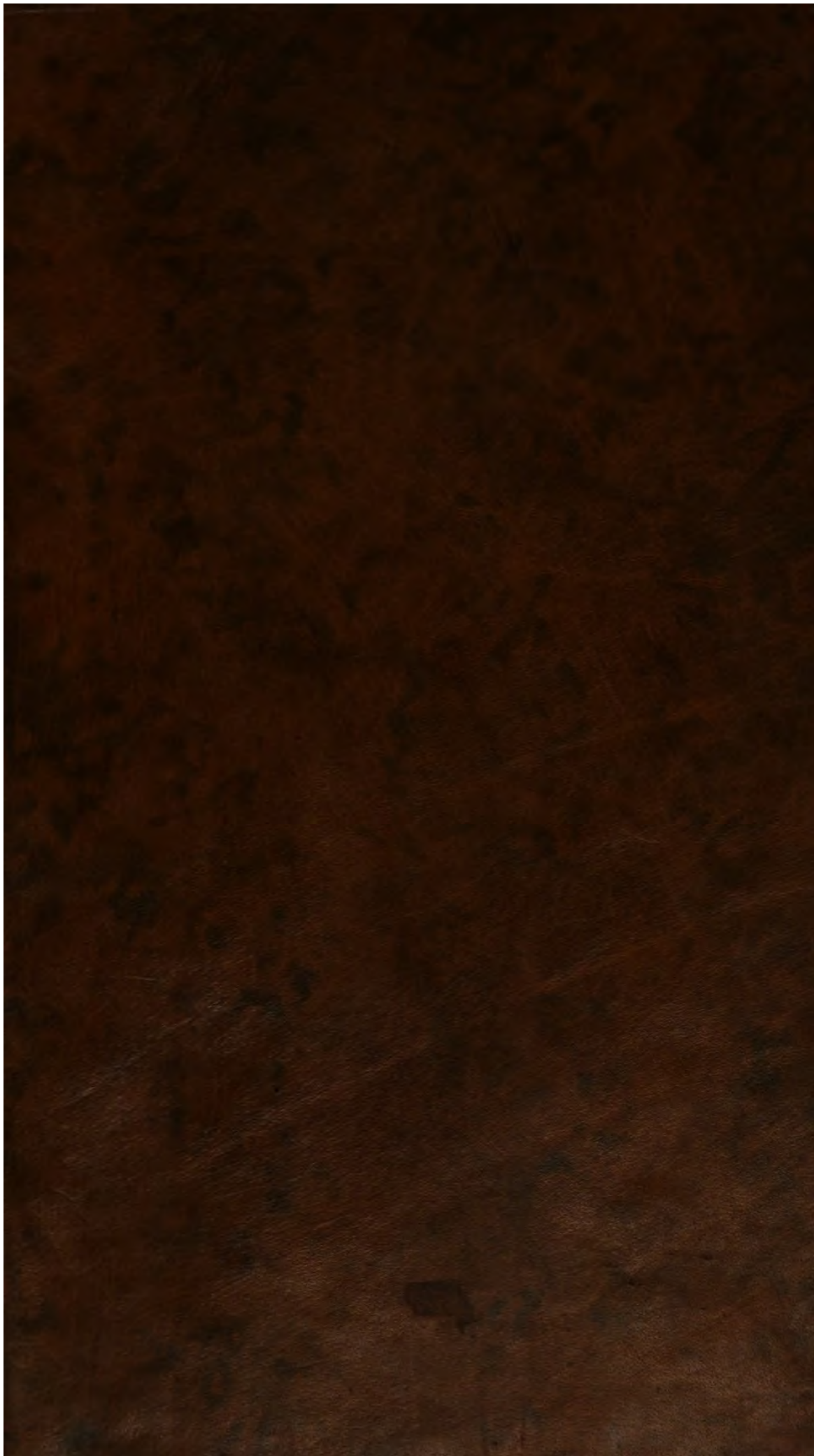
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

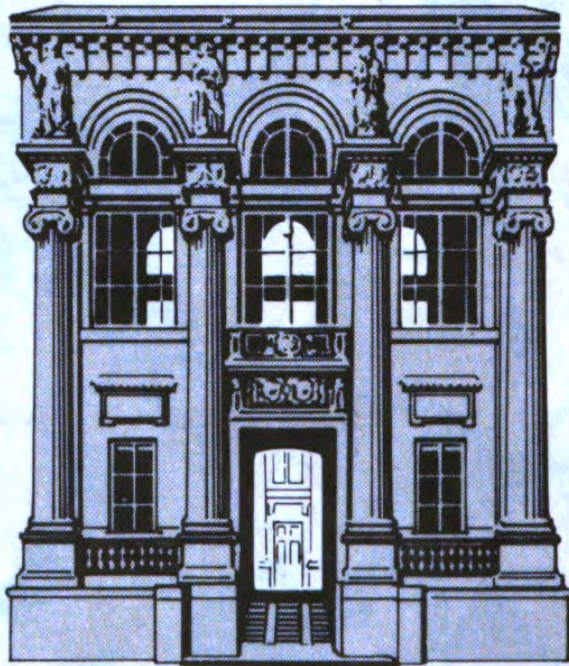
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

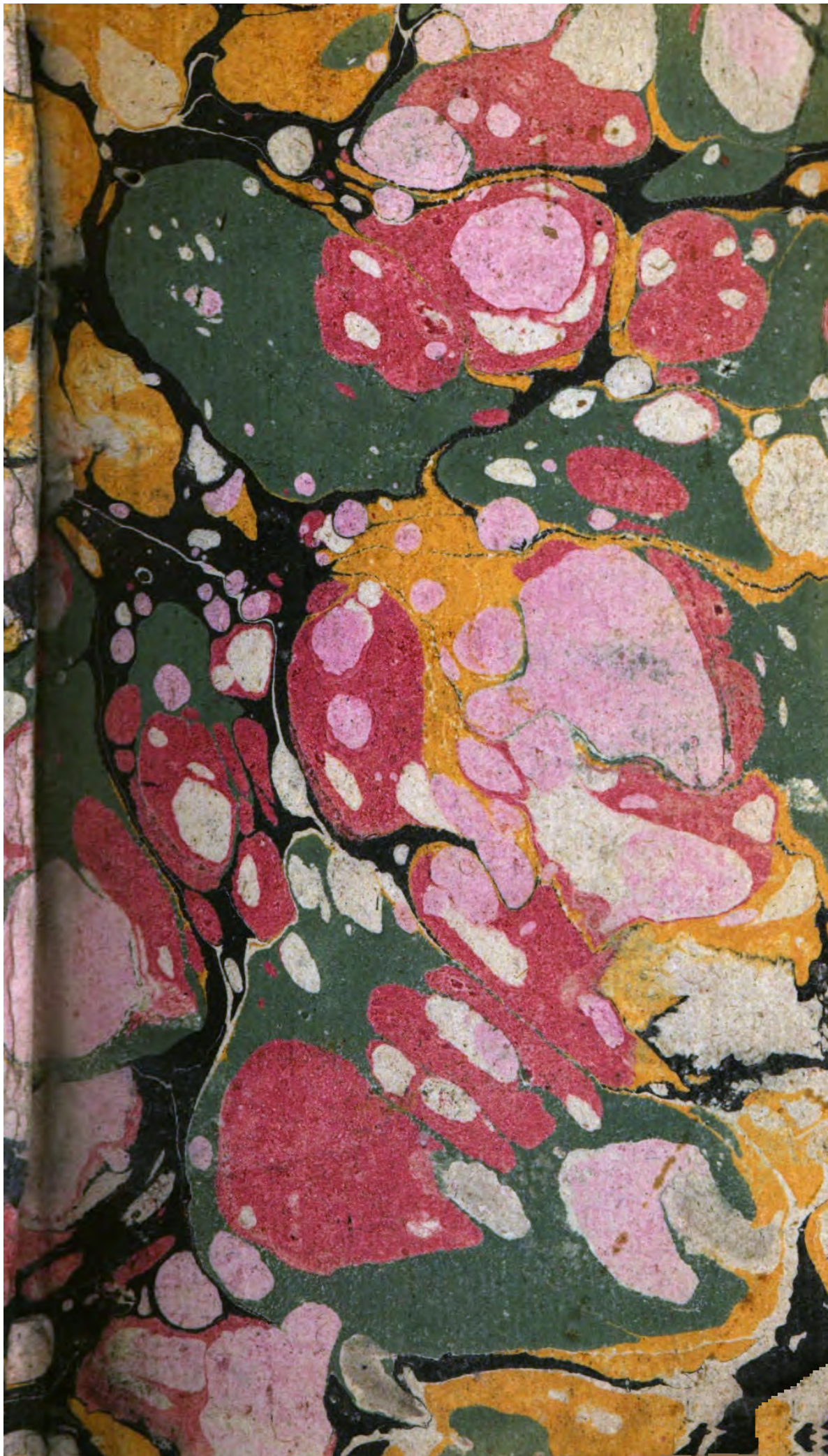


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

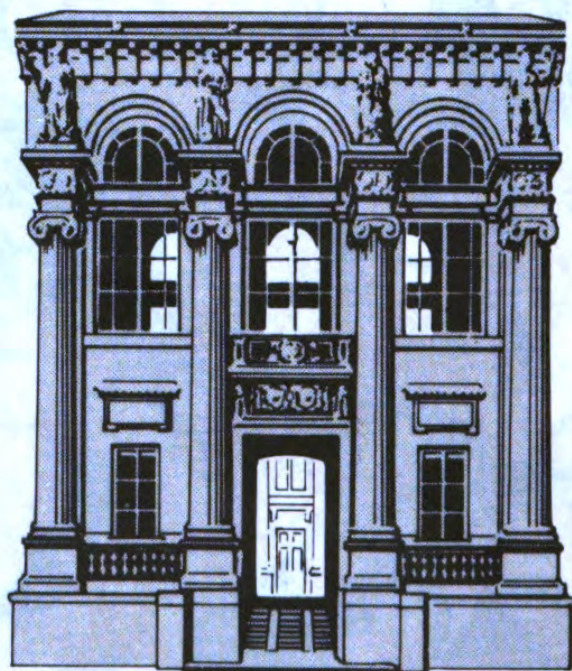


ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2153





TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

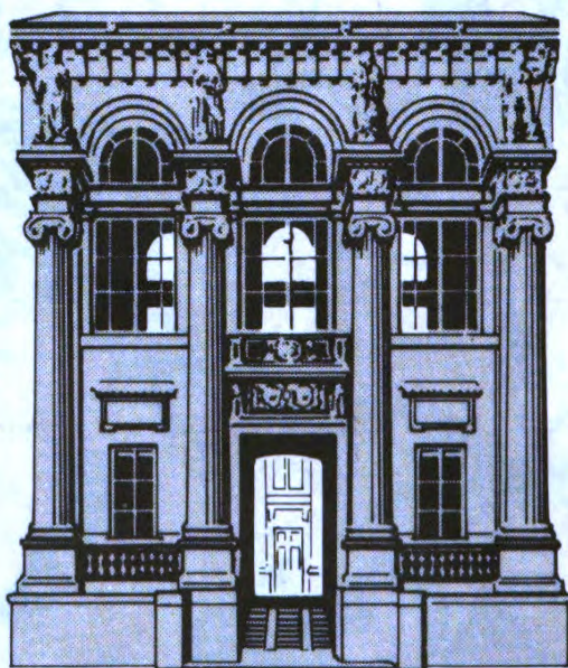


ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2153



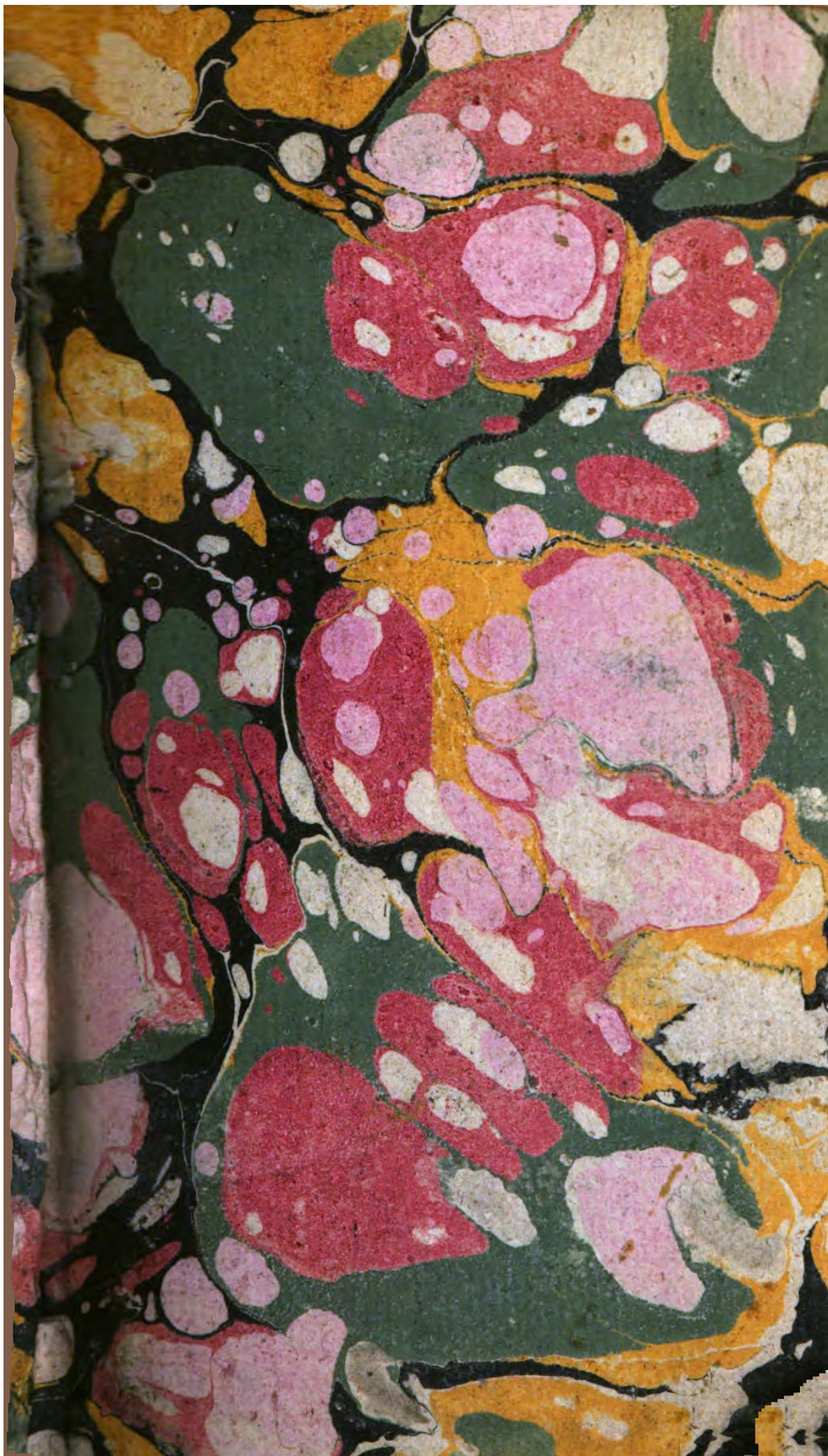


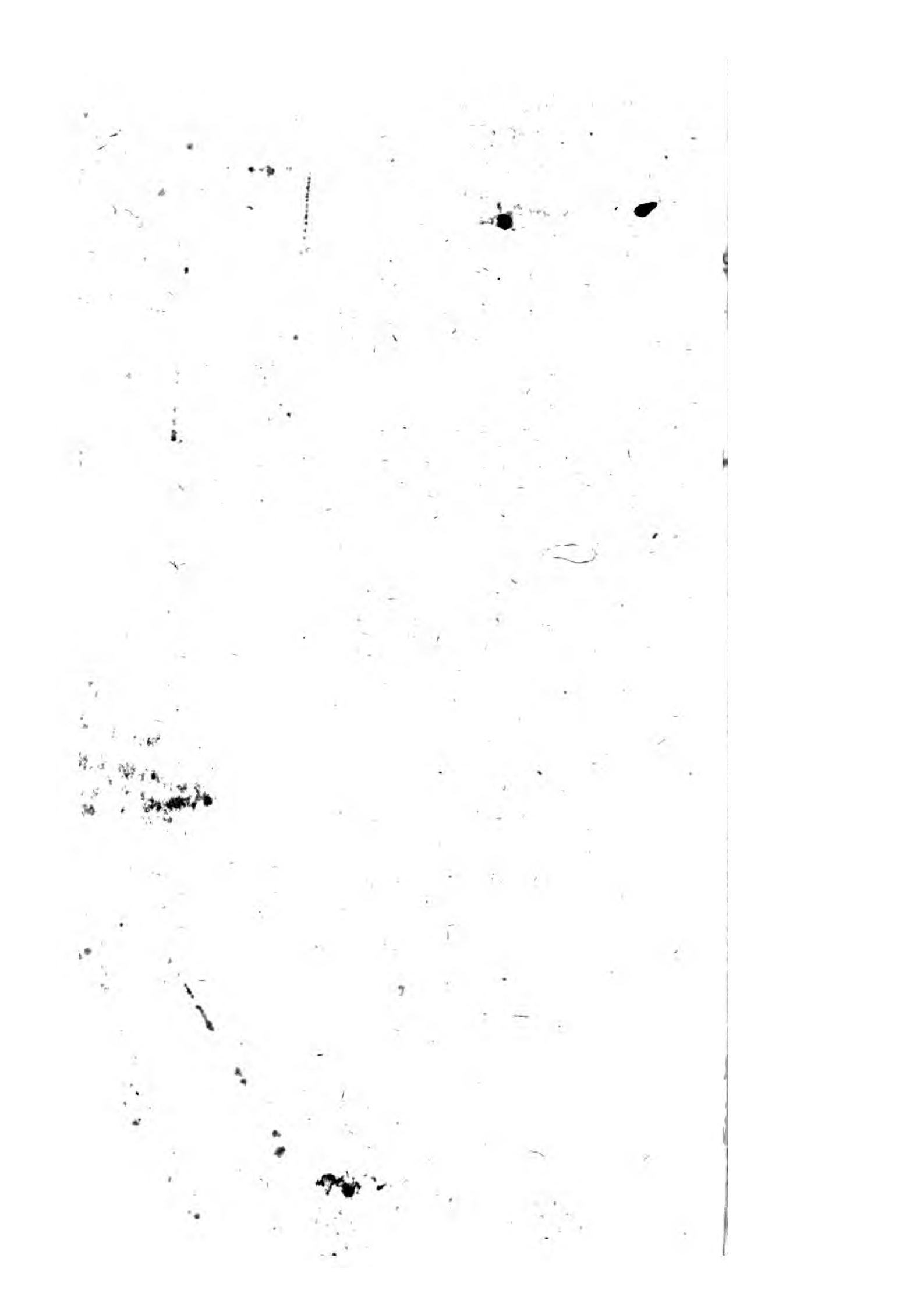
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

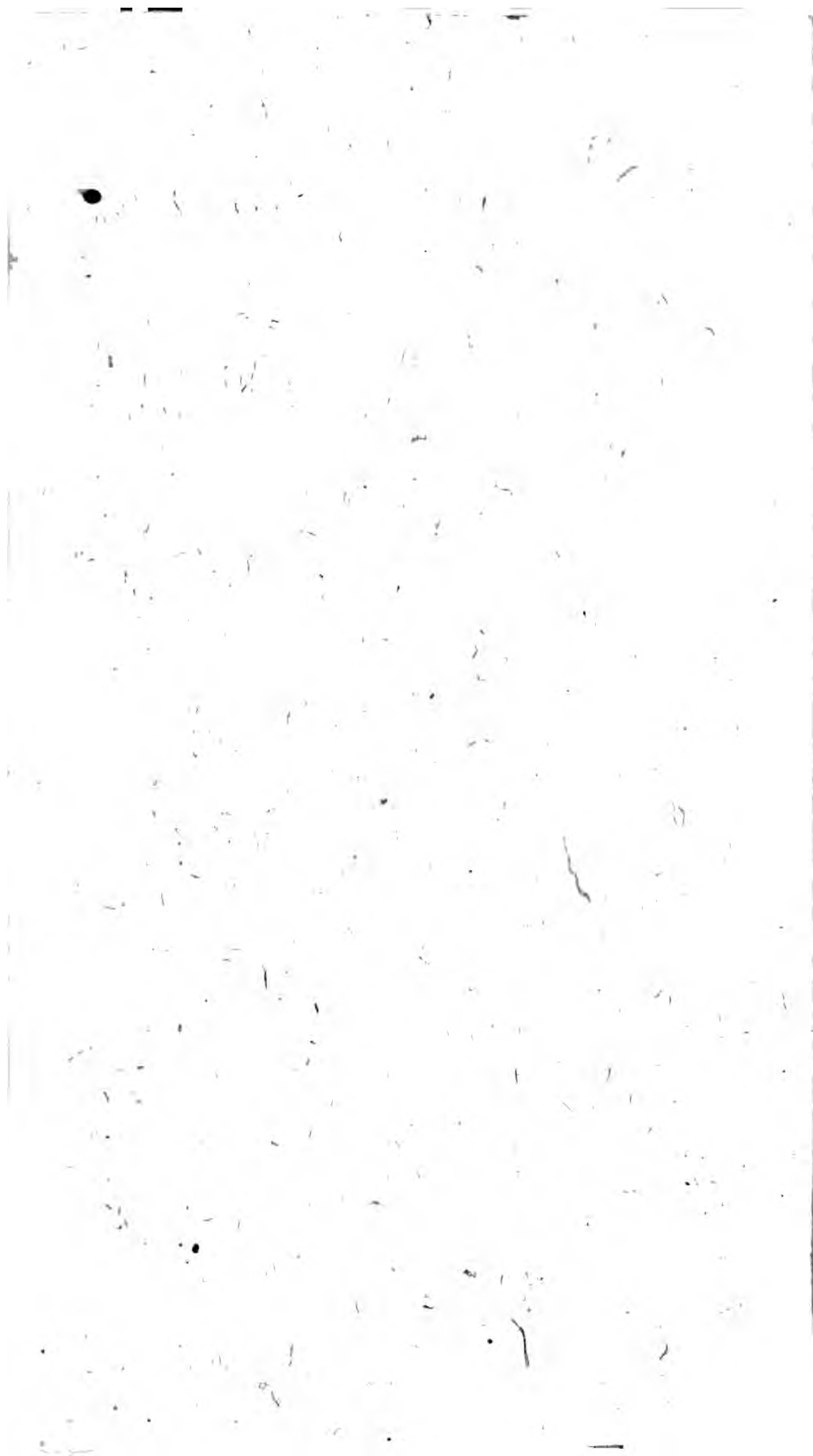


ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2153









L E T T R E
SUR
LE THEATRE
ANGLOIS,
AVEC UNE TRADUCTION
DE L'AVARE, COMEDIE
DE M. SHADWELL,
ET
DE LA FEMME DE CAMPAGNE,
COMEDIE DE M. WICHERLEY.

Nimirum propter continentiam, incontinentia
necessaria est; Incendium ignibus extinguitur.

TOME SECONDE.



M. DCC. LII.

**LA FEMME
DE CAMPAGNE.**

COMEDIE

EN CINQ ACTES

DE

M. WICHERLEY,

Tome II.

A

ACTEURS.

M. HORNER,
 M. HARCOURT, } jeunes gens de
 M. DORILANT, } Londres.
 M. SPARKISH,
 M. PINCHWIFE, mari de Marthorn
 Pinchwife.
 Me. PINCHWIFE, femme de M. Pinch-
 wife.
 Mlle. ALITHEA, sœur de M. Pinch-
 wife.
 Sir JASPER FIDGET, mari de Mylady
 Fidget.
 Mylady FIDGET, femme de Sir Jas-
 per.
 Mlle. FIDGET, sœur de Sir Jasper.
 Mylady SQUEAMISH.
 Mlle. SQUEAMISH, petite-fille de My-
 lady Squeamish.
 Un EMPIRIQUE.
 LUCY, suivante d'Alithea.
 Un LAQUAIS.

La Scene est à Londres.



LA FEMME DE CAMPAGNE.

ACTE PREMIER.

HORNER, *un* EMPIRIQUE.

EN vérité, HORNER, celui qui veut toujours rester fidele au métier, ne faudroit non plus se passer d'un diable d'Empirique, qu'une Maq... d'une sage-femme ! Ce sont, chacun dans leur genre, les deux plus puissans secours que reclame la nature... Hé bien ! mon cher Docteur, avez-vous fait ce dont je vous avois prié ?

A ij

4

LA FEMME
L'EMPIRIQUE.

Je vous ai perdu de réputation pour jamais auprès de toutes les femmes ; j'ai répandu par toute la ville que vous étiez plus Eunuque que les Eunuques mêmes ; & j'ai distribué cette nouvelle d'un air aussi sincèrement affligé, que si je vous eusse effectivement joué ce mauvais tour-là.

H O R N E R.

Mais, l'avez - vous dit au moins à toutes les accoucheuses de votre connoissance, aux vendeuses d'oranges qui vont assiduellement aux spectacles, aux maris de la cité, & à tous ces vieux jaloux de ce quartier-ci de la ville ? ce font-là ceux qui débiteront le plus promptement ce que je veux que tout le monde fache.

L'EMPIRIQUE.

Je l'ai dit aux servantes, aux fem-

D E C A M P A G N E. 5

mes de chambre, aux coëffeuses, à toutes les vieilles commeres; & je le leur ai dit, comme un secret, bien bas à l'oreille, afin que le mystere attire ces curieux de Whitehall. Ainsi vous ne devez pas douter que tout le monde n'en soit instruit bien vite. Les jeunes & jolies femmes auront aussi grand' peur de vous...

H O R N E R.

Que de la petite verolle, vous lez-vous dire ?

L' E M P I R I Q U E.

Et nos Dames de ce quartier-ci de la ville vous appréhendent comme...

H O R N E R.

La grosse, sans doute ? Non, comme leurs vilains maris.

L' E M P I R I Q U E.

Pour celles de la cité, elles vous auront en aversion, comme elles y

avoient pris ce pauvre Robin de triste & malheureuse memoire. C'est de votre nom dont elles se serviront pour faire peur à leurs enfans, & sur-tout à leurs petites filles.

H O R N E R.

Oui, oui ; je veux que quand leurs enfans crieront, on leur dise : Voilà Horner qui vient, il va vous emporter. Toute ma peur est cependant que l'on n'ait toujours quelque doute sur ce que vous avez débité. Comment vous y êtes-vous pris ? ne leur avez-vous pas dit que, pour une diable de maladie, un Chirurgien encore plus diable m'avoit appliqué des remedes qui m'avoient radicalement guéri, non pas pour cette fois-ci seulement, mais pour le reste de mes jours, de façon à ne jamais tâter ni de l'amour, ni de tous ces autres maux que nous causent les femmes ?

Le voyage que vous venez de faire en France a encore été une circonstance qui rendoit ma nouvelle plus croyable ; d'autant mieux que depuis votre retour , vous êtes resté quinze jours sans sortir , comme si vous eussiez eu honte de vous montrer en public. Réellement je suis toujours étonné que vous veuillez vous donner pareil renom : vous êtes le premier que j'aye vû chercher à se faire passer pour inutile aux Dames ; & j'en ai vû grand nombre qui vouloient au contraire qu'on les crût beaucoup meilleurs qu'ils n'étoient effectivement.

H O R N E R.

Ah ! mon cher Docteur , que ces vains coquins - là jouïssent du seul plaisir qu'ils recherchent, qu'ils se fassent une réputation qu'ils ne méritent assurément point ! Je suis en

vérité bien éloigné de penser comme ils font.

L'EMPIRIQUE.

Vous prenez, ce me semble, un chemin bien opposé. Votre manière me paroît aussi ridicule, que si nous autres opérateurs nous cherchions à décréditer nos onguens pour nous attirer des pratiques.

HORNER.

Docteur, il y a des charlatans en amour comme en médecine ; leurs fanfaronades n'attirent que les misérables, & encore en très petit nombre. C'est un mauvais éloge que celui qu'on fait de soi. Ce n'est pas en se vantant qu'on en impose aux gens, qu'on escroque leurs femmes. L'honneur & les bonnes fortunes s'acquierent sans mot dire. Voyez, Docteur ! l'Avocat le plus sage ne parle jamais qu'au Palais de la bonté de sa cause ; les gens les plus

DE CAMPAGNE.

plus opulens sont ceux qui veulent le moins passer pour riches, & les jōieurs les plus habiles sont ceux qui cachent le mieux leur jeu. Ces maris dégourdis, ces vieux rufés qui entretiennent les filles, les favent toutes aujourd'hui; ce n'est plus sous ombre d'amitié qu'on réuffit auprès d'eux. Ils ne donnent non plus là dedans, que dans des dés pipés, & sur-tout ceux de la cité.

Un Laquais entre.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voilà deux Dames & un Monsieur qui montent l'escalier.

H O R N E R.

La peste! c'est quelqu'une de nos sœurs d'ancienne connoissance, qui sans doute est incredule, & veut s'assûrer par elle-même de la vérité du rapport qu'on lui a fait.

Tome II.

B

Sir JASPER FIDGET *entre avec*
 Mylady FIDGET & Made-
 moiselle FIDGET.

Hé non ! c'est ce vieux Radoteur
 qui m'amene sa sœur & sa femme.

Sir JASPER.

Monfieur , mon caroffe vient de
 fe rompre tout devant votre porte ;
 je me croirois en faute , Monfieur ,
 fi je ne venois pas , Monfieur , pour
 vous baifer les mains à votre retour
 de France , Monfieur : Ainfi mon
 défaftre , Monfieur , a fait ma bonne
 fortune , Monfieur ; & voilà ma
 femme & ma sœur , Monfieur.

HORNER.

C'est bon , Monfieur.

Sir JASPER.

Ma femme & ma sœur , Mon-
 fieur. Femme , c'est-là Monfieur
 Horner.

Lady FIDGET.

Quoi, mon mari? c'est-là Monsieur Horner?

Sir JASPER.

Mylady Fidget, Monsieur, c'est Mylady Fidget.

HORNER.

Tant mieux, Monsieur.

Sir JASPER.

Ne ferez-vous pas volontiers connoissance avec elle, Monsieur? (à part.) Je vois bien qu'on a dit vrai, j'en juge par sa froideur, & son aversion pour le sexe. Je m'en vais bien me faire du jeu à ses dépens. (haut.) Je vous en prie, Monsieur, saluez un peu Mylady, saluez un peu notre femme.

HORNER.

Jé ne baisera point, Monsieur, la femme d'homme qui vive: il aura beau m'en prier, Monsieur. J'ai déjà pris pour toujours, Monsieur,

mon congé du beau-fexe ; oui je l'ai déjà pris.

Sir J A S P E R.

Ah, ah, ah ! (*à part.*) Il faut que je le fasse un peu enrager ! (*haut.*) Vous ne connoissez pas ma femme, Monsieur, vous ne la connoissez pas ?

H O R N E R.

Je connois votre femme, Monsieur : mais c'est une femme, Monsieur, & par conséquent un monstre, Monsieur, un monstre odieux à mes yeux, Monsieur, plus cent fois qu'un mari, Monsieur.

Sir J A S P E R.

Qu'un mari ? Monsieur, comment donc ?

H O R N E R.

Cela est ainsi, Monsieur, je ne fais plus de cocus, Monsieur. (*il lui fait les cornes.*)

Sir J A S P E R.

Ah ah, ah ! ventrebleu

Lady FIDGET.

Je vous en prie, Sir Jasper, laissons-là ce vilain brutal.

Mlle. FIDGET.

Comme il est impoli ! diroit-on qu'il eût jamais été en France ?

Lady FIDGET.

Fy ! il n'est que trop comme ces vilains François qui haïssent les femmes vertueuses, & de qualité, parce qu'elles aiment leurs maris. Oui, Sir Jasper, ils haïssent une femme parce qu'elle aime son mari, comme si elle aimoit leur argent. Allons-nous en, je vous en prie.

HORNER.

Vous faites bien, Madame, de vouloir vous en aller. Je n'ai plus rien de ce qui auroit pû vous attirer ici ! J'ai fait ôter tous ces tableaux où vous auriez vû des choses de votre goût, des postures nouvelles ; j'ai fait brûler la seconde

partie de l'école des filles ; j'ai...

L'EMPIRIQUE (à Horner.)

Pour Dieu, Monsieur, que faites-vous ? vous vous perdez pour jamais dans l'esprit de ces femmes...

Sir JASPER.

Je vois en vérité qu'il a une belle antipathie pour tout le sexe en général ! ah, ah, ah !

Mlle. FIDGET.

Ah, bon Dieu ! quelle pitié !

Lady FIDGET.

C'est un vilain brutal ! soit vertu, soit affectation dans une femme, il la hait également.

HORNER.

Parce que votre vertu, Mesdames, n'est qu'une affectation.

Lady FIDGET.

Comment, impudent que vous êtes ! vous en voulez à mon honneur ?

DE CAMPAGNE.

HORNER.

Si je pouvois , fans doute.

Lady FIDGET.

Que voulez - vous dire , Monsieur ?

Sir JASPER.

Ah , ah , ah ! il ne fauroit , My-lady , attenter à votre honneur , il ne fauroit. Hé le pauvre homme ! Ecoutez : (à l'oreille.) Ce n'est qu'un pauvre Eunuque !

Lady FIDGET.

Oh , vilaine bête Françoise ! fi , fi ! qu'attendons-nous ici ? allons-nous en ! je ne puis supporter de le voir plus longtems.

Sir JASPER.

Vos chaises ne font pas encore venues , elles feront ici tout-à-l'heure.

Lady FIDGET.

Non , non.

Biv

Sir JASPER.

Je ne saurois non plus rester ici plus longtems. Il est... il est... laissez-moi voir... un quart, un demi-quart de minute passé onze heures, & le Conseil va s'assembler sans moi. Il faut que je m'en aille. Les sages, Monsieur Horner, préfèrent toujours leurs affaires à l'amour, & aux devoirs de politesse.

HORNER.

Et les impuissans aussi, Sir Jasper.

Sir JASPER.

Oui da! oui da, les impuissans; Monsieur Horner! ah, ah, ah!

Lady FIDGET.

Comment? vous nous laissez avec ce vilain-là toutes seules dans la maison?

Sir JASPER.

Oh! il ne vous fera point de mal, vous le savez bien. Restez, je vous

en prie ; je vais vous envoyer vos chaises. Votre serviteur, Monsieur Horner ! Je serois charmé de vous voir quelquefois chez moi. Venez, je vous en prie, dîner avec nous de tems en tems. Vous ferez une partie l'après midi avec ma femme. Vous êtes encore bon à les faire joüer aux cartes. Ah, ah, ah ! (*à part.*) Il est autant de la prudence d'un mari de faire en sorte que sa femme puisse prendre des plaisirs innocens, que de lui interdire ceux qui sont défendus. Il vaut mieux qu'il pourvoie à ses amusemens, que de la laisser se pourvoir elle-même. (*haut.*) Adieu, Monsieur Horner.

H O R N E R.

Votre serviteur, Sir Jasper.

Sir JASPER *sort.*

Lady FIDGET.

Je ne veux point rester avec lui, si donc !

H O R N E R.

Restez, Madame, je vous en prie, ne fût-ce que pour voir que je puis encore avoir pour les belles autant de politesse qu'elles en puissent exiger.

Lady FIDGET.

Non, non, vous ne sauriez plus faire de politesse !...

Mlle. FIDGET.

Vous ? vous seriez capable de toutes les politesses qu'on pourroit exiger ?

Lady FIDGET.

Non, non, si donc, si donc si !

My lady & Mademoiselle FIDGET
sortent.

L' E M P I R I Q U E.

Hé bien ! il me paroît que, par mes soins, ou plutôt par les vôtres, vous voilà sans ressource perdu

dans l'esprit du beau-fexe.

H O R N E R.

Vous ne ferez jamais qu'un âne!
& ne voyez-vous pas que sur ce
faux rapport, sur l'air que je me
donne, ce grave personnage laisse
déjà sa femme chez moi, m'invite
à la venir voir; lui qui sans cela
ne voudroit pas, par jalousie, que
je fisse seulement connoissance avec
elle ?

L'EMPIRIQUE.

Sans doute; par ce moyen-là;
vous ferez recherché des maris:
mais il s'en faudra beaucoup que
vous le foyez de leurs femmes.

H O R N E R.

Oh, le beau raisonnement! eh;
laissez-moi seulement abuser les ma-
ris: j'aurai bientôt désabusé les fem-
mes. Tenez, je vais vous dire en-
core bien d'autres avantages, que
me vaudra mon stratagème. D'abord,

je ferai délivré de toutes mes vieilles connoissances, & cette engeance infatiable vous obsede tous les matins, comme feroient des créanciers; après cela, le plaisir de se défaire de l'ancienne maîtresse pour en prendre une nouvelle, est encore augmenté par celui de se trouver aussi quitte de tous les arrérages; car, quand l'amour est de vieille datte, le service ne va gueres.

L'EMPIRIQUE.

Sans doute vous vous déferez de vos anciennes connoissances : mais comment en ferez-vous de nouvelles ?

H O R N E R.

Docteur, vous ne ferez jamais bon Chymiste. Vous êtes incrédule, & impatient. Demandez à tous les jeunes gens de la ville, s'ils ne mettent pas plus de tems à chercher du gibier, qu'à le prendre, quand

ils l'ont une fois détourné. On ne fait pour qui se décider? si elle le voudra bien, si elle ne le voudra pas? Les femmes de qualité ont des manières si douces, qu'à peine distingue-t-on l'amour de la politesse, & l'on s'y trompe souvent. Mais, pour moi, je suis bien sûr que celles, qui sur ce qu'on leur a dit, montrent tant d'aversion pour moi, c'est qu'elles aiment le déduit. Celles, par exemple, qui sortent d'ici, je suis sûr de mon fait. Encore une autre chose: vos femmes vertueuses, du moins à ce que vous dites, craignent le qu'en dira t-on, & non pas la chose même. C'est l'indiscrétion de l'amant & non pas l'amant même qu'elles voudroient éviter. Enfin ma réputation d'Eunuque m'en donnera tous les privilèges. On pourra me voir désormais dans la chambre des Dames aussi matin que

leurs maris. Un amant me verra
baïser sa maîtresse, & un pere sa fil-
le, fans s'en formaliser. Je veux que
ce soit là pour moi le passe-par-
tout de toute la ville.

L'EMPIRIQUE.

Hé bien ! c'est donc vous désor-
mais qui ferez le Docteur ? votre
façon d'agir me paroît si étrange
que le succès seul me la justifiera.

HORNER.

Point si étrange, Docteur, &
cela gît en preuves.

L'EMPIRIQUE.

Hé bien, je vous souhaite heu-
reuse réussite, & nombre de patients.
Pour moi, je m'en vais aux miens.

L'EMPIRIQUE *sort.*

HARCOURT, DORILANT

entrent.

HARCOURT.

L'apparition que vous fîtes hier

La comédie, vous a, fans doute, endurci pour l'avenir contre le mépris des femmes, & les plaisanteries des maris. Vous osez désormais sortir & vous montrer, comme vous faisiez auparavant ?

H O R N E R.

Ne me suis - je pas bien tiré de là ?

D O R I L A N T.

Avec une impudence & une effronterie incroyables. Une vendeuse d'oranges, une Actrice grosse de neuf mois, un vilain masque bien ivre n'auroient pas été si assurés ; non pas même un méchant Poëte, qui est sans contredit la créature la plus effrontée ; ou bien, ce qui est encore pis, un critique de la seconde main.

H O R N E R.

Mais, que disoient les Dames ? Elles ne me plaignoient point ?

Les Dames ? & ne savez-vous pas que ces minaudieres-là n'ont jamais pitié d'un homme, lorsqu'il ne lui reste rien, quoique ce soit à leur service qu'il se soit mis hors de combat ?

DORILANT.

C'est une justice aussi : car quand il dépendoit de vous, vous étiez inexorable pour toutes celles-là, qui remplissent les premières loges.

HARCOURT.

Sans doute, elles pensoient que c'étoit grand dommage que des femmes qui n'en valoient pas la peine, eussent eû tout le profit.

DORILANT.

Ah ! je répondrois bien qu'elles ne voudront seulement pas de vous à présent pour jouer aux cartes avec elles, pour les accompagner à la comédie, & leur rendre tous ces
petits

petits services qu'elles reçoivent pour l'ordinaire de ces autres ombres d'hommes.

H O R N E R.

Hé, que voulez vous dire par ces autres ombres d'hommes ?

D O R I L A N T.

Des demi-hommes.

H O R N E R.

Hé qui donc ? de petits garçons ?

D O R I L A N T.

Non, non, de vieux garçons qui font encore les beaux & les fendants ; qui ressemblent à ces étalons usés que l'on laisse errer, pâture, hennir avec les jumens le reste de leur vie, quoiqu'ils ne puissent plus leur rien faire.

H O R N E R.

Hé bien, tant mieux ! La peste soit des amours & des P... ! Les femmes ne servent qu'à éloigner les hommes de la meilleure compagnie.

Que je ne sois plus bon à rien au beau-sexe, à la bonne heure ! j'en verrai davantage mes amis. Il n'y a de vrais plaisirs que l'union & l'amitié ; ce sont-là les seuls sur lesquels on puisse compter, & qui soient raisonnables.

H A R C O U R T.

Vous trouverez pourtant bon ; s'il vous plaît, que je prenne quelque fois par-ci par-là de ceux que vous appelez des plaisirs effeminés. Ils sont qu'on se retrouve ensemble plus volontiers.

H O R N E R.

Ils ne servent qu'à troubler la paix de la société.

H A R C O U R T.

Non, non ! il en est des maîtresses comme des livres : si vous vous y livrez trop, vous n'êtes plus propre à la bonne compagnie : mais si vous en usez médiocrement, vous

en êtes bien plus aimable pour ceux avec qui vous avez à vivre.

DORILANT.

On va chez sa maîtresse comme dans une petite maison de retraite qu'on auroit auprès de la ville. On ne s'y établit pas pour n'en bouger jamais, on y passe une nuit; & l'on revient en ville, où moyennant cela on se retrouve plus à son aise.

HORNER.

Je vais vous dire; il est aussi difficile d'être un véritable ami, quand on aime les femmes, que quand on aime l'argent. Cela est incompatible, il faut opter. Mais si les femmes vous ôtent la liberté, le vin bien au contraire vous la donne.

DORILANT.

Ma foi, il a raison.

HORNER.

Le vin est le pere de la joie, il en est la vraie source; l'amour ne

vous apporte que des peines & des tourmens , fans compter les maladies où il faut faire opérer les Chirurgiens. Le vin donne de l'esprit, l'amour vous rend très-fot. Le vin vous fait dormir ; un amant ne ferme par l'œil , à moins qu'il ne cli-gnotte :..

DORILANT.

Sur mon honneur , il a raison ;
Harcourt.

HORNER.

Le vin vous fait ...

DORILANT.

Oui, oui ; le vin vous fait . . .
oui ; il vous fait des Princes , mais
l'amour fait de nous des gueux , des
misérables . . . Le vin nous réjouit . . .

HORNER.

En voilà donc un de converti.

DORILANT.

Non pas ! l'amour & le vin vont

aussi bien ensemble que l'huile & le vinaigre.

HARCOURT.

D'accord , & l'amour comme le vinaigre aura toujours le dessus.

HORNER.

Pour moi , je me réserve le noble & généreux plaisir de m'enivrer complètement tous les jours.

Un Laquais entre.

LE LAQUAIS.

Monfieur Sparkish est là bas ;
Monfieur.

HARCOURT.

Quoi ? mon ami Sparkish ? ce petit fripon-là qui me fuit partout , je pense , pour me donner le plaisir de me moquer de lui ?

DORILANT.

Ne croyez pas qu'il s'imagine jamais que les hommes rient de lui , & que les femmes s'en divertissent.

Il a, en vérité, trop bonne opinion de lui-même.

H O R N E R.

Encore un grand plaisir que me donnera le vin, & que je ne comptois pas, c'est que comme il ne faudroit boire, je serai défait de lui; & vous savez que ce n'est pas chose aisée que de s'en débarrasser. Il est de ces gens qui veulent toujours vous regaler de leur mauvais esprit, comme ces racleurs qui se fourrent par-tout pour vous écorcher les oreilles.

H A R C O U R T.

C'est qu'à force de se faire voir parmi les gens de bon sens, il espere qu'il passera à la fin pour en avoir aussi.

H O R N E R.

Il n'attrapera toujours que ceux qui n'y voient goutte; ce ne sera jamais qu'un diamant faux parmi de

• véritables. Sa présence est aussi gênante que celle d'un mari dont on veut avoir la femme.

HARCOURT.

Jamais ce coquin-là ne laissera deux personnes ensemble ; il vient toujours à la traverse se mêler à la conversation , quoiqu'il n'y fasse pas mieux que le luth & les grands cris du Chevalier Marall ne font avec la belle voix de son valet quand il chante.

DORILANT.

Sa fureur est de passer pour un des beaux esprits de la ville ; & il nous montre tous les jours qu'il n'est en vérité qu'un sot , à nous du moins qui sommes dans la confidence.

HORNER.

Des esprits comme celui-là sont pour des gens raisonnables , ce que sont des fripons pour des joüeurs honnêtes gens. Ils occupent la meil-

eure place ; & bien loin de contribuer à rendre la partie bonne , ils ne servent qu'à éloigner ceux qui auroient envie de jouër.

DORILANT.

Aussi les traite-t-on tout comme des fripons. On les rabroue , on les chasse , on les maltraite ; & les misérables n'en vont pas moins leur train.

HORNER.

La peste les étouffe , & tous ceux qui veulent toujourns contraindre la nature ; c'est un monstre odieux que l'affectation.

HARCOURT.

Les hommes sont souvent le contraire de ce qu'ils nous paroissent. Ce faraut que vous voyez , n'est qu'un poltron avec une longue épée ; & celui qui tue les gens , c'est ce petit Medecin doucereux , caressant , avec sa canne d'ebene.

DORILANT.

Nous prenons pour un avare, un usurier, tel pauvre misérable dont tous les effets sont en gage; & nous croyons un vrai prodigue celui qui fait seulement se faire honneur de son bien, & le dépenser honnêtement.

HORNER.

Oui, celui dont vous avez le plus à craindre, & celui qui a toute votre confiance, ce jaloux est cocu cent fois pour une; cet Ecclesiastique un Athée décidé; & votre prétendu bel esprit, le plus grand sot, la plus grande bête, le plus ennuyeux personnage; enfin vous allez en juger, car le voilà qui vient.

SPARKISH *entre.*

SPARKISH.

Comment vous en va, jeunes gens? comment vous en va? Ah, ma

foi, mon cher Henry, il faut que je rie un peu à tes dépens! ha, ha, ha! si ce qu'on dit de toi dans la ville, est bien vrai, ha, ha, ha! ah! je ne puis m'en taire, d'honneur. Parlerai-je?

H O R N E R.

Oui! mais vous allez emporter la pièce?

S P A R K I S H.

Voilà Dick & Franck; ce sont mes amis, ils répondront de moi: de par tout l'univers, je n'aime point à mordre.

H A R C O U R T.

Ah! je m'engage pour cent mille écus, s'il dit rien de piquant!

D O R I L A N T.

Il ne vous donnera, je vous réponds, ni de l'aigre ni du doux.

H O R N E R.

Mais n'allez pas aussi nous dire du trop plat.

Vous me défiez donc ? hé bien ! voilà pour vous ; écoutez bien. Vous saurez donc que j'étois hier à plaisanter avec quelques femmes de qualité. Elles se mirent à parler des nouvelles enseignes de la ville...

H O R N E R.

De jolies femmes de qualité, je pense ?

S P A R K I S H.

Ah, je fai bien, leur dis-je, où est la plus belle de toutes les nouvelles enseignes. Hé, où est-elle donc ? me dit une des Dames. Dans le quartier du grand jardin, répondis-je. Et dans quelle ruë ? dit une autre. Dans la ruë de Ruffel, répliqué-je. Ah Seigneur ! dit une troisieme, je suis bien sûre qu'hier il n'y avoit point dans cette ruë de belle enseigne neuve. Il y en avoit une, lui ai-je dit, & qui venoit de

France ; elle est arrivée depuis quinze jours.

DORILANT.

La peste soit de l'histoire ! je n'en veux pas savoir davantage.

HORNER.

Eh non ! écoutez-le jusqu'au bout ! c'est qu'il ne fait encore qu'accorder son violon.

HARCOURT.

Quelle chienne de musique ! & quels préparatifs !

SPARKISH.

Non , d'honneur ! je m'en vais vous faire rire. Mais cela ne sauroit être , dit cette troisième Dame. Cela est , lui dis-je encore. Après cela une quatrième Dame...

HORNER.

Ces Dames - là ne finiront donc point ?

SPARKISH.

Tout-à-l'heure ! écoutez , écoutez

• DE CAMPAGNE. 37
tez. N'avez-vous jamais vû Monsieur Horner? dis - je aussitôt à la quatrième; il loge dans la rue de Ruffel; & ce n'est plus que l'enseigne d'un homme; depuis qu'il est revenu de France, il n'en a plus que l'air. Ah, ah, ah!

H O R N E R.

Que le diable m'emporte, si l'on trouve jamais que cela ait seulement l'air d'un bon mot!

S P A R K I S H.

Hé bien, elles se mirent toutes à rire, jusqu'à piffer sous elles: mais vous ne le goûtez pas trop, à ce qu'il me paroît. (*à part.*) Je vois bien que c'est vouloir aller au palais sans témoins, que de dire de bons mots, sans mener un rieur à son côté. (*haut.*) Allons, allons, jeunes gens, où dînez-vous aujourd'hui? J'ai refusé un Marquis à

White-hall, pour vous donner la préférence.

DORILANT.

Et que ne fait-on pas pour un Marquis ou un habit à la Française?

HARCOURT.

Allez, allez bien vite rejoindre votre Marquis.

SPARKISH.

Messieurs, les gens que je recherche le plus dans le monde, ce sont les beaux esprits.

HARCOURT.

D'honneur ! il faut que vous alliez le retrouver au plus vite.

SPARKISH.

Non, Messieurs, je n'en ferai rien.

HORNER.

Allez, vous dis-je, Monsieur, allez dîner avec votre Marquis. Il est peut-être susceptible, au lieu que

nous, nous sommes de vos amis ;
vous pouvez être sûr que nous ne
ferons point offensés qu'il ait sur
nous la préférence.

DORILANT.

Nous allons vous mettre dehors,
si vous n'y allez pas. Comment,
vous manqueriez pour nous quel-
que rendez-vous que ce fût ?

SPARKISH.

Eh bien donc ! mes coquins, vous
ne m'écoutez pas ? . . .

HORNER.

Non, non, il n'y a pas moyen,
vous n'y fauriez manquer, nous ne
le souffrirons pas.

SPARKISH.

Eh, pourquoi, chers amis ? . . .
(ils le mettent dehors.)

DORILANT.

Non, non.

TOUTS TROIS.

Ha, ha, ha !

SPARKISH *rentre.*

SPARKISH.

Ecoutez donc, mes amis ! ne vous persuadez pas que j'irai toujours manger avec de ces fots petits maîtres qui font un bruit enragé, ou avec des importans qui ne disent pas un mot. Je crois que, pour faire un bon dîné, il y faut de l'esprit tout comme de bon vin. C'est ce qui fait que je n'ai jamais d'appétit quand je me trouve à manger seul. Allons, où dînerons-nous donc ?

H O R N E R.

Par-tout où vous voudrez.

SPARKISH.

Chez Catolin ?

D O R I L A N T.

Oui, si vous le voulez.

SPARKISH.

Ou bien au Cocq ?

D O R I L A N T.

DE CAMPAGNE. 41
DORILANT.

Tout comme il vous plaira.

SPARKISH.

Mais si vous aimiez mieux au
Chien, ou à la Perdrix ?

HORNER.

Par-tout où vous voudrez ; car
nous ne dînerons nulle part.

SPARKISH.

Hé bien ! avec tout cela , vous
perdrez la nouvelle comédie , & je
ne manquerois non plus de voir une
pièce nouvelle dès le premier jour
qu'on la donne , qu'à ne pas pren-
dre place parmi les beaux esprits.
Je m'en vais faire un tour chez ma
belle maîtresse , & j'en pars de ce pas.

SPARKISH *sort* , PINCHWIFE
entre.

HORNER.

Qu'est-ce qui nous arrive là ? hé !
c'est Pinchwife.

Tome II.

D

Messieurs, votre serviteur.

H O R N E R.

Hé bien, Jack, vû le longtem̄ qu'il y a que tu n'es pas venu en ville, ton air sombre & renfrogné, ton habit assez mal-propre, ai-je un compliment à te faire, & serois-tu marié?

P I N C H W I F E (à part.)

Jarny ! fait-il déjà que je suis marié ? je croyois qu'au moins à lui j'aurois pû le lui cacher ? (*haut.*) Le long séjour que j'ai fait à la campagne est la cause du désordre de ma parure, & j'ai un procès qui me met de mauvaise humeur. C'est ce qui m'amene en ville ; outre cela, il faut encore que je donne demain quarante mille écus à Sparkish pour qu'il couche avec ma sœur.

H O R N E R.

Ah ! vous autres Messieurs les

Gentilshommes de campagne, vous ne voulez pas qu'on fasse rien pour rien, & plutôt que de ne rien acheter, vous acheteriez le diable. Il n'y a non plus si mauvais mot, sur lequel nous ne plaisantions. Mais il faut que je te félicite, on m'a dit que tu étois marié.

PINCHWIFE.

Comment donc ?

HORNER.

Oui, & la première chose qu'il faut que j'apprenne à présent, c'est que tu es cocu.

PINCHWIFE (*à part.*)

Quel nom insupportable !

HORNER.

Je ne croyois en vérité pas, qu'un maître P...ffier comme toi pût jamais se résoudre à se marier, connoissant la ville & les femmes comme tu fais.

Mais je n'ai assurément pas épousé une femme de Londres.

H O R N E R.

Eh mon Dieu ! c'est-là toute ta finesse ? Ce bon tour-là de prendre femme à la campagne n'aboutit qu'à refuser une bonne fille bien dodue, bien maniérée & bien instruite en ville, pour aller se faire attraper par un lourdaud des champs.

P I N C H W I F E (*à part.*)

La peste soit de lui & de ces propos-là ! (*haut.*) Au moins on est un peu plus sûr de l'endroit d'où elles viennent, on fait comment elles ont vécu, si elles sont usées ou mal-saines.

H O R N E R.

Quel compte ? j'ai vû prendre une Ch. . . dans la province de Galles. Et n'y a-t-il pas là des cousins, des clercs de Procureur, des

Chapelains pour la paroisse, & même, je ne veux pas le dire, & même des voituriers. Dis-moi un peu cependant, est-elle jeune & jolie ?

PINCHWIFE (*à part.*)

Il faut bien lui répondre. (*haut.*)

Non, non ! elle n'a de beauté que sa jeunesse, & d'attrait que sa modestie. Elle est saine, mais elle n'est point jolie ; c'est une bonne ménagère, voilà tout ce que c'est.

DORILANT.

Ne semble-t-il pas qu'il vous parle d'un marché de ses bœufs ?

PINCHWIFE.

Elle est trop gauche, trop mal-apprise, trop nigaude pour venir en ville.

HARCOURT.

Mais, vous l'y amenez pour qu'elle y prenne de bons airs.

PINCHWIFE.

Pour qu'elle prenne de bons airs ?

Non, Monsieur, je vous suis bien obligé. Il faut que les bonnes femmes & les bons soldats ne sachent rien du tout ; & si je puis, je vous répons qu'elle ne prendra point de vos leçons.

HARCOURT (*à part.*)

Le coquin est aussi jaloux, que si sa femme savoit déjà quelque chose.

HORNER.

Si elle est telle que vous le dites, vous courez moins de danger en l'amenant ici, qu'en la laissant à la campagne. Nous en regorgeons ici, nous en avons des plus friandes ; nous croyez-vous affamés ?

DORILANT.

Tous ces campagnards-là, ce sont de vrais gloutons !

HARCOURT.

Ils ont un appétit du diable.

DORILANT.

Et sans compter encore toutes ces

Gueules fraîches qui viennent sans
cesse faire visite...

HARCOURT.

Toujours maison ouverte, cha-
cun y est bien venu.

PINCHWIFE.

Cela est bon, cela est bon, Mes-
sieurs!

HORNER.

Mais dis-moi, je t'en prie, pour-
quoi l'as-tu donc épousée? Si elle
est laide, fotte, mal-apprise, il faut
donc qu'elle soit bien riche.

PINCHWIFE.

Elle est aussi riche que si elle m'a-
voit donné cent mille écus dans cet-
te ville; car il est aussi sûr que là
bas elle ne les mangera pas, qu'il
est sûr qu'une de vos gueuses de
Londres les dépenseroit jusqu'au
dernier sou, si elle les avoit eus de
dot; ainsi cela revient au même.
Outre cela, si elle est laide, elle

Di y

m'en convient mieux ; si elle est mal-élevée , elle ne cherchera point le grand monde , & ne fera point la précieuse ; si elle est sotte & innocente , elle ne verra pas la différence qu'il y a entre un homme de vingt ans , & un homme de quarante.

H O R N E R .

Et neuf avec , de ma connoissance. Mais si elle est si sotte , elle voudra tirer d'un homme de quarante neuf ans , autant que d'un de vingt. Il me semble que l'esprit est au moins aussi nécessaire que la beauté. Il n'y a point de jeune femme laide quand elle a de l'esprit ; & la plus jolie femme ne fauroit plaire quand elle n'en a point.

P I N C H W I F E .

Oh , voici ma maxime : Bien sot qui se marie ; mais plus sot encore est celui qui n'épouse pas une

Fotte. Et à quoi sert l'esprit à une femme, si ce n'est pour faire son mari cocu ?

H O R N E R.

Il sert à empêcher que son mari ne s'en apperçoive.

P I N C H W I F E.

Une fotte ne pensera point à faire son mari cocu.

H O R N E R.

Mais on l'y fera penser ; & ce qui est encore pis , sans pouvoir réussir , elle rendra son mari jaloux : on dira qu'il est cocu , & cela revient au même que s'il l'étoit effectivement.

P I N C H W I F E.

Hé bien , hé bien , j'y aurai prendre garde ; ma femme ne me fera point cocu , quand même vous vous en mêleriez , Monsieur Horner. Hé là ! je fai par cœur toutes les ruses de la ville.

DORILANT (à part.)

Quand même il s'en mêleroit ?

HARCOURT (à part.)

Il ne fait que d'arriver en ville à ce que je vois, il n'a pas encore eu le tems d'apprendre les nouvelles.

HORNER.

Mais, dis - moi un peu, Pinchwife, le mariage t'a-t-il fait passer ton goût pour les P...? cela n'arrive pas ordinairement.

HARCOURT.

L'âge seulement n'en viendroit pas à bout.

HORNER.

La formule est de dire, Je m'en vais me marier, & vivre honnêtement. Mais ce serment-là ressemble à celui d'un joueur qui a perdu son argent, & qui se soumet à une peine s'il risque jamais encore plus d'une certaine somme. Il n'a pas la force de tenir sa parole, il repera

DE CAMPAGNE. 51
son argent, & son dédit par-dessus le marché.

DORILANT.

Cela n'est que trop sûr. Tous les joueurs joueront tant que leur argent durera, & les P...ffiers iront voir les P... tant qu'ils en auront la force.

HARCOURT.

Eh mon Dieu ! j'en ai vû qui avoient tout perdu, à qui il ne restoit plus rien, & qui aimoient encore à avoir un cornet dans leur main, seulement pour badiner, & empêcher les autres de pouvoir jouer avec.

DORILANT.

C'étoit pour avoir l'air de pouvoir encore mettre au jeu.

PINCHWIFE.

Courage, Messieurs, courage ; vous pouvez, j'y consens vous divertir à mes dépens : mais foyez

sûrs aussi que vous ne coucherez point avec ma femme. Je connois trop la ville !...

H O R N E R.

Hé pourquoi ne pas continuer comme tu avois fait jusqu'ici ? ne vaut-il pas mieux entretenir une fille, que de prendre une femme ?

P I N C H W I F E.

Le diable vous emporte. Les roses se moqueroient de moi. Entretiendrois-je jamais une fille pour moi seul ?

H O R N E R.

Vous ne vous êtes donc marié que pour avoir une P... à vous tout seul ? Mais comme vous venez de nous dire , les femmes & les soldats se ressemblent. Ce qui les attache , c'est la bonne paye , plutôt que le ferment & que leur engagement. Si mes amis m'en croient , ils payeront bien leurs filles , & ne se

marieront point. N'êtes-vous pas vous-même un exemple que le mariage ne sert de rien pour rendre les gens sages? & ne vous ai-je pas vû hier à la comédie dans les places de dix-huit fous avec une jolie petite campagnarde?

PINCHWIFE (*à part.*)

Comment diable! Il a donc vû ma femme? Je m'étois caché là, pour qu'on ne nous connût pas. Elle n'ira plus jamais à la comédie.

HORNER.

Hé quoi donc! tu rougis de ce qu'on t'a vû à quarante-neuf ans avec une petite coureuse de campagne?

DORILANT.

Je gage que c'étoit sa femme qu'il avoit fourrée là pour qu'on ne la vît pas. Oh! c'est un fin matois, il entend toutes les manigances de la ville.

Il rougit : ma foi , c'étoit sa femme ; car un homme a plus grand' honte aujourd'hui qu'on le voie avec sa femme , que de se montrer en public avec une P...

PINCHWIFE (*à part.*)

L'enfer & la damnation ! je suis perdu puisque Horner a vû ma femme , & qu'il fait que c'étoit elle.

HORNER.

Mais dis-moi , je t'en prie , est-ce que c'étoit ta femme ? Elle étoit , ma foi , charmante. J'en étois déjà amoureux , quoique je fusse si loin d'elle.

PINCHWIFE (*à part.*)

Je ne crois pas que jamais vous en approchiez davantage. (*haut.*)
Votre serviteur , Messieurs. (*il veut s'en aller.*)

HORNER.

Reste donc , je t'en prie !

PINCHWIFE.

Je ne faurois , j'ai affaire.

HORNER.

Tu dîneras avec nous.

PINCHWIFE.

Hé ! j'ai déjà dîné.

HORNER.

Allons, quel compte ! je sai bien moi que tu n'as pas dîné. Je veux te régaler , mon coquin ! Tu ne dépenseras rien aujourd'hui de ton argent d'Hampshire.

PINCHWIFE (*à part.*)

Me régaler ? Il me traite déjà comme s'il m'avoit fait cocu !

HORNER.

Tu ne t'en iras pas.

PINCHWIFE.

Cela ne se peut , j'ai affaire à la maison.

PINCHWIFE *sort.*

C'est pour battre sa femme ; car il en est jaloux , comme un mari de la cité le seroit de la sienne , s'il l'avoit prise dans ce quartier-ci de la ville.

H O R N E R.

Il est aussi difficile de trouver un vieux P... fier sans goutte & sans jalousie , que d'en trouver un jeune qui ne craigne pas la Ch... La goutte sur nos vieux jours nous vient de la V... que nous avons prise étant jeunes. Le goût pour les P... passé , la jalousie en prend la place. Ainsi c'est de l'amour & des P... que nous viennent sans contredit les deux plus cruelles maladies.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

Madame PINCHWIFE, & ALITHEA. PINCHWIFE est aux aguets derriere la porte.

D *Me. PINCHWIFE.*
 ITES-MOI, je vous en prie; ma chere sœur, où sont les plus beaux champs, les plus beaux bois où l'on se promene à Londres?

ALITHEA (à part.)

Ah! mon Dieu, quelle question! *(haut.)* Ma sœur, les plus belles promenades sont au grand jardin, & au parc St. James. Quand on veut se promener à couvert, c'est la bourse qui est le plus bel endroit.

Me. PINCHWIFE.

Je vous prie, ma sœur, dites-moi

aussi pourquoi mon mari a l'air de si mauvaise humeur, depuis qu'il est en ville? Pourquoi me tient-il enfermée continuellement? Pourquoi ne veut-il pas que j'aie me promener, ni que je porte ma belle robe?

ALITHEA.

Ma sœur, c'est qu'il est jaloux.

Me. PINCHWIFE.

Jaloux! & qu'est-ce que c'est que cela, ma sœur?

ALITHEA.

C'est qu'il a peur que vous n'aimez un autre homme que lui.

Me. PINCHWIFE.

Hé! comment peut-il avoir peur que j'aime un autre homme que lui, puisqu'il ne m'en laisse jamais voir un seul?

ALITHEA.

Ne vous a-t-il pas menée hier à la comédie?

Me. PINCHWIFE.

Ah ! cela est vrai ! mais nous étions parmi le vilain monde , & il ne voulut jamais me permettre d'aller voir les beaux Messieurs qui étoient en haut , & dont j'aurois bien voulu m'approcher. Il me dit qu'il n'y avoit là que de vilaines femmes & qui faisoient des falloperies : mais n'importe , j'avois pourtant grande envie d'aller là.

ALITHEA.

Et comment trouviez-vous la comédie ?

Me. PINCHWIFE.

Pour vous dire le vrai , la comédie m'ennuyoit assez ; mais je regardois tant les Acteurs , je ne pouvois les voir mon content ; ma sœur , ils sont si jolis , & si proprement habillés !

ALITHEA.

Mais , ma chere , il ne faut pas

avoir tant de goût pour ces gens-là.

Me. PINCHWIFE.

Ay, mon Dieu, comment m'en empêcher ? je n'y faurois que faire. Je vous en prie, ma sœur, si mon mari revient, demandez-lui, s'il vous plaît, permission que j'aie un peu me promener.

ALITHEA.

Promener ? ah, ah, ah ! (*à part.*)
Toutes ces Dames de campagne n'ont en vérité d'autre plaisir que celui de trotter comme un courrier à pié : il faut qu'elles prennent l'air aussi souvent que les chevaux de leur mari.

Monsieur PINCHWIFE *vient les joindre.*

(*haut.*) Mais le voilà, votre mari ! je vais lui demander, quoique je sois bien sûre de son refus.

Me. PINCHWIFE.

Il dit qu'il ne veut pas me laisser sortir, de peur que je n'attrape la vérole.

ALITHEA.

Fi donc! la petite vérole, vous voulez dire.

Me. PINCHWIFE.

Ah, mon cher! mon mignon! je suis charmée que vous soyez revenu à la maison. Qu'est-ce qui vous donne donc comme ça un air si soucieux? qu'est-ce qui vous fait fâcher?

PINCHWIFE.

Vous êtes une sotte. (*Madame Pinchwife se retire & se met à pleurer.*)

ALITHEA.

Il faut en vérité qu'elle le soit, de pleurer comme cela quand elle n'a rien fait, la pauvre petite créature!

PINCHWIFE.

Voulez-vous qu'elle devienne aussi impudente que vous ? qu'elle soit comme vous une égrillarde , une dévergondée , une saloppe ? enfin , pour tout dire , qu'elle se fasse afficher comme toutes les femmes de la ville ?

ALITHEA.

Il n'y a que vous , mon frere , qui puissiez me faire pareils reproches ; & soyez sûr , que s'il arrivoit jamais malheur dans votre famille , ce seroit plutôt de la part de votre femme , que de la mienne. Si je fais me prêter aux plaisirs innocens de la ville...

PINCHWIFE.

Ne parlez pas comme cela devant ma femme , Mademoiselle , entendez - vous ? les plaisirs innocens de la ville !...

ALITHEA.

Qu'est-ce qui peut dire que j'aye jamais eu la moindre intrigue? quelle aventure ou quelle chanson a jamais fait parler de moi comme d'une femme affichée? qui vois-je de mauvaise compagnie? Jamais aucune femme dont la réputation soit équivoque n'a mis les piés chez moi.

PINCHWIFE.

Mais si fait bien les hommes les plus décriés pour leurs mœurs.

ALITHEA.

Hé quand cela? Ne voulez-vous donc pas que je fasse politesse aux gens? ne voulez-vous pas que je leur réponde, quand ils m'abordent aux spectacles, à l'assemblée, aux promenades, aux...

PINCHWIFE.

Ah! cessez, cessez donc! voulez-vous apprendre à ma femme, où

E iv

est-ce qu'on trouve les hommes ? Je crois que vos diables de leçons l'ont déjà bien gâtée. Laissez-la, je vous prie, dans son ignorance, comme vous voyez que je fais.

Me. PINCHWIFE.

En vérité, mon mignon, vous avez tort de vous fâcher contre elle ; je vous assure qu'elle ne me dit jamais rien de la ville, quoique je lui fasse bien des questions.

PINCHWIFE.

C'est que vous avez donc de vous-même grande envie de vous instruire.

Me. PINCHWIFE.

Nenny en vérité, mon cher, & je ne puis souffrir Londres. Notre maison de campagne vaut cent fois mieux que cela, & je voudrois de tout mon cœur y être tout-à-l'heure.

PINCHWIFE.

Vous y ferez aussi, je vous en

Réponds. Mais, ne parliez-vous pas de la comédie & des Acteurs, lorsque je suis venu. C'est vous qui lui faisiez prendre goût à cette conversation-là.

Me. PINCHWIFE.

Non, en vérité, mon très cher; elle me grondoit au contraire de ce que je disois que j'aime beaucoup les Acteurs.

PINCHWIFE (*à part.*)

Tant qu'elle aura la simplicité de m'avoüer qu'elle les aime, il n'y aura point de mal. (*haut.*) Mais, ma pauvre petite, tu ne les aime pas au moins mieux que moi?

Me. PINCHWIFE.

En vérité, je les aime bien ces Acteurs: ce sont de si beaux Messieurs.

PINCHWIFE.

Vous ne les aimez pas, je pen-

se, mieux que vous ne m'aimez,
moi ?

Me. PINCHWIFE.

Ah, c'est vous qui êtes mon mignon ! je vous connois bien, vous ; & je hais les étrangers.

PINCHWIFE.

Vous avez raison, ma chere : il faut m'aimer moi seul, & ne pas faire comme ces vilaines femmes de la ville, qui ne haïssent que leur mari & aiment tout le genre humain. Elles ne cherchent que les spectacles, les promenades, les beaux habits, les beaux équipages, les bals, les festins. Elles menent la plus mauvaise vie, enfin, la vie qu'on mène en ville.

Me. PINCHWIFE.

Ah ! si c'est là, mon mignon, tout-ce qu'on voit en ville, il faut donc bien que Londres ne soit pas encore si mauvais.

PINCHWIFE.

Comment ? si vous m'aimez , il faut que vous haïssiez Londres.

ALITHEA (à part.)

Il vient de me défendre de lui parler jamais des plaisirs de la ville ; & le voilà qui fait tout ce qu'il faut pour les lui faire desirer.

Me. PINCHWIFE.

Mais, mon mari, les femmes de la ville aiment-elles aussi les Acteurs ?

PINCHWIFE.

Eh oui, je vous en réponds.

Me. PINCHWIFE.

Oui da, elles les aiment bien ?

PINCHWIFE.

Mais, vous ne les aimez pas, vous, je me flatte ?

Me. PINCHWIFE.

Non, non, mon mignon ! mais pourquoi n'avons-nous pas des Acteurs à notre campagne ?

PINCHWIFE (*à part.*)

Ha! (*haut.*) Venez, venez mē demander, ma mijaurée, de vous mener encore à la comédie.

Me. PINCHWIFE.

Hé, pourquoi pas, mon cher cœur? Je ne me souciois pas beaucoup d'y aller: mais comme vous me le défendez, ça m'en donne à présent comme si c'étoit l'envie.

ALITHEA (*à part.*)

Et il en fera de même du reste, je vous le cautionne.

Me. PINCHWIFE.

Je vous en prie, mon cher, laissez-moi aller à la comédie.

PINCHWIFE.

Donnez - moi patience, je ne le veux pas.

Me. PINCHWIFE.

Hé pourquoi, mon amour?

PINCHWIFE.

Pourquoi? je vais vous le dire.

ALITHEA (*à part.*)

Bon ! s'il lui dit la raison , elle lui en donnera bientôt d'autres pour la referrer davantage.

Me. PINCHWIFE.

Dites-le moi donc , mignon !

PINCHWIFE.

D'abord parce que vous aimez les Acteurs ; & puis les galans vous aimeroient aussi.

Me. PINCHWIFE.

Et comment cela , mon mignon ? une pauvre petite campagnarde comme moi , qui ne suis gueres jolie. Non , non , mignon , personne ne m'aimera.

PINCHWIFE.

Eh moi , je vous dis , que cela peut arriver.

Me. PINCHWIFE.

Ah ! ah ! vous badinez ? oh , je ne veux pas vous croire. J'irai à la

comédie ; ne le voulez - vous pas bien ?

PINCHWIFE.

Je vous dis plus ; c'est qu'un de ces libertins de la ville qui vous y a vû hier , m'a déjà dit qu'il étoit amoureux de vous.

Me. PINCHWIFE.

Ay ! dites - vous bien vrai ? Qui est il donc ? je vous en prie , qui est-il ? dites-le moi.

PINCHWIFE (*à part.*)

Ah ! le pié m'a glissé ! j'en ai déjà trop dit. Comme la voilà bien aise !

Me. PINCHWIFE.

Est - il au moins d Hampshire ? est-ce un de nos voisins ? je vous jure que je lui fai bon gré . . .

PINCHWIFE.

Et moi , je vous jure , que vous avez grand tort ; car il voudroit vous perdre , comme il a fait cent

DE CAMPAGNE. 71

autres. Son amour pour les femmes est comme le regard d'un basilique ; il suffit pour les tuer.

Me. PINCHWIFE.

Mais, mignon, pourquoi, s'il m'aime, me voudroit-il du mal ? Expliquez-moi un peu cela, je vous en prie ; car j'ai bien dans la tête qu'il ne m'en feroit point : & pour moi je ne lui en veux point du tout.

ALITHEA.

Ha, ha, ha !

PINCHWIFE.

C'est bon, c'est bon. Je ferai en sorte qu'il ne vous en fasse point non plus, ni à vous ni à moi.

SPARKISH & HARCOURT

entrent.

Voilà de la compagnie qui vient !
rentrez, rentrez.

Me. PINCHWIFE.

Dites-moi donc, je vous en prie,



mon mari ! est-il bien joli , ce Monsieur-là qui m'aime ?

PINCHWIFE.

Rentrez , faloppe , vous dis-je ! rentrez vite. (*il la pousse dans sa chambre , & l'enferme.*) Je crois en vérité , que ma sœur , cette bégueule , avec ses bons airs , attirera chez moi tous les libertins de la ville. Je ne le souffrirai pas.

SPARKISH.

Eh bien ! Harcourt , approuvez-vous mon choix ? Je vous avois bien dit , ma charmante , que je vous ferois faire connoissance avec tous mes amis , esprits , & . . . (*Harcourt la salue.*)

PINCHWIFE.

Oui da , ils la connoîtront bientôt au moins autant que vous , c'est moi qui vous le dis.

SPARKISH.

C'est là , ma friponne , un de ceux qui

qui doit demain danser à vos nœces, je vous prie, qu'il soit toujours le bien venu chez vous, & qu'il y dispose de tout ce que vous & moi...

PINCHWIFE (*à part.*)

Quel monstrueux aveuglement!

SPARKISH.

Mais, dis-moi donc, Harcourt; si tu la trouves bien. Eh non, ma chère, ne baissez pas les yeux! je serois outré d'avoir une femme que rien pût jamais déconcerter.

PINCHWIFE (*à part.*)

Cela est inouï!

SPARKISH.

Hé bien, Harcourt, tu ne me diras pas, si elle est de ton goût? cependant tu la contemples assez, pour m'en rendre bon compte.

HARCOURT.

Madame me plaît au point que je me trouverois trop heureux, si j'avois pour maîtresse une personne

qui lui ressembloit en tout , excepté dans son amour & dans les engagements qu'elle a pris avec vous.

ALITHEA.

Monfieur, Monfieur Sparkish m'a-voit dit plusieurs fois que tous les gens de fa connoiffance étoient de beaux esprits , des plaifans , & je m'en apperçois bien.

SPARKISH.

Non , de par l'univers , Madame ; il ne plaifante point , & vous pouvez l'en croire. Je vous affûre que Monfieur Harcourt est le plus honnête homme , celui du meilleur cœur . . . Enfin , Madame , il est de fi bonne foi , qu'il ne diroit pas à une femme autre chose que ce qu'il pense.

PINCHWIFE (à part.)

Louer un autre homme à fa maîtresse !

HARCOURT.

En vérité, Monsieur, vous êtes si obligeant, que...

SPARKISH.

Non, d'honneur ! je suis sûr qu'elle vous ravit d'extase ; je vois cela dans vos yeux... Il vous admire, Mademoiselle, de par le monde entier !... n'est-il pas vrai ?

HARCOURT.

Madame est admirable ! elle l'est certainement plus que le monde entier, ou plus que sa parure la plus brillante, plus que tout le beau sexe ensemble. Jusqu'ici je ne croyois pas qu'on pût porter envie ni à vous, ni à aucun de ceux qui se marient : mais vous êtes celui qui ayez encore trouvé la meilleure excuse pour autoriser pareille démarche.

ALITHEA.

A présent, Monsieur, je ne puis plus douter que vous ne soyez du

nombre des beaux esprits & des railleurs , puisque vous ne pouvez épargner votre ami, au moment qu'il vous comble de politesses , & qu'il vous en fait même , ce me semble , un peu trop. Mais une autre preuve encore plus sûre , c'est l'antipathie que vous témoignez pour le mariage , car je vois bien que vous le haïssez autant que les affaires , ou que le mauvais vin.

H A R C O U R T.

Pour dire le vrai , Madame , je n'avois jamais été l'ennemi du mariage qu'aujourd'hui : mais c'est qu'aussi jusqu'ici le mariage n'avoit jamais été le mien.

A L I T H E A.

Eh pourquoi donc , Monsieur , le mariage est-il aujourd'hui votre ennemi ? est-ce parce qu'il vous enleve votre ami que voilà. Car il vous sembleroit que quand quelqu'un

Des vôtres se marie , c'est tout comme s'il s'enfermoit dans quelque monastere : vous croyez qu'il est mort.

HARCOURT.

Il est bien vrai , Madame , c'est parce que vous l'épousez , & vous devinez assez ce que je voudrois dire. J'avoue ingénument que je desirerois fort qu'il fût dans mon pouvoir de rompre son mariage. J'en jure par le ciel , je le souhaite ardemment.

SPARKISH.

Pauvre Franck !

ALITHEA.

Voudriez - vous , Monsieur , me jouïr ce mauvais tour ?

HARCOURT.

Ah ! ce n'est pas pour vous , Madame , que je suis mal - intentionné.

SPARKISH.

Pauvre Franck ! je le vois bien ;
c'est seulement par amitié pour moi.

PINCHWIFE (*à part.*)

Oui-da ! par amitié pour vous !
oh le sot benêt que voilà ! de lais-
ser ce galant faire l'amour à sa fem-
me , à son nez , à sa barbe ! . . .

SPARKISH.

Hé bien , mon cher ami ! conso-
le-toi ; tu ne me perdras pas , tu
m'auras encore quelque fois. Oui ,
d'honneur , nous autres gens d'es-
prit nous faisons le deuil d'un de
nos freres qui se marie , tout com-
me s'il mouroit effectivement. Je
pense que c'est assez bien dit ! eih !
qu'en est-il , Harcourt ? allons ,
mon pauvre Franck , je ne veux
pas que tu me plains . . .

HARCOURT.

Hé ! ce n'est pas vous que je
plains , je vous en réponds bien.

SPARKISH.

Mais , dis - moi donc , Franck ;
trouves-tu que ma femme , car c'est
Madame qui va l'être , trouves - tu
qu'elle soit jolie ?

HARCOURT.

Je crois que je n'ôterai pas les
yeux de dessus elle , que je ne sois
devenu aussi aveugle que vous l'ê-
tes !

SPARKISH.

Comment donc cela ? aveugle !
est-ce que je suis aveugle ?

HARCOURT.

Eh n'êtes-vous pas amant ? tous
les amans font des aveugles , & oui ,
de vrais aveugles.

SPARKISH.

Ah , cela est vrai ! cela est sûr :
Mais , de par le monde entier , elle
a , ma foi , tout autant d'esprit que
de beauté. Tenez , allez avec elle
dans ce coin-là , & voyez si elle n'a

F iv

pas de l'esprit comme un ange ! vous pouvez lui parler de tout ce que vous voudrez , c'est qu'elle est timide , elle est honteuse devant moi.

HARCOURT (à part.)

Réellement, si une femme manque d'esprit dans un coin, elle n'en aura jamais nulle part.

ALITHEA.

Monfieur, vous disposez de moi, avant d'avoir des droits.

SPARKISH.

Tant mieux, Madame ! que j'aye je vous prie, ce petit échantillon de votre complaisance ! Allez, Madame, allez... (*Harcourt entretient Alithea féparement.*)

PINCHWIFE.

Comment donc, Monfieur ? si l'honneur de votre femme ne vous touche point, celui de ma fœur m'intérefle. Je ne prétends pas que

ce Monsieur-là la corrompe. Mais après tout, foyez, si vous voulez, le Ma... de votre femme, amenez lui des galans, qu'on lui fasse l'amour à votre nez, à votre barbe, envoyez-les dans un coin à l'écart, ou encore mieux, enfermez-les ensemble : eh, n'est-ce pas comme cela qu'il faut faire pour être bel esprit, pour être du bel air de la ville ?

SPARKISH.

Ha, ha, ha ! cet homme avec sa sagesse me divertiroit plus que tous les foux du monde ! ha, ha, ha ! j'en vas crever de rire ! ah ne les troublez pas ; je ne le veux pas, vous dis-je ! eh bien ! de par le monde... (*il retient Pinchwife, qui veut aller interrompre Harcourt & Alithea.*)

ALITHEA.

Monsieur, le contrat est écrit ;

& tout est arrangé; il est trop tard
déformais; il n'y a pas moyen de
se dédire.

HARCOURT.

Hé bien! j'en mourrai donc.

ALITHEA.

Je ne voudrois pas lui manquer.

HARCOURT.

Pourquoi donc, s'il vous plaît,
me manquer plutôt qu'à lui?

ALITHEA.

Rien, Monsieur, ne m'oblige en-
vers vous.

HARCOURT.

Et mon amour!

ALITHEA.

Il m'aimoit avant vous.

HARCOURT.

Jamais, Madame, il ne vous a
aimé, & voyez s'il est jaloux; c'est
une marque infallible.

ALITHEA.

Son amour, Monsieur, est fon-

• DE CAMPAGNE. 83
dé sur l'estime ; il est bien sûr de
moi. Outre cela est - ce que s'il ne
m'aimoit pas , il voudroit m'épou-
ser ?

H A R C O U R T.

Vous épouser , Madame , n'est
pas plus une preuve d'amour de sa
part , que les présens qu'il auroit
fait à quelqu'un pour faire réussir
son projet , ne seroient une preuve
de sa générosité. Le mariage se fait
ordinairement par intérêt , plutôt
que par tendresse. Celui qui épouse
une personne riche , convoite les
écus de sa maîtresse , mais il ne l'ai-
me pas. Enfin , si vous prenez , Ma-
dame , le mariage pour un signe d'a-
mour , permettez que je vous en
donne sur le champ cette preuve.

A L I T H E A.

Non , non !... vous me donnez
cependant quelque inquiétude....
Mais en un mot , Monsieur , pour

finir la dispute , il faut que je l'épouse , & ma réputation en souffriroit , si je ne le faisois pas.

H A R C O U R T.

C'est si vous l'épousez , Madame , que votre réputation en souffrira. On croira que vous l'avez fait par un besoin pressant.

A L I T H E A.

Mon sieur, vos propos deviennent durs . . . Monsieur Sparkish , venez ici , je vous prie , votre ami se rend incommode , il est amoureux de moi.

P I N C H W I F E.

Entendez-vous cela , Monsieur ?

S P A R K I S H.

Hé bien ! quoi ? croyez-vous que j'irai faire le jaloux , comme un gros lourdaut de campagne ?

P I N C H W I F E.

Non , il vaut bien mieux être cocu tout comme un bon bourgeois,

HARCOURT.

Madame, vous n'auriez pas l'ame assez noire pour lui dire ?...

ALITHEA.

Pardonnez-moi, Monsieur, puisque vous l'avez vous-même assez pour vouloir lui faire tort.

HARCOURT.

Lui faire tort ? Madame, cela n'est pas possible. Il n'est point de ces gens qui ressentent une injure ; c'est un sot, un poltron, un idiot insensé, un misérable si fort méfestimé de tous ceux qui le connoissent, que vous êtes la seule...

ALITHEA.

Doucement, Monsieur, & n'en dites point de mal ; puisque je suis résolue d'en faire mon mari, je le suis aussi d'avoir de l'amitié pour lui. Je me crois même obligée de lui dire que vous n'êtes pas de ses

amis. Monsieur Sparkish ! Monsieur Sparkish !

SPARKISH.

Quoi donc ? qu'est-ce qu'il y a ? eh bien , mon petit coquin ! n'a-t-elle pas de l'esprit ?

HARCOURT.

Non pas tant que je le croyois , & que j'esperois qu'elle en auroit.

ALITHEA.

Monsieur Sparkish ! amenez-vous les gens ici pour qu'ils se moquent de vous ?

HARCOURT (à *Alithea.*)

Madame !...

SPARKISH.

Comment donc ? s'il se moque de moi , ce n'est qu'en plaisantant , j'en suis bien sûr. C'est-ce que nous autres gens d'esprit nous faisons tous les jours , & jamais aucun de nous n'est offensé du badinage.

ALITHEA.

Il a parlé de vous de façon à me déplaire ; & outre cela , Monsieur , il m'a juré qu'il m'aimoit à la fureur.

HARCOURT (*à part.*)

Comme toutes ces femmes sont bavardes !

SPARKISH.

Bon , bon ! c'étoit pour faire briller son esprit : Nous autres qui en avons , si nous rions , si nous parlons tendresse , c'est pour montrer un peu ce que nous valons ; mais jamais de cœur pris , jamais de méchanceté.

ALITHEA.

Il a dit que vous n'étiez qu'un misérable , qui ne ressentiez point une injure . . .

SPARKISH.

Quel compte ?

HARCOURT (*à part.*)

Oh, la traîtresse ! oh la coquine !
 puisqu'elle ne veut pas être à moi,
 elle fera si bien que je la haïrai.

ALITHEA.

Un poltron....

SPARKISH.

Bon, bon !

ALITHEA.

Un sot...

SPARKISH.

Hé cela ne se peut, cela ne se
 peut !

ALITHEA.

Un idiot, un insensé...

SPARKISH.

Comment ? il m'a attaqué du côté
 de l'esprit ? Mon honneur en ce
 cas se trouve intéressé. Je ne sau-
 rois souffrir cela, de par le monde
 entier ! mon frere, aidez-moi, je
 m'en vais le tuer. (*à part.*) C'est-
 là le moment, où jamais de mettre
 l'épée

l'épée à la main ; nous sommes deux contre un , & c'est devant ma maîtresse. (*il tire son épée.*)

ALITHEA.

Arrêtez , arrêtez.

SPARKISH.

Quoi donc ? qu'est-ce qu'il y a ?

ALITHEA (*à part.*)

Il ne faut pas pourtant leur laisser tuer ce Monsieur - là ; ne fût-ce qu'à cause de sa bonne volonté pour moi. D'ailleurs , il s'en faut bien que je ne le haïsse. Je voudrois que mon prétendu lui ressemblât de figure & d'esprit : & si l'honneur...

SPARKISH.

C'est moi qui vas te tuer.

ALITHEA.

Arrêtez , arrêtez. Il ne faut pas non plus vous cacher la vérité. Il a fini par assurer que tout ce qu'il venoit de dire , n'étoit que par amitié pour vous.

Comment ! dire que je suis . . .
que je suis un idiot, & que je n'ai
point d'esprit, c'est avoir de l'ami-
tié pour moi ?

ALITHEA.

Oui, c'étoit pour essayer quel in-
térêt je prendrois à ce qui vous re-
garde ; & s'il m'a parlé d'amour,
c'étoit dans l'intention d'éprouver
ma vertu, & de vous en rendre
compte.

SPARKISH.

.. Hé bien, mon cher Harcourt, je
te demande pardon : que ne me le
disois-tu donc ?

HARCOURT.

Parce que d'honneur je ne le pen-
sois pas.

SPARKISH.

Allons, Horner ne vient point,
partons, Harcourt ! allons voir la

pièce nouvelle. N'y venez-vous pas, Madame ?

ALITHEA.

Je n'irai pas, si votre intention est de me laisser toute seule dans ma loge, & de courir au parterre, comme vous faites ordinairement.

SPARKISH.

Vous aurez Harcourt dans votre loge, il vous divertira ; & cela fera tout aussi bon que si j'y restois moi-même : car on croiroit qu'on ne me feroit jamais juger que de pompons & de coëffures. Allons, partons ; Harcourt, donnez-lui donc la main !

SPARKISH, HARCOURT,
ALITHEA *sortent.*

PINCHWIFE.

Va toujours ton chemin, toi, la fleur des faquins de toute cette ville, qui ont mangé leur bien avant d'être héritiers, & qui sont tous co-

cus avant d'être mariés. Allons maintenant un peu voir à nos propres affaires . . . Mais . . .

*My*lady FIDGET, *Mademoiselle* FIDGET, *Mademoiselle* SQUEAMISH *entrent.*

Lady FIDGET.

Votre serviteur, Monsieur. Où est-ce qu'est donc Madame? nous venons la chercher pour la mener à la piece nouvelle.

PINCHWIFE.

A la piece nouvelle?

Lady FIDGET.

Et mon mari va venir aussi vous prendre tout-à-l'heure.

PINCHWIFE (*à part.*)

Le diable soit de toutes vos politesses! (*haut.*) Madame, il n'y a pas moyen. Je ne verrai point Sir Jasper ici, que je n'aye été d'abord lui rendre mes devoirs chez lui; &

• ma femme ne vous recevra point non plus, qu'elle n'ait eu l'honneur de vous aller voir chez vous.

Lady FIDGET.

Mais nous voilà ici, Monsieur.

PINCHWIFE.

Non, Madame...

Mlle. FIDGET.

Que nous ayons le plaisir de la voir, je vous en prie.

Mlle. SQUEAMISH.

Nous ne bougerons pas d'ici, que nous ne l'ayons vûe.

PINCHWIFE (à part.)

La peste vous puisse étouffer toutes ! (*il va à la porte & il revient.*) (*haut.*) Elle a fermé la porte : apparemment qu'elle est sortie.

Lady FIDGET.

Non, non, c'est vous qui avez fermé la porte ; elle est là dedans.

Mlle. FIDGET.

On nous a dit là bas qu'elle n'étoit pas sortie.

PINCHWIFE (*à part.*)

Comment faire à présent ? (*haut.*)
Hé bien, Mesdames, il faut donc
vous dire la vérité ; je n'osois vous
découvrir le mystère, de peur que
quelqu'une de vous ne se trouyât
trop effrayée. La petite vérole vient
de lui percer tout-à-l'heure. N'ayez
pas peur, je vous en prie ; mais sor-
tez au plus vite : je ne souffrirai pas
que vous restiez ici pour prendre le
mauvais air. Sortez, je vous en prie,
Mesdames.

Lady FIDGET.

Non, non, nous l'avons eue tous
tes.

Mlle. FIDGET.

Nous entrerons, nous irons voir
comment cela va. Je m'entends
très-bien à gouverner cette mala-
die.

Lady FIDGET.

Allons donc, Monsieur !

PINCHWIFE (*à part.*)

Ma foi, puisque j'ai menti, & que je me suis servi contre elles de leur propres armes, elles seroient trop en force; je ne sai plus d'expédient que de leur céder la place.

PINCHWIFE *sort.*

Mlle. SQUEAMISH.

Quel excès de jalousie!

Lady FIDGET.

En vérité, au train que le monde va, je suis surpris que les jaloux ne soient pas en plus grand nombre, depuis que les maris négligent si fort leurs femmes.

Mlle. FIDGET.

Bon! au train que le monde va! Eh de quoi cela leur sert-il d'être jaloux de leurs femmes?

Lady FIDGET.

Ah! c'est un mauvais train que celui d'aujourd'hui!

Mlle. SQUEAMISH.

Tous ces gens d'esprit, du bel air, ou bien de qualité, ont tous pris leur parti. Ils ruinent leur fanté, leur fortune, pour entretenir ces petites filles de la comédie. Ah, mon Dieu! quel abus!

Lady FIDGET.

Que l'on oublie des femmes de qualité, des femmes d'esprit, des femmes du beau monde, pour aller entretenir de petites créatures! bon Dieu, cela revolte!

Mlle. SQUEAMISH.

C'est en vérité bien leur faute, à tous ces gens de qualité. Ils ne fauroient jamais s'en prendre qu'à eux-mêmes. Jamais ils ne mettroient les piés chez une honnête femme, une femme dont il n'y ait rien à dire. Ils n'ont seulement pas pour celles de notre rang la plus petite attention, la moindre politesse; ils

ous traitent avec autant d'indifférence & de grossiereté que s'ils étoient tous nos maris.

Lady FIDGET.

C'est bien dit : il est criant qu'une femme de qualité soit si fort méprisée. Il me semble que la naissance... oui, la naissance devrait être comptée pour quelque chose. J'ai vû des hommes à qui l'on faisoit la cour, que l'on admiroit, que l'on suivoit pour leurs titres seulement.

Mlle. SQUEAMISH.

Pourquoi les gens de condition ne sont-ils pas tenus de ne se pas métallier en prenant des maîtresses, tout comme en se mariant ?

Mlle. FIDGET.

Ils en sont aujourd'hui au point, de s'estimer beaucoup davantage quand ils sont aussi grossiers que leurs chiens & leurs chevaux.

LA FEMME
Lady FIDGET.

Ils leur ressemblent beaucoup, au moins sur cet article.

Mlle. SQUEAMISH.

Si ce n'est pas l'amour, du moins la vanité pourroit...

Mlle. FIDGET.

Oh ! ils ont bien soin de se donner encore les violons à nos dépens ; ils ne manquent pas de dire qu'ils nous font des faveurs, qu'ils couchent avec nous.

Lady FIDGET.

Ah, les coquins, qui se contentent de nous faire tort ! Dire qu'un homme a couché avec une femme, quand il ne l'a pas fait, c'est lui faire en vérité le plus grand tort du monde.

Mlle. SQUEAMISH.

Oui, c'est un abus honteux que les Dames de qualité soient en même-tems négligées & décriées.

Lady FIDGET.

Mais, c'est aussi un abus bien honteux pour elles que d'abandonner leur honneur, de livrer leurs personnes & leur rang distingué à de petites gens, à des gens d'un état qui ne soit pas au moins égal à celui qu'elles ont dans le monde. Oh ! cela n'est pas pardonnable !

Mlle. FIDGET.

Je m'imagine cependant que la faute est bien la même avec un homme de qualité, & un homme du commun.

Lady FIDGET.

Eh ! c'est-ce qui vous trompe. L'homme de qualité n'est-il pas du moins un peu plus approchant du mari ? La faute n'est pas si grande.

Mlle. FIDGET.

Mais aussi le plaisir est moindre.

Lady FIDGET.

Fi donc, ma sœur, fi donc !

Comme vous vous oubliez. Soyez un peu plus réservée dans vos propos, ou je vous détesterais.

Mlle. FIDGET.

Une intrigue est bien moins secrète avec un homme de qualité.

Mlle. SQUEAMISH.

Cela est certain. Personne ne prend garde à quelqu'un de petit état, la chose reste inconnue, & la faute n'est rien quand on ne la fait pas.

Lady FIDGET.

Tout bien examiné, vous pourriez bien avoir raison. Ce n'est pas offenser son mari, quand on ne fait point tort à sa réputation; & une femme n'y porte point d'atteinte, pour le peu quelle se donne à un petit particulier. Ainsi, sans prévention...

Mlle. FIDGET (à part.)

L'homme du plus bas état va de-

venir pour elle un seigneur considérable.

Lady FIDGET.

Mais cependant l'honneur & la vertu, l'honneur, mon cher honneur...

*Sir JASPER, HORNER ;
DORILANT entrent.*

Sir JASPER.

Ah ! ma chère ! avec ton cher honneur ; & toujours, ton cher honneur, dans la bouche !

HORNER (à part.)

C'est qu'elle n'en a que là.

Lady FIDGET.

Eh ! que voulez-vous dire, de nous amener ces Messieurs ?

Mlle. FIDGET.

Ils ne valent pas mieux que tous ces beaux esprits.

Mlle. SQUEAMISH.

Je les hais.

Lady FIDGET.

Ah! laissons leur la place.

Sir JASPER.

Arrêtez, arrêtez, & je m'en vais
vous dire la vérité toute nue.

Lady FIDGET.

Fi donc, Sir Jasper, ne vous
servez jamais de cette expression.

Sir JASPER.

En un mot comme en cent,
j'ai affaire à la cour, je ne puis
aller à la comédie avec vous. Ain-
si, si vous voulez, ces Messieurs...

Lady FIDGET.

Nous irions au spectacle avec ces
deux Messieurs?

Sir JASPER.

Avec Monsieur Horner? on n'y
trouvera pas plus à redite que si
vous y alliez avec Monsieur Tat-
tle, ou Monsieur Limberham.

Lady FIDGET.

Avec ce vilain-là? non, non.

Sir JASPER.

Ah ça , ma chere amie , écoutez-moi un peu. (*il parle à l'oreille de Lady Fidget. Horner & Dorilant se retirent du côté des autres Dames.*)

Mlle. FIDGET.

Restez-là.

Mlle. SQUEAMISH.

Ne nous approchez pas.

Mlle. FIDGET.

Vous autres beaux esprits, vous ne dites jamais que des obscénités.

Mlle. SQUEAMISH.

Je regarderois plutôt un tableau où l'on verroit Adam & Eve, sans feuilles de figuier, que de jetter les yeux sur vous, si j'en étois la maîtresse; ainsi tenez-vous là, & ne venez pas nous faire enrager.

DORILANT.

Que diable ont donc ces Dames ?

HORNER.

Ces Dames prétendent à la vertu, comme les critiques au bon esprit.

104 LA FEMME
en tirant sur leur prochain. Le premier faquin qui fait l'arithmétique, & boire beaucoup de thé, se donne pour un esprit, pourvû qu'il invective tous les gens de bons sens; Mesdames, pour assûrer leur vertu, tournent en ridicule la cour, & tout ce qu'il y a de femmes vertueuses & de qualité.

Sir JASPER.

Je vous en prie, Monsieur Horner, faites - moi le plaisir d'accompagner ces Dames à la comédie.

HORNER.

Moi, Monsieur?

Sir JASPER.

Oui vous, Monsieur, je vous en prie.

HORNER.

Je vous demande pardon, Monsieur, à vous & à ces Dames: mais on ne me verra plus dans le monde faisant l'écuyer d'une belle, je vous en répons bien. *Sir*

Sir J A S P E R.

Ah, ah, ah! quelle étrange aversion?

Mlle. S Q U E A M I S H.

Je vois bien qu'il ne veut les avoir que tête à tête.

Sir J A S P E R.

Lui? eh le pauvre homme! ah ah, ah!

Mlle. F I D G E T.

Ces libertins-là ont plus grand' honte qu'on les voie en public avec d'honnêtes femmes, que nous n'en avons de paroître avec eux.

H O R N E R.

Il est vrai, Madame, il y avoit un tems où je ne haïssois que les honnêtes femmes: mais je les hais toutes à présent. Je vous demande pardon, Mesdames.

Lady F I D G E T.

Vous avez raison, Monsieur.

106 LA FEMME •
nous ne voudrions pas que vous
vinssiez avec nous.

Sir J A S P E R.

Sérieusement? Il faut qu'il y aille.

D O R I L A N T.

Mesdames, s'il ne veut pas, je
suis prêt à vous donner la main; je
me flatte que je le vaudrai bien.

Sir J A S P E R.

Vous, Monsieur? non, s'il vous
plaît; je vous suis bien obligé. Mon-
sieur Horner est un homme privilé-
gié auprès des Dames qui ont une
réputation à ménager, & il s'en faut
beaucoup que vous ne soyez de mê-
me. Lui! lui! c'est le galant de ma
femme. Ah, ah, ah! Mais, vous,
Monsieur, ne vous donnez pas la
peine. Les honnêtes femmes n'ont
rien à démêler avec vous.

D O R I L A N T.

Je suis bien sûr aussi qu'il ne dé-
mêlera rien avec elles. (*à part.*) C'est

une chose étrange qu'un homme ne puisse pas être admis auprès des honnêtes femmes, qu'aux mêmes conditions que les esclaves au sérail. Dieu me garde d'être jamais réservé pour faire leur partie d'homme. Je m'en vais joindre Pinchwife.

DORILANT *sort.*

Sir JASPER.

Allons, allons, Monsieur ; comment donc ! un homme renonceroit à cette aimable société du beau sexe ; à ces créatures charmantes, douces, polies, caressantes, faites pour nous servir de compagnes?...

HORNER.

Ces créatures charmantes, douces, polies, caressantes sont tout comme vos petits gredins. Elles en ont tout le manége. Elles viennent tout comme eux vous flatter, se

H ij

tortiller, & sur-tout lorsqu'on les a battues. Elles crient après vos amis lorsqu'ils viennent vous voir, elles foulent votre lit, elles vous donnent des puces, & quelquefois bien pis. Enfin toute la différence, c'est que le petit gredin est plus fidele qu'elles, il ne caresse que son maître.

Sir J A S P E R.

Ah, ah, ah!

Mlle. S Q U E A M I S H.

Oh la vilaine bête!

Mlle. F I D G E T.

Ah l'insolente bête!

Lady F I D G E T.

Ce puant, ce pourri, ce reste échappé de France, ose-t-il...?

Sir J A S P E R.

Allons donc, patience! Est-ce que cela n'est pas drôle? Mais, en vérité, Monsieur Horner, vous oubliez que votre mere étoit une femme.
(*bas*) Je ne pourrai plus jamais les

raccommoder ensemble. (*à Mylady Fidget.*) Ecoutez, Mylady, & croyez mon conseil. Vous savez qu'il vous manque souvent un troisieme pour faire votre partie d'hombre : & il est aisé de le tricher ; car il ne fait pas le jeu , & sans doute aime à jouer. Outre cela, vous savez bien encore que vous n'avez à vos ordres pour faire cette partie , que deux bons vieux Messieurs qui ne sentent pas trop bon. Croyez-moi , faites acquisition d'un troisieme , tâchez d'enrôler celui-ci. Les autres sont sur leur retour ; & il faut qu'une Dame ait toujourns un complaisant de réserve , comme on a un cheval de carosse impair , de peur d'être obligé quelquefois de rester à la maison.

Lady FIDGET.

Mais êtes-vous sûr qu'il aime le jeu , & qu'il ait de l'argent ?

Sir JASPER.

Il aime le jeu autant que vous, & de l'argent autant que moi.

Lady FIDGET.

Hé bien, je ne demande qu'à lui faire payer ses impertinences; l'argent peut tenir lieu de tout ce qui manque aux hommes, & l'on met à contribution la bourse de ceux dont on ne peut tirer autre chose.

Sir JASPER.

A cette heure, pour le ramadouer, il faut prendre un autre ton. (*à Horner.*) Mais, Monsieur Horner, ne voulez vous donc jamais vous déterminer à voir bonne compagnie? Il me semble que c'est là le moment, puisque vous n'avez plus aucune autre ressource. Allons, allons, l'ami, il faut vous mettre à voir un peu nos femmes, à dîner avec nous quelquefois, à venir prendre du thé l'après midi avec nos parentes, faire

leur partie de jeu , leur lire les gazettes & les piéces nouvelles , chercher dans leur chemise pour prendre leurs puces, les fournir de chansons, de recettes , leur faire trouver des femmes de chambre, des pages, des laquais.

H O R N E R.

J'espere, Monsieur, qu'elles m'employeront mieux que cela.

Sir J A S P E R.

Ah! eh, eh, eh! Il faut bien qu'on vous dise d'abord quelle besogne vous aurez à faire. Vous n'avez point encore choisi la belle dont vous voulez être le complaisant, ni la maison où vous irez manger : parbleu! donnez - moi la préférence ; venez , je vous prie , chez moi , & venez y souvent. Il faut que ma femme soit votre maîtresse. Allons, vous l'appellerez toujours désormais ma chere maîtresse : mais je veux

H iv

aussi qu'elle ne vous appelle jamais
que mon cher amant.

H O R N E R.

Eh, qui? moi?

Sir J A S P E R.

D'honneur! ce fera à cause de
moi; je vous en prie, allons, seu-
lement pour l'amour de moi.

H O R N E R.

Pour l'amour de vous?

Sir J A S P E R.

Allons donc, allons donc. Ma-
dame, je vous ai trouvé un bon ac-
teur pour votre partie d'homme.
Laissez-le, je vous en prie, se fami-
liariser quelquefois, & même quand
il gronderoit un peu; vous savez
que les joüeurs n'épargnent pas les
Dames.

Lady F I D G E T.

Oui, oui: quand ils perdent, ils
ont des privilèges...

HORNER.

Et moi qui croyois que c'étoit au contraire, & je le crois encore. Celui qui une fois vous aura gagné votre argent, vous gagnera bientôt le reste; il fera sûrement de vous tout ce qui lui plaira.

Sir JASPER.

Ah, ah, ah! eh bien! soit gain soit perte, vous aurez toute permission avec elle.

Lady FIDGET.

C'est selon qu'il se conduira; & c'est à cause de vous, Sir Jasper, que je veux bien le recevoir chez moi, & lui faire espérer qu'il aura la liberté...

HORNER.

La liberté de quoi, Madame?

Sir JASPER.

De faire tout ce qui vous plaira; & même pour commencer votre nouvel emploi, allez un peu là bas avec

elle , badinez , riez un peu tous deux ; cela fait faire connoissance.

H O R N E R (*à part.*)

Je crois que je la connois assez présent pour lui découvrir mon secret , sans courir aucun risque. (*s'entretient à part avec Lady Fidget.*)

Sir J A S P E R.

Eh bien , notre sœur , je vous ai fait là une bonne acquisition pour vos parties de jeu , n'est-ce pas ? on n'y trouvera rien à redire.

Mlle. F I D G E T.

Eh , qui donc ? ce vilain ?

Mlle. S Q U E A M I S H.

Voilà , en vérité , un beau joueur à nous proposer !

Sir J A S P E R.

Oui , sans doute. N'est-il pas assez bon pour avoir des cartes à la main , pour être le Colin Maillard , pour rire quelquefois . . .

Mlle. SQUEAMISH.

Nous ne voulons assurément point
de complaisant comme celui-là.

Mlle. FIDGET.

Non, Monsieur, vous ne nous
choisirez point nos complaisans ;
grand merci . . .

Sir JASPER.

Ecoutez-moi un peu . . . (*il leur
parle bas.*)

Lady FIDGET (*à Horner.*)

Mais, mon pauvre Monsieur, au-
riez-vous réellement l'ame assez gé-
nereuse, seriez-vous si parfaitement
honnête homme, que, pour l'amour
de nous autres femmes vertueuses,
vous voulussiez bien passer pour
n'être pas un homme ? n'être qu'un
demi-homme ? Vous souffririez le
plus grand affront qu'on puisse faire
à quelqu'un, pour nous prouver clai-
rement que nous pouvons nous fier
à votre discrétion ? En vérité, Mon-

sieur... Mais exactement le même que vous étiez avant votre départ pour la France ? exactement le même ? pas la moindre différence ?

H O R N E R.

Pas la moindre, Madame, précisément le même. D'ailleurs, je ne vous propose pas de m'en croire sur ma parole, & j'aimerois bien mieux vous en faire juger.

Lady F I D G E T.

C'est encore là parler comme un homme d'honneur ; & tous les honnêtes gens veulent en venir aux preuves. Mais cependant, vous aimez tant vous autres à nous parler de vous, & vous nous dites tous les jours tant de choses merveilleuses, qu'on ne fait plus à qui entendre. Enfin, cela en est au point que, tout comme vos tailleurs, nous ne vous en croyons plus sur vos paroles, à moins que quelqu'un de vos

Valets ne s'engage avec vous. Pour vous, mon cher Monsieur, j'ai bonne opinion de vous ; je doute si peu, mon cher Monsieur, de ce que vous m'affûrez sur votre honneur, que je serai toujourns prête à y engager le mien. Soyez en sûr, mon cher Monsieur.

H O R N E R.

Madame, votre réputation n'aura jamais rien à craindre de ma part; je vous ai déjà donné une preuve du soin que je prendrois pour ne la pas exposer, en me faisant passer dans le monde . . .

Lady F I D G E T.

Mais, Monsieur, si sur quelque mécontentement à l'avenir, ou seulement sur le soupçon que je pourrois retirer de vos mains pour le porter ailleurs, le dépôt que je vous aurois confié, vous alliez révéler vous-même celui que vous me confiez au-

jourd'hui ? ou pour m'expliquer plus clairement , mon cher Monsieur , si vous permettez de nommer les choses par leur nom , si vous alliez tout dire !

H O R N E R.

Quand je le ferois, Madame, personne ne me croiroit. On ne rétablit pas davantage la réputation en fait d'impuissance, qu'en fait de poltronnerie. N'en doutez point, Madame.

Lady F I D G E T.

Hé bien , après tout , mon cher Monsieur , ce seroit , comme l'on dit , pour ma peine ; ce seroit tant pis pour moi , mon cher Monsieur.

Sir J A S P E R.

Eh bien, Mylady, vous êtes-vous raccommodée avec lui ? êtes - vous enfin d'accord ? car il faut que j'aille à White-hall.

Lady FIDGET.

Oui, en vérité, Sir Jasper. Monsieur Horner vaut mille fois mieux... mille fois mieux que je ne croyois d'abord. Cousine, & vous petite sœur, je prononce à présent son nom hardiment; & il n'y a qu'un moment que je croyois que c'étoit dire une ordure. Je me ferois aussitôt déterminée à coucher avec lui, qu'à prononcer son nom.

Sir JASPER.

Ah, mon Dieu! la pauvre femme!

Mlle. FIDGET.

Je le crois bien.

Mlle. SQUEAMISH.

Je n'en doute point.

Sir JASPER.

C'est bon, c'est bon! que Madame est vertueuse autant que qui que ce soit... hé, personne n'en

doute ! ... Et lui ? ... toute la ville le connoît. Eh, eh, eh ! Ainsi, aimez-le bien. Allez, allez ensemble, allez à vos affaires, allez, & vos affaires font les plaisirs, pendant que moi j'irai vaquer à mes plaisirs ; & moi, mes plaisirs font les affaires.

Lady FIDGET.

Allons - nous en, mon cher amant.

H O R N E R.

Allons, partons, ma chere maîtresse.

Sir JASPER.

Ma foi, voilà, qui va bien ! c'est précisément comme cela que je veux que cela soit.

H O R N E R.

Je le veux bien aussi.

Sir JASPER sort.

DE CAMPAGNE. 128

Lady FIDGET.

Celui qui laisse là sa femme pour courir à ses affaires , ne peut mieux faire assurément pour qu'elle fasse aussi son affaire.

Fin du second Acte.



Tome II

I

ACTE TROISIEME.

ALITHEA, *Madame* PINCHWIFE.

QU'AVEZ-VOUS donc, ma sœur ? vous êtes un peu triste.

Me. PINCHWIFE.

Hé ! qu'est-ce qui ne seroit pas triste , à vous voir tous les jours aller vous promener , pendant qu'il faut que je reste à la maison toute seule & enfermée comme un pauvre oiseau dans sa cage ?

ALITHEA.

Ma sœur , vous êtes encore bien jeune : on vous a mis en cage à la sortie du nid , moyennant quoi cela ne devoit pas vous paroître si dur ;

Vous devriez être toute aussi contente que celles qui ont la liberté, & qui volent en plein air.

Me. PINCHWIFE.

J'avoue que j'étois assez tranquille, jusqu'à ce que mon mari m'eût dit quelle agréable vie menent ces Dames de Londres, qui sont toujours au bal, à l'assemblée, à la promenade, & qui portent tous les jours leur belle robe : je gagerois encore qu'elles ont la permission de jouer aux quilles quand elles veulent.

PINCHWIFE *entre.*

PINCHWIFE.

Hé, bon Dieu ! que faites-vous là ? Vous êtes apparemment à lui parler des plaisirs de la ville, à les lui mettre dans la tête, à les lui faire désirer ?

ALITHEA.

Sans doute : mais son goût dominant est pour une partie de quilles. C'est bien vous qui lui faites souhaiter les plaisirs de la ville ?

PINCHWIFE.

Je lui parle des vanités du monde, comme feroit un confesseur.

ALITHEA.

Un confesseur ? ah, oui ! comme celui qui en défendant à un valet d'auberge de graisser la bouche aux chevaux des passans, lui apprend à le faire.

PINCHWIFE.

C'est que les meilleurs avis seront toujours perdus, quand on aura devant les yeux d'aussi mauvais exemples que les vôtres. Entendez-vous, Mademoiselle la jaseuse ? La liberté dont elle voit que vous jouïssiez tous les jours, lui donne de l'ennui, fait qu'elle hait la maison. La pau-

vre créature ! Elle me demandoit assez de ne point l'amener à Londres ; c'est moi qui l'ai voulu.

ALITHEA.

Mon Dieu ! c'étoit un coup bien fin !

PINCHWIFE.

Il y a huit jours passés que nous sommes en ville , & ce n'est que cette après-midi qu'elle s'est mise en tête de fortir.

ALITHEA.

Hé , n'étoit-elle pas hier à la comédie ?

PINCHWIFE.

C'est moi qui l'y menois , elle ne l'avoit pas demandé.

ALITHEA.

Hé bien ! si à présent elle demande à sortir , foyez sûr que c'est vous qui en êtes la cause , & non pas mes exemples.

PINCHWIFE.

Heureusement, demain je serai
quitte de vous; & après demain
avant qu'il soit jour, nous ferons
elle & moi loin de cette diable de
ville, loin des allarmes, & du dan-
ger. Allons, ma chere amie, ne sois
pas donc si triste, nous nous en re-
tournerons après demain en cam-
pagne.

ALITHEA (*à part.*)

La belle consolation!

Me. PINCHWIFE.

Bah! je me soucie bien de re-
tourner en campagne!

PINCHWIFE.

Comment cela? vous ne vous
souciez pas de retourner là bas?

Me. PINCHWIFE.

Laissez-moi de repos, je suis ma-
lade.

PINCHWIFE (*à part*)Ah, si c'étoit là tout! (*haut.*)

Qu'avez-vous, ma petite?

Me. PINCHWIFE.

Pour dire le vrai, je n'en fais rien : mais j'ai toujours été je ne fais comment , depuis que vous m'avez dit que ce Monsieur à la comédie étoit amoureux de moi.

PINCHWIFE (à part.)

Ha !

ALITHEA.

Oh ! c'est aussi là sans doute le fruit de mes exemples.

PINCHWIFE.

Si vous ne vous portez pas bien, & que vous soyez si fort en peine, parce qu'un vilain débauché s'est avisé de mentir, & de dire qu'il vous trouvoit jolie, vous me rendrez malade aussi.

Me. PINCHWIFE.

Et de quelle maladie ?

PINCHWIFE.

D'une cent fois plus terrible que la peste & la fièvre : la jalousie.

Me. PINCHWIFE.

Bon, bon! vous badinez; je n'ai point vû dans votre livre, que vous avez là bas pour les malades, rien qui s'appelle comme cela.

PINCHWIFE.

C'est que cet endroit-là ne vous a pas tombé sous la main.

Me. PINCHWIFE.

Je vous en prie, mon mignon; allons ce soir à la comédie.

PINCHWIFE.

Elle est finie, votre sœur en arrive; hé, d'où vous vient cette grande envie de retourner à la comédie?

Me. PINCHWIFE.

Ah, ce n'est pas, mon cher, que je donnasse un épingle de tout ce qu'on y dit: mais, j'aime à voir les Acteurs, & je voudrois voir aussi, s'il y avoit moyen, ce Monsieur que vous m'avez dit qui est

amoureux de moi. Ah, c'est à cause de cela, mon mignon, c'est là la vraie raison, & je n'en ai point d'autre.

PINCHWIFE.

C'est là la vraie raison, ma mignone?

ALITHEA.

N'est ce pas encore là le fruit de tous mes bons exemples ?

Me. PINCHWIFE.

Mais, si la comédie est finie, sortons, allons quelque part, je vous en prie, mignon!

PINCHWIFE.

Ayez donc un peu de patience, nous ferons à la campagne, au plus tard vendredi.

Me. PINCHWIFE.

Et c'est pour cela même que je voudrois un peu voir avant de m'en aller, que j'aye quelque chose à conter à nos voisins. Allons, je

fortirai, n'est-ce pas? ne le voulez-vous pas bien?

ALITHEA.

Et c'est bien encore moi qui lui donne cette envie?

PINCHWIFE.

Ah! dites-moi un peu, à cette heure que j'y pense, qu'est-ce qui pouvoit donc attirer Horner ce matin chez moi? c'étoit pour vous, sans doute?...

ALITHEA.

C'étoit bien pour vous-même; vous ne voulez pas lui laisser voir votre femme hors de chez vous.

Me, PINCHWIFE.

Comment donc? ah, Seigneur! ce Monsieur-là seroit venu pour me voir?

PINCHWIFE.

Non, non! vous n'êtes pas encore, Mademoiselle, la cause de cette maudite question. (*à part.*)

Elle a raison, ma foi : il est amoureux de ma femme ; il court déjà après elle ; oh ! cela est certain. Mais je saurai bien couper racine à son amour ; car peut-être il nous suivroit jusqu'à la campagne ; il feroit plutôt casser les roues de sa voiture auprès de ma maison , pour avoir un prétexte de s'établir chez moi. Ah ! je connois si bien toutes ces ruses de la ville !

Me. PINCHWIFE.

Allons , je vous en prie , mon mignon , sortons , avant que la nuit vienne ; car enfin j'irai promener , n'est-il pas vrai ? vous le voulez bien ?

PINCHWIFE.

Bon Dieu ! déjà l'obstination d'une femme de la ville ! Il faut bien cependant pour le peu que nous avons désormais à séjourner ici , faire un peu ce qu'elle veut. Comment

132 *LA FEMME*
ferons-nous, ma sœur, pour qu'on
ne la voye point, pour qu'on ne la
connoisse pas ?

ALITHEA.

Faites-lui prendre une masque.

PINCHWIFE.

Une masque ne fait que rendre
encore les gens plus curieux ; c'est
une façon de se déguiser inutile &
ridicule ; on reconnoît la taille, l'air,
les manieres. Si nous allions mal-
heureusement rencontrer Horner,
sur le champ il nous accosteroit ; il
lui parleroit à l'oreille , lui diroit
des sornettes , la baiseroit , lui feroit
les yeux doux ; & le diable , & puis
tout. Je ne veux point qu'elle pren-
ne un masque , cela est trop dange-
reux. Les masques ont plus fait de
cocus , que les plus beaux visages
n'en feroient en un siecle.

ALITHEA.

Comment ferez-vous donc ?

Me. PINCHWIFE.

Nous ne sortirons donc point ?
la bourse sera fermée , & j'ai ce-
pendant si grande envie de la voir !

PINCHWIFE.

Je sai comment je ferai : oh, l'ex-
pédient est bon ! je lui ferai pren-
dre l'habit que nous avons fait faire
pour son frere , pour le petit Sir
James. Oh , ma foi ! je les sai tous,
tous , les bons tours de la ville ! Al-
lons, habillons la ! Un masque ! quel-
le horreur ! une femme masquée est
comme un plat couvert ; cela rend
curieux , cela donne de l'appetit, &
peut-être que s'il n'étoit pas caché ,
peut-être , dis-je , il feroit mal au
cœur. Elle n'aura point de masque.
Non , non , je ne veux point de
masque !

ALITHEA.

En vérité vos comparaisons ont
je ne sai quoi de dégoûtant. J'ai

entendu dire à des gens plus polis, qu'il en est d'une beauté masquée comme du soleil éclipsé, qui attire bien plus pour lors les regards des curieux, que lorsqu'il est dans son brillant. (*ils sortent.*)

La Scene change, & représente la bourse. HORNER, HARCOURT, DORILANT

entrent.

DORILANT.

Engagé avec des femmes? & ne vouloir pas à cause de cela venir souper avec nous?

HARCOURT.

Vous étiez bien plus raisonnable que cela ce matin. Vous aviez, en vérité, formé contre tout le beau sexe autant de résolutions courageuses, qu'un homme qui a perdu sa femme, & retrouvé sa liberté depuis sept ou huit jours.

DORILANT.

Qu'est-ce qui eût jamais dit que vous pourriez encore chercher la compagnie des femmes, sans avoir de prétentions sur elles?

Qui est-ce

HORNER.

Hé, c'est là la raison, c'est pour me venger d'elles; c'est pour leur faire niche.

HARCOURT.

Vous aviez l'air, en vérité, dans leur loge au milieu d'elles d'un bourdon dans une ruche. Elles étoient toutes après vous, pour vous pousser, vous maltraiter, vous renvoyer d'un coin à l'autre, vous faire reproche, pour ainsi dire, de ce que vous n'avez point d'aiguillon.

DORILANT.

Hé, pourquoi ne bourdonneroit-il pas encore au milieu d'elles, aussi bien que tant d'autres vieux malo-

trus de bourdons , qui les tourmentent , & qu'elles font enrager.

H O R N E R.

C'est parce que je les hais , & qu'elles ne peuvent me souffrir , que je veux vivre avec elles. Le mariage n'est-il pas un exemple que rien n'augmente l'antipathie comme l'habitude de vivre ensemble ? Je veux donner un degré de plus à celle que j'ai déjà pour elles. En un mot , si je les commerce encore , c'est comme vous faites vous autres , avec ces riches insensés ; c'est pour m'en divertir , & les faire donner au diable.

D O R I L A N T.

Je ne voudrois non plus souper avec des femmes , à moins d'être sûr de coucher avec elles , que je ne voudrois souper avec un faquin bien riche , sans avoir certitude de le tromper & de lui gagner son argent.

H O R N E R.

H O R N E R.

Eh, je vous ai vû souper avec des insensés, parce qu'ils buvoient bien; si vous n'en pouviez tirer que cela vous vous en contentiez, il vous suffisoit qu'ils avalassent du vin.

H A R C O U R T.

On peut boire avec une bête; comme on plotte avec un marqueur pour se tenir en haleine. Mais, vos Dames ne boivent point.

H O R N E R.

Et de bons coups, je vous réponds; j'aurai le plaisir de les mettre sous la table, & de leur faire une réputation de ce côté-là, comme je faisois autrefois d'un autre.

H A R C O U R T.

Si elles ne vous trouvent point aussi, également foible de ce côté-là que de l'autre.

DORILANT.

Fi donc! boire avec des femmes, cela est contre nature; c'est un vilain plaisir, fait pour ceux qui n'en peuvent plus; c'est une façon honteuse d'affouvir son amour.

HARCOURT.

C'est noyer son amour, & non pas l'affouvir. Qui plus est, nous quitter pour des femmes du grand monde!

DORILANT.

Et lorsqu'on ne peut plus leur être bon à rien. Nous ne pardonnons qu'à peine à celui qui laisse son ami pour aller à sa P... & c'est cependant là une excuse légitime: ainsi jugez de ce que vaut la vôtre.

HORNÉ.

D'honneur, je ne vous quitterois pas pour elles, si elles ne savoient boire.

DORILANT.

Qui de nous manqueroit une partie faite de souper au grand Louïs avec ses amis, pour aller voir Godailler des commeres ?

HARCOURT.

Le vin & les femmes doivent se prendre à part : si on les mêle ensemble, c'est comme du sucre avec du sirop. Mais écoutez, Monsieur, un peu de vos avis, s'il vous plaît, avant de nous échapper. Un vieux Général estropié qui ne peut plus agir, est toujours bon pour le conseil. J'ai d'autres prétentions sur les femmes que celle de boire & de manger avec elles ; je suis amoureux de la maîtresse de Sparkish, & il doit l'épouser demain ; comment ferois-je bien pour la lui dérober ?

SPARKISH *entre & se promene.*

K ij

H O R N E R.

Ma foi, le voilà qui vient ; c'est lui qui vous dira comme il faut vous y prendre.

H A R C O U R T.

Lui ? c'est mon rival, vous dis-je ; c'est lui qui me fait tort.

H O R N E R.

Point du tout : Un rival insensé & un mari jaloux avancent les affaires ; l'un & l'autre font tant que les femmes les haïssent, & c'est le premier pas pour qu'elles en aiment d'autres.

H A R C O U R T.

Je ne puis approcher de sa maîtresse, qu'autant qu'il veut m'y présenter.

H O R N E R.

Encore tant mieux pour vous ; on attrape plus aisément les fots, quand ils se mettent de la partie. Il faut lui souffler sa maîtresse, aussi

bien que son argent qui est, à dire le vrai, la maîtresse la plus importante, en ne le quittant pas d'un pas.

SPARKISH.

Eh, qui est celui-là que vous voulez attraper? oh, d'honneur, je m'en charge. C'est depuis Noël, je pense, que je n'ai pas trouvé de duppe. Je crois en vérité qu'ils font comme leurs sœurs les bécasses, ils s'en vont avec le tems froid.

HARCOURT (*à part.*)

Heureusement il n'a pas tout entendu.

SPARKISH.

Hé bien, mes petits coquins, où soupçons-nous ce soir? Harcourt, ma maîtresse m'a dit que vous lui aviez furieusement fait l'amour pendant toute la comédie. Ha, ha, ha! mais je...

HARCOURT.

Moi ? lui faire l'amour ?

SPARKISH.

Ah ! je vous le pardonne ; je crois que je vous connois bien , & je la connois aussi ; & , ce dont je suis plus sûr encore , je me connois moi-même.

HARCOURT.

Comment donc ? est-ce elle qui vous a dit cela ? Je vois bien que toutes les femmes sont comme ces marchandes que voilà ; pour faire valoir leurs bagatelles , elles citent toujours à ceux qui veulent acheter , les prétendues offres que personne ne leur a jamais faites.

HORNÉ.

Oui da ! les femmes diroient volontiers , qu'elles vont avoir une intrigue , comme les hommes vous disent qu'ils viennent d'en avoir une. Ainsi leur vanité l'emporte encore

sur la nôtre. Mais, Sparkish, est-ce que vous avez une maîtresse? j'ai autant de peine à le croire que ce que vous nous disiez tout-à-l'heure, que vous aviez trouvé je ne sai quel jour une duppe.

SPARKISH.

Monsieur, votre serviteur, si vous allez vous mettre à plaisanter. Heureusement nous avons un peu pris aujourd'hui les devans, & bien à vos dépens. Nous étions une troupe à la comédie qui prenions quelque liberté sur votre compte. Ne nous entendiez-vous pas rire?

HARCOURT.

Oui: mais nous croyions que vous alliez à la comédie pour rire des bons mots de la piece, & non pas de ceux que vous y pourriez dire.

SPARKISH.

Monsieur, je suis votre valet. Je

Kiv

vas à la comédie, tout comme à un festin de campagne, je porte mon vin à l'un, & mon esprit à l'autre. Autrement je suis sûr que je ne m'y divertirois gueres ; & ce qui fait que souvent nous faisons plus de bruit que les Acteurs, c'est parce qu'assûrement, nous disons bien mieux qu'eux ; au lieu d'augmenter l'auditoire nous sommes le plus souvent les rivaux de l'auteur. Pour vous dire la vérité, bien des choses nous déplaisent ; & même nous ne sommes quelquefois pas trop contents des scènes obscenes qu'ils nous donnent, pendant qu'à notre parterre, nous disons aussi haut, & aussi bien à peu près tout ce qu'ils disent en haut.

H O R N E R.

Mais, vous ne haïssez pas tous ces mauvais auteurs ; vous avez trop d'esprit pour être de leur nombre,

& l'on pourroit penser que cette antipathie seroit jalousie de métier. Ils sont comme les P... Ils ne se peuvent souffrir les uns les autres. D'ailleurs je suis bien sûr que vous ne faites pas cas de la qualité d'auteur; vous n'écrivez pas, je pense.

SPARKISH.

Ah! je ne vous cacherai pas le peu de cas que je fais de ce métier d'auteur. Mais les femmes, oui, les femmes qui font faire aux hommes tant de folies, tant de sottises, veulent quelquefois des chansons. Et de ces miseres-là tout le monde en fait faire. C'est pour les amans une habitude aussi contractée que celle de jouer avec l'éventail de leurs maîtresses; l'on rime pour Philis, comme on boit sa santé.

HARCOURT.

Il est réellement aussi difficile à un amant de s'empêcher de faire des

vers, que de ne pas être un tant soit peu jaloux.

DORILANT.

Et ces auteurs condamnoient vos chansons? n'est-il pas vrai?

SPARKISH.

Il leur ont seulement donné quelquefois une petite tournure burlesque, du moins, à ce qu'ils disent mais ce prétendu burlesque consiste pour l'ordinaire à mettre sur la scène, & sans savoir pourquoi, un homme qui passe dans le monde pour être plein de sens, tout pétillant d'esprit, & le tourner en ridicule. Ils vous font cela comme un tour de passe-passe, par la seule vertu du petit bâton de Jacob. C'est pour cela que je les hais, je m'imagine toujours que c'est précisément là le cas où je me trouve. Ils font gens à vous mettre un homme dans une pièce, pour un coup-d'œil aventuré.

Leurs prédécesseurs se contentoient de faire des valets leurs personnages comiques : mais ces coquins-là veulent à présent pour faire leurs bouffons des gentilshommes, & même des Chevaliers. Aussi depuis six ans je differe toujours d'en prendre le titre, dans la peur qu'on ne me produise sur la scene, & qu'on ne m'y fasse jouer quelque rôle ridicule.

DORILANT.

Ah, ne les blâmez pas : il faut bien qu'ils copient le tems présent. Ce sont les ridicules du siecle qui doivent être en butte à leur critique.

HARCOURT.

Eh pourquoi craindriez-vous, qu'on vous prît pour le sujet principal d'une bonne comédie; vous vous montrez tous les jours aux spectacles, & aux endroits publics.

HORNER.

Oh! ce n'est que la peur d'être

148 LA FEMME
sur le théâtre, au lieu d'occuper un
banc au parterre !

DORILANT.

Vous payez bien un peintre pour
faire votre portrait, & vous crai-
gnez qu'on vous représente au na-
turel dans la salle de la comédie,
où toutes vos maîtresses, moyen-
nant cela, pourroient vous voir à la
fois.

SPARKISH.

Le diable ! c'est que les peintres
ne peignent pas les marques de pe-
tite vérole, ni les taches qu'ils ap-
perçoivent. En un mot, que la pes-
te étouffe tous vos vilains auteurs,
les livres & les libraires, & tous ceux
qui les lisent, leurs partisans ou
non.

HARCOURT.

Qu'est-ce qui nous arrive là ?

PINCHWIFE *entre avec sa femme
habillée en homme*, ALITHEA,
& LUCY *sa suivante.*

SPARKISH.

Ah ! cachez-moi , je vous en prie,
car voilà ma maîtresse. (*il se met
derrière Harcourt.*)

HARCOURT.

Elle vous voit.

SPARKISH.

Mais , moi , je ne veux pas la
voir. Il est tems d'aller à White-hall ;
je ferois bien fâché de manquer
l'heure du jeu de la Reine.

HARCOURT.

Ah ! je vous prie , menez - moi
d'abord , faire ma paix avec elle.

SPARKISH.

Ce sera pour une autre fois ;
d'honneur ! le Roi auroit soupé.

HARCOURT.

Il n'en soupera pas moins , pour

que vous n'y foyez pas. Voulez-vous faire comme ces gens qui s'imaginent que leur présence est nécessaire pour faire manger le Roi , pendant qu'ils lui font au contraire tout aussi incommodes que ses medecins & ses chiens ?

SPARKISH.

Monfieur , je fai très-bien ce qui pourroit m'en arriver. Cachez-moi, je vous en prie.

HORNER.

Votre ferviteur , Pinchwife ! bon jour donc , Pinchwife ! Il ne nous connoît pas ?

PINCHWIFE (à fa femme.)

Allons , venez donc vite.

Me. PINCHWIFE.

Je vous en prie , dites-moi, avez-vous des chansons & des romances ? donnez m'en pour six fols.

UNE MARCHANDE.

Nous n'en vendons point.

Me. PINCHWIFE.

Hé bien ! donnez - moi donc les comtes de ma mere l'Oye , ou quelque comédie !... Eh voilà la vie de Michel Morin, & l'histoire de Peau-d'Ane ! combien les vendez-vous ?

PINCHWIFE (à sa femme.)

Non , les comédies ne font pas faites pour vous , vous ne les entendriez point. Allons - nous en ; Voulez - vous donc vous découvrir ?

HORNER.

Sparkish , qui est ce joli garçon que je vois avec eux ?

SPARKISH.

Il faut que ce soit le frere de sa femme , car , il lui ressemble un peu : mais je n'en suis pas sûr , je ne l'ai vû qu'une fois.

HORNER.

Ah , mon Dieu ! qu'il est joli !

J'ai aussi vû quelque part quelqu'un
qui lui ressembloit. Suivons les.

Monsieur & Madame PINCHWIFE, ALITHEA, LUCY *sortent* ; HORNER & DORILANT *les suivent*.

HARCOURT.

Allons, Sparkish ! Alithea vous a vû. Elle fera fâchée contre vous, si vous ne lui dites rien. Outre cela, je voudrois que vous fissiez ma paix avec elle. Il n'y a que vous, mon cher ami, qui puissiez me rendre ce service-là.

SPARKISH.

Hé bien, mon cher Harcourt, c'est là la meilleure raison ; je n'aborderois point actuellement ma maîtresse, si ce n'étoit qu'à cause de moi : mais je n'ai rien à vous refuser, & quoique je vous connoisse depuis longtems, je vous aime en
vérité

Vérité tout aussi tendrement que si vous étiez pour moi une nouvelle connoissance.

HARCOURT.

Je vous en suis obligé, cher ami. Si je veux être bien mieux avec elle, c'est pour en être mieux avec vous ; car les liaisons qu'on prend avec les femmes, après qu'elles sont mariées, rompent presque toujours celles qu'on avoit avec leurs maris. Quand elle vous appartiendra, je consens de bon cœur qu'elle ait toutes vos nuits, mais je voudrois, mon cher, que vos jours fussent à nous, comme ils sont aujourd'hui.

SPARKISH.

Ah, mon cher, ne craignez rien; rassûrez-vous, mon cher ami, vous aurez tous mes jours, & je me séparerois d'elle plutôt que de vous quitter, mon bon ami ! Allons la joindre.

HARCOURT (*à part.*)

Mon Dieu ! qu'on a de peine à faire de son rival son complaisant. Sans cela, ni elle, ni son frere ne voudroient me laisser approcher. Mais tout ira bien désormais. Un rival est certainement le manteau le plus honnête pour approcher de sa maîtresse, sans donner aucun soupçon ; & quand on a une fois obtenu ce qu'on fouhaite, on s'en défait comme d'une guenille.

SPARKISH & HARCOURT *sortent.* PINCHWIFE & *sa*
femme rentrent.

PINCHWIFE.

Ma sœur, si vous ne venez pas, nous allons vous laisser. (*à part.*) Elle & son sot amant vont ramasser tous les écornifleurs qui se promettent ici ; ils quitteront toutes leurs

baguenauderies pour nous suivre.
Bon Dieu! quelle nuée de cocus, &
combien de gens qui n'ont d'occu-
pation que d'en faire! (*à sa femme.*)
Allons, Marthon, partons, allons-
nous en.

Me. PINCHWIFE.

Eh, mon Dieu! croyez-vous
que je soie demi-contente de regar-
der tout cela?

PINCHWIFE.

Promenons-nous donc par ici.

Me. PINCHWIFE.

Mon fauveur! voyez donc, quel-
le quantité de belles enseignes que
voilà! contez un peu; la tête de
taureau, la tête de belier, & la tête
de cerf, mon mignon!

PINCHWIFE.

On pourroit encore y joindre
toutes les têtes des maris.

Me. PINCHWIFE.

Que voulez-vous dire par là,
mon mignon ?

PINCHWIFE.

Rien, rien, ma mignone.

Me. PINCHWIFE.

Ah ! je vous en prie, dites-moi,
je voudrois bien le savoir.

PINCHWIFE.

Eh bien ! tous les maris sont des
têtes de taureau, de cerf & de be-
lier.

Monsieur & Madame PINCHWI-
FE *sortent.* SPARKISH, HAR-
COURT, ALITHEA & LU-
CY *rentrent.*

SPARKISH.

Eh, je vous en prie, ma chere
maîtresse, pour l'amour de moi, fai-
tes la paix avec lui.

ALITHEA.

C'est pour l'amour de vous, que
je ne puis le souffrir.

HARCOURT.

Ah, Madame, il est aussi trop cruel de me haïr à cause de lui.

SPARKISH.

Oui, Madame, en vérité, cela est aussi trop cruel; oui, cela est trop cruel, de haïr mon ami, pour l'amour de moi.

ALITHEA.

Si je le hais, Monsieur, c'est qu'il est votre ennemi; & si vous m'aimez, vous devez le haïr aussi, puisqu'il est amoureux de moi.

SPARKISH.

Vous me la donnez bonne! haïr un homme parce qu'il vous fait l'amour? eh, s'il vous aime, peut-il s'en empêcher? C'est votre faute & non la sienne, si vous le ravissez. Je haïrois quelqu'un parce qu'il penseroit comme moi? ah, jamais, de par le monde entier!...

Est-ce pour votre honneur ou pour le mien que je ne veux pas permettre qu'on me parle d'amour, puisque je dois vous épouser demain?

SPARKISH.

Est-ce pour votre honneur ou pour le mien que vous voudriez que je fusse jaloux? S'il vous fait l'amour, c'est une marque que vous êtes jolie; & si je ne suis pas jaloux, c'est une marque que vous êtes vertueuse. Ma façon de penser est toute à votre honneur.

ALITHEA.

C'est aussi votre honneur qui m'intéresse.

HARCOURT.

Eh pourquoi, ma belle Dame, vous inquiéter de son honneur, plus qu'il ne s'en inquiète lui-même? Laissez là son honneur; laissez-le

là , vous dis-je , & pour lui & pour moi. Lui, est-ce qu'il a de l'honneur ?

SPARKISH.

Comment cela ?

HARCOURT.

Si ce n'est , mon cher ami, quand il faut vous défendre.

SPARKISH.

Sans doute , à la bonne heure.

HARCOURT.

Le soin que vous prenez de son honneur inutilement , vous montre assez , Madame , que lui ne s'en foucie gueres. Croyez - moi , ne vous en mêlez plus , laissez - lui prendre le parti qu'il voudra.

SPARKISH.

Oui da , oui da ! ce seroit un bel honneur pour moi d'épouser une femme dont je soupçonnerois la vertu , & que je n'oserois laisser entre les mains d'un ami.

Vous n'avez donc point peur de me perdre ?

HARCOURT.

Lui, Madame, avoir peur de vous perdre ? ah, point du tout. Vous ne verrez donc point, Madame, le peu de cas qu'il fait d'une chose inestimable ; vous ne voulez point le voir ?

SPARKISH.

Mon cher Franck ! j'estime assez ma maîtresse, pour n'en être point jaloux.

ALITHEA.

Monsieur, Monsieur prétend que ce n'est pas là la raison, mais que vous ne vous souciez point de moi, qu'il ne vous importe gueres qu'un autre puisse me plaire.

SPARKISH.

Ah, Seigneur ! je vois, Madame, que c'est vous qui êtes jalouse.

Voulez vous faire penser aux gens toute autre chose que ce qu'ils disent ?

ALITHEA.

Je suis étonnée, Monsieur, que vous le foyez si peu.

SPARKISH.

Et vous, Madame, vous me faites tourner la tête avec votre jalousie, vos craintes, votre honneur, votre vertu. Mon Dieu ! je vois bien que la vertu rend une femme aussi incommode qu'un peu de lecture ou un petit favior.

ALITHEA.

Mais cela me confond.

LUCY (*à part.*)

Voyez un peu comme ces Dames de qualité trouvent des maris commodes, & faits exprès pour elles ! une pauvre suivante n'auroit jamais ce bonheur-là. Mais, mon Dieu ! c'est-là du bien perdu, elle

n'en profitera pas , vous verrez qu'elle n'aura pas l'esprit d'en faire un bon cocu.

ALITHEA.

Je vous dis donc clairement qu'il me propose de m'épouser.

SPARKISH.

Quel conte !

HARCOURT.

Vous voyez bien , Madame , que vous ne réussirez pas à le rendre jaloux ! Mon cher ami , d'ailleurs trop de bonté pour moi...

SPARKISH.

Le pauvre garçon !

HARCOURT.

Mais sa bonté , Madame , ne suffit pas encore , si vous n'en avez aussi quelques-unes pour moi. C'est vous seule , Madame , qui pouvez assurer mon bonheur. Oh ! le bon caractère ! Il croit sans examen tout ce que je lui dis , & vous seule , Ma-

dame, vous me soupçonnez toujours? Jaloux de moi! j'en serois bien fâché, je ne voudrois pas lui faire tort pour quelque chose que ce fût au monde. (*Alithea se promene en rêvant.*)

SPARKISH.

Eh, venez donc, Madame, écoutez donc, s'il vous plaît, n'allez pas vous promener si loin.

HARCOURT (*à Alithea.*)

Je vous aime assez, Madame...

SPARKISH.

Vous ne reviendrez pas, Madame? En vérité, votre promenade est assez longue, je vous jure.

HARCOURT (*à Alithea.*)

Oui, Madame, je vous aime assez, pour souffrir de la peine où vous voilà, & pour être fâché de vous voir vous intéresser si fort pour un original comme celui-là.

Non, d'honneur, tu ne le voudrois pas, ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois ton cœur. Je fais bien que tu ne voudrois pas me faire tort, ni à elle non plus.

HARCOURT.

Non, non ! fasse le ciel pour l'honneur de son sexe qu'elle ne tombe jamais dans les bras d'un malheureux si méprisable, du dernier de l'espèce humaine, mon cher ami Sparkish ! . . . (*il l'embrasse.*)

ALITHEA.

Cela va bien !

SPARKISH.

Eh non, eh non, mon cher ami, cela n'arrivera point. Vous voyez bien, Madame, qu'il se feroit plutôt tort à lui-même, puisqu'il se donne ces noms-là.

ALITHEA.

Hé, n'entendez-vous pas encore ce qu'il veut dire ?

SPARKISH.

Si fait. Comme il est modeste, comme il parle de lui-même !

ALITHEA.

C'est bien plutôt de vous, ce me semble ; avec quelle impudence ! à votre nez , à votre barbe ! je ne puis, en vérité, supporter plus longtemps de le voir vous abuser aussi cruellement , & me conter, vous présent, qu'il est amoureux de moi.

SPARKISH.

Eh, allons donc, Madame, ref-
tez, je vous en prie ; vous ne pouvez souffrir qu'il soit amoureux de vous ! Eh là, Seigneur ! vous ne l'écoutez donc pas ?

ALITHEA.

Il est vrai, Monsieur, je ferois mieux de l'écouter.

SPARKISH.

Un homme ne peut pas aujourd'hui faire une politesse à une femme,

qu'elle ne croye auffitôt qu'il est amoureux d'elle. Vous resterez, Madame, avec votre permission, vous l'écouteriez; & puis que vous ne l'entendez pas encore, il faut qu'il vous éclaircisse la chose, & qu'il vous explique bien de quelle espece est son amour. Allons, mon ami, répondez à votre catéchisme. Aimez-vous bien ma maîtresse que voilà?

H A R C O U R T.

Affûrement, je l'aime, & je voudrois fort qu'elle en fût persuadée.

S P A R K I S H.

Mais, comment l'aimez-vous?

H A R C O U R T.

De tout mon cœur.

A L I T H E A.

Je lui suis bien obligée. Il me semble qu'il parle assez clair à présent.

S P A R K I S H (à *Alithea.*)

Vous n'y êtes pas encore. (à

Harcourt.) Mais de quelle espece d'amour ?

HARCOURT.

Du meilleur, du plus sincere qui puisse être dans le monde.

SPARKISH.

Voyez-vous cela ! ce n'est pas assurément de celui qui tend au mariage.

ALITHEA.

Comment donc cela, Monsieur ? vous prétendez apparemment que ce n'est pas là celui de la meilleure espece ?

SPARKISH (à part.)

Ah ! j'allois trop parler ; il fait bon être prudent. (*haut.*) Ne disiez-vous pas, Harcourt, que vous ne voudriez jamais lui faire tort, ni à elle ni à moi ?

HARCOURT.

Non assurément, Madame ; croyez-moi donc au nom de Dieu.

SPARKISH.

Hé bien ! voyez-vous, Madame ?

HARCOURT.

Pour qui dans la justice devez-vous vous décider, si ce n'est pour celui qui vous aime le mieux ? ...

SPARKISH.

Quel qu'il puisse être. Courage, Harcourt !

HARCOURT.

Qui vous recherche avec plus d'empressement que les femmes ne font les grandeurs, & la fortune les insensés... (*il montre Sparkish.*)

SPARKISH.

Vous voyez bien, Madame, que c'est moi qu'il veut dire, puisqu'il me montre au doigt.

ALITHEA.

Quel ridicule inoui !

HARCOURT.

Qui desire uniquement votre foi, votre amour...

SPARKISH.

SPARKISH.

Bon!

HARCOURT.

Qui fait, s'il est possible, priser tout ce que vaut tant de vertu, tant de beauté?

SPARKISH.

Bon!

HARCOURT.

Dont l'amour ne peut non plus être égalé par qui que ce soit dans le monde, que les charmes & les appas de celle qui l'occasionne...

SPARKISH.

Non.

HARCOURT.

Qui ne pourroit jamais supporter ni un rival ni votre absence, sans cependant soupçonner votre vertu plus qu'il ne voudroit que vous soupçonnassiez sa constance...

SPARKISH.

Non.

Tome II.

M

HARCOURT.

Enfin, pour qui vous feriez plus précieuse que ses yeux mêmes à qui il doit, & son amour, & le bonheur d'avoir fait un si beau choix.

SPARKISH.

Ah, d'honneur, Madame, vous ne vous en irez pas, qu'il...

ALITHEA.

Prenez garde, Monsieur, vous me feriez rester trop longtems.

SPARKISH.

Qu'il ne vous ait salué, que je ne puisse être sûr que vous êtes bons amis; allons, Madame, je vous en prie, faites la paix avec lui.

Monsieur & Madame PINCHWIFE entrent.

ALITHEA.

Vous m'excuserez, Monsieur, si

je ne suis pas encore assez obéissante...

PINCHWIFE.

Quoi ! vouloir faire baiser un homme à sa femme ? oh ! cela est inouï, je ne vous le passerai jamais ; n'avez-vous point de honte...

SPARKISH.

Eh, n'avez-vous point de honte vous-même, de me voir plus tranquille que vous sur la pudeur & la vertu des femmes de votre sang ? Vous ne m'apprendrez rien, Monsieur, je suis homme d'honneur, je suis libre & le maître ; Monsieur, je suis libre, vous dis-je....

PINCHWIFE.

Ah, très-libre, Monsieur, de partager votre femme avec vos amis.

SPARKISH.

C'est l'affaire d'un bon ami, d'un ami domestique, de raccommo-

Mij

querelles qui surviennent en ménage ; vous savez que maris & femmes ne sont pas toujours d'accord : je le destine à cet usage , & c'est pour cela que je veux qu'il soit bien avec ma femme.

PINCHWIFE.

Un ami domestique ? ah ! si vous continuez , vous en aurez beau nombre de ces amis domestiques.

SPARKISH.

Hé bien , tant mieux. J'aime à faire voir ma femme , comme les autres à étaler leurs beaux habits aux spectacles , ou à compter leur argent devant ceux qui n'en ont point.

PINCHWIFE.

Celui qui montre tant sa femme & son argent se met en grand danger qu'on ne les lui emprunte.

SPARKISH.

Je suis bien aise de faire envie ; & je n'épouserois pas une femme

que je ferois feul à aimer. Etre amant fans rivaux , c'est dîner fans convives ! eh ! le ſiecle n'eſt-il pas celui de la liberté ? J'aime cette liberté. Il ne me déplaira jamais de voir des adorateurs à ma femme : on ſe perſuade moyennant cela que c'eſt encore une maîtrefſe qu'on entretient. Et là-deſſus , bon ſoir , je m'en vais à la cour. Madame , je me flatte que vous êtes à préſent reconciliée avec mon ami : ainſi je vous fouhaite la bonne nuit , & dormez bien , Madame , car je compte vous viſiter demain un peu matin avec un Monsieur d'Egliſe. Bon ſoir , mon cher Harcourt !

SPARKISH *ſort.*

HARCOURT.

J'eſpere , Madame , que vous ne refuserez pas demain ma viſite , ſi je m'y prends un peu plus matin que

M iij

Monfieur Sparkish pour me trouver auffi chez vous avec un Monfieur d'Eglife.

PINCHWIFE.

Monfieur, cette Demoifelle eft encore fous ma ferule : ainfi vous ne prendrez point, s'il vous plaît, de libertés avec elle. (*il fe met entre Harcourt & Alithea.*)

HARCOURT.

Je n'en prendrai point, Monfieur?...

PINCHWIFE.

Non, Monfieur, vous n'en prendrez point ; Mademoifelle eft ma fœur.

HARCOURT.

Monfieur, j'en fuis fort aife ; & je fuis votre ferviteur. Madame...

PINCHWIFE.

Allons-nous en, ma fœur, nous ferions déjà partis, fi ce n'étoit à caufe de vous, nous ferions déli-

Prés de tous ces suppôts d'enfer,
ces vilains débauchés qui nous sui-
vent à la piste.

HORNER & DORILANT

entrent.

H O R N E R.

Eh bien ! Pinchwife, comment
va ?

P I N C H W I F E.

Votre valet.

H O R N E R.

Je vois bien , que le moindre sé-
jour à la campagne vous rend les
gens aussi sauvages & aussi insocia-
bles que s'ils n'étoient plus bons
qu'à commercer avec leurs chiens,
leurs chevaux & leurs bœufs.

P I N C H W I F E.

J'ai des affaires , Monsieur , il faut
que je les fasse : mais vous autres ,
vos affaires sont vos plaisirs , vous
n'en avez point d'autres ; ainsi nous

M iv

suivrons, s'il vous plaît, chacun notre chemin.

H O R N E R.

Vous pouvez bien aller par où il vous plaira : mais ce jeune Monsieur que voilà...

H A R C O U R T.

Mademoiselle...

D O R I L A N T.

Et sa suivante...

H O R N E R.

S'en viendront avec ; je crois que leurs affaires ressemblent bien aux nôtres. Je ne leur en suppose point d'autres que celles du plaisir.

P I N C H W I F E (*à part.*)

Jarny ! il la connoît. Elle est si sotte aussi, elle se cache si mal ! mais s'il ne la connoît pas, je ferois encore plus sot d'aller lui découvrir...

A L I T H E A.

Allons-nous en, mon frere, sortons d'ici, je vous en prie.

PINCHWIFE.

Partons, partons.

HORNER.

Comment, Madame, vous ne voulez pas rester avec nous? Mais, je t'en prie, Pinchwife, dis-moi, de grace, qui est ce jeune Monsieur-là?

PINCHWIFE.

C'est quelqu'un dont je suis chargé. (à part.) Si je pouvois la tirer de leurs pattes!...

HORNER.

Mais qui est-il encore? je n'ai jamais rien vû d'aussi joli dans le monde.

PINCHWIFE.

Eh, mon Dieu! ne le regardez pas tant, vous le faites rougir, vous le déconcertez, c'est un enfant timide. Allons, venez mon frere!

HORNER.

Comment? c'est votre frere?

Oui c'est le frere de ma femme.
Partons donc , elle nous attend pour
souper.

H O R N E R.

Je m'en étois douté. Il ressemble
beaucoup à la personne que je vis
hier à la comédie avec vous , &
dont je vous ai dit que j'étois amou-
reux.

Me. P I N C H W I F E (*à part.*)

Ah , mon Sauveur ! c'est-là lui !
celui qui m'aimoit tant ! que j'en
suis donc bien aise ! car c'est un
beau Monsieur , & qui est bien hon-
nête ! je l'aime déjà aussi ! est - ce
bien lui , mon mignon ?

P I N C H W I F E.

Allons-nous en , allons-nous en !

H O R N E R.

Eh ! qu'est - ce qui vous presse ?
ne voulez-vous donc pas que je lui
dise un mot ?

C'est que vous le corrompez ;
c'est un jeune innocent , & je ne
voudrois pas pour toute chose au
monde qu'il devint libertin. (*à part.*)
Comme diable elle le regarde ! Elle
le mange des yeux !

H O R N E R.

Harcourt , Dorilant , examinez
le donc ! est-ce-là le portrait d'une
grosse dondon , comme il nous di-
soit qu'étoit sa femme ? avez - vous
jamais vû une plus jolie créature ?
Ce coquin a raison d'être jaloux de
sa femme puisqu'elle lui ressemble ;
tout ce qui la verroit feroit sûre-
ment amoureux d'elle.

H A R C O U R T.

Autant que je puis me la rappel-
ler , on ne sauroit se ressembler da-
vantage.

D O R I L A N T.

Il faut qu'elle soit charmante !

H O R N E R.

Ce doit être la plus belle, la plus jolie personne qu'il soit possible de voir.

P I N C H W I F E.

Hé! cela suffit, Messieurs.

H A R C O U R T.

Cent piques au-dessus de la maîtresse qu'un Poëte se fait d'imagination.

H O R N E R.

Ou que la dernière maîtresse de chair & d'os de quelqu'homme que ce soit.

Me. P I N C H W I F E.

Vous vous moquez, Monsieur, vous vous moquez de moi...

P I N C H W I F E.

Allons, marchons! (*à part.*) De par le ciel! elle va se découvrir.

H O R N E R.

Je parle de votre sœur, mon beau Monsieur.

PINCHWIFE.

Je le fai bien ; mais en lui disant qu'il faut que sa sœur soit jolie , si elle lui ressemble , vous le faites rougir. (*à part.*) Je suis à la torture ! . . .

HORNER.

Il est , en vérité , trop beau pour un garçon.

PINCHWIFE (*à part*)

Oh ! me voilà perdu ! tout est donc découvert ; je ne puis endurer plus longtems . . . (*haut.*) Allons-nous en , sortons d'ici , vous dis-je !

HORNER.

Un moment donc , Pinchwife , tu n'es pas si pressé. (*à part.*) Harcourt , Dorilant , vexons un peu ce vilain jaloux-là.

HARCOURT & DORILANT.

Hé , comment ?

HORNER.

Je vais vous dire . . .

Messieurs, je vous en prie, laissez-le donc venir : je ne puis rester ici à baguenauder plus longtems ; je vous dis que sa sœur nous attend pour souper.

H O R N E R.

Elle attend, dites-vous ? eh bien, nous allons donc vous remener chez vous, & vous nous donnerez à souper avec elle.

P I N C H W I F E.

Non pas, s'il vous plaît ; grand merci ! Je suis sûr qu'ennuyée de nous attendre, elle se fera mise au lit. Nous la trouverons couchée. (*à part.*) Mon Dieu, que je voudrois bien la tirer de leurs mains ! (*haut.*) Allons-nous en, il faut nous lever demain de bon matin ; allons, partons. . .

H O R N E R.

Eh bien, puisqu'elle est déjà cou-

chée, je vous souhaite à elle & à vous une bonne nuit. Je vous en prie, mon beau Monsieur, dites lui des douceurs de ma part.

Me. PINCHWIFE.

Je vous remercie bien, & de tout mon cœur, Monsieur.

PINCHWIFE (*à part.*)

Jarny ! j'aurai beau faire, elle va se déceler ! (*haut.*) Je vois bien qu'avec votre politesse pour sa sœur, il aimeroit incessamment beaucoup mieux rester avec vous, que de venir avec moi.

HORNER.

Dites-lui, je vous en prie, mon joli petit ami, que la ressemblance que vous avez avec votre sœur n'a fait qu'augmenter l'amour que j'ai pris pour elle, en la voyant hier à la comédie.

Me. PINCHWIFE.

Mais l'aimez-vous bien au moins ?

puis-je lui dire en conscience ?

PINCHWIFE.

Eh, mon Dieu ! cela suffit : allons-nous en , vous dis-je.

HORNER.

Encore un instant , je vous en prie. Oui , je l'aime de tout mon cœur ! je l'aime on ne peut pas plus ; assurez l'en de ma part , & donnez-lui aussi ce baiser ! (*il la baise.*)

PINCHWIFE (*à part.*)

Oh ciel ! que vois-je là ? Il n'est que trop sûr à présent qu'il fait bien qui elle est.

HORNER.

Et celui-ci encore . . . & encore celui-là . . . (*il la baise plusieurs fois.*)

Me. PINCHWIFE.

Hé , pourquoi me baisiez - vous comme cela , Monsieur , je ne suis pas une femme.

PINCHWIFE (*à part.*)

Adieu donc ! voilà le mystère !

(*haut.*)

(haut.) Venez, vous dis-je, je ne puis & ne veux pas rester ici plus long-tems.

H O R N E R.

Comment, Messieurs, vous ne le chargez pas aussi d'un baiser pour sa sœur? Harcourt, Dorilant, à quoi pensez-vous donc? (*ils la baisent.*)

P I N C H W I F E (*à part.*)

Est-ce moi qui souffre cela? & n'accusois-je pas quelqu'un tout-à-l'heure de n'être qu'un misérable, puisqu'il laissoit sa femme baiser un homme en sa présence! Puissent dix mille ulceres leur faire tomber les levres! (*haut.*) Allons donc, viendrez-vous?

H O R N E R.

Bon soir, mon cher petit ami. Madame, je vous souhaite le bon soir. Adieu, Pinchwife. (*à Harcourt & Dorilant.*) Ne vous avois-

je pas bien dit que j'allois réveiller ses accès de jalousie ?

HORNER, HARCOURT, DORILANT *sortent.*

PINCHWIFE.

Enfin les voilà partis ! attendez un moment, que j'aie vu si le carrosse est à la porte.

PINCHWIFE *sort.*

HORNER, HARCOURT, DORILANT *rentrent.*

HORNER.

Comment ! vous voilà encore ? Puis-je bien compter, mon petit ami, que vous n'oublierez pas ce que je vous ai recommandé ?

Me. PINCHWIFE.

Mais, mon cher Monsieur, que me donnerez-vous pour ma peine ?

HORNER.

Tout ce qu'il vous plaira ; venez dans l'autre allée.

HORNER sort, & emmene Madame PINCHWIFE.

ALITHEA.

Arrêtez, arrêtez donc ! que faites-vous ? mon Dieu ! ..

LUCY.

Arrêtez, arrêtez, doucement, Monsieur ...

HARCOURT.

Eh, Madame, ils vont revenir : permettez qu'il lui donne une babillole. Je ne vous laisserai point aller que vous ne répondiez ..

LUCY.

Au nom de Dieu, Monsieur, il faut que je les suive.

DORILANT.

Non : j'ai aussi un petit rien à vous donner, vous ne les suivrez point. (*Alithea & Lucy veulent échapper à Harcourt & à Dorilant, qui les retiennent.*)

Monfieur PINCHWIFE rentre.

PINCHWIFE.

Où est donc?... comment? qu'est
devenu?... où est ce que...?

LUCY.

Il vient de passer seulement de
l'autre côté avec un de ces Messieurs
qui veut lui donner quelque chose,
si Monsieur le trouve bon.

PINCHWIFE.

Quelque chose? lui donner quel-
que chose? aih! que la V...! où
font-ils?

ALITHEA.

Hé là tout près, mon frere, ils
font dans l'allée voisine!

PINCHWIFE.

Là tout près! là tout près! &
où? & où donc?

PINCHWIFE *cherche & sort.*

HARCOURT.

Hé, qu'est-ce qu'il y a donc ?
qu'est-ce qui l'agite si fort ? Madame,
si l'amour . . .

ALITHEA.

Monsieur, laissez-moi m'en aller,
je vous ai déjà dit que vous m'im-
portuniez.

HARCOURT.

Vous ne verrez donc point, Ma-
dame, tout ce que vous me faites
souffrir, vous n'en ferez point tou-
chée ?

ALITHEA.

Monsieur, ce seroit cruauté, &
non pas compassion, que de m'occu-
per d'un malheureux que je ne puis
secourir ; ainsi, je vous le répète, je
ne veux plus vous voir.

HARCOURT.

Laissez-moi donc, Madame, le
privilege incontestable aux amans
maltraités, permettez que je me

plaigne, que je vous apporte encore une dernière raison pour vous persuader que si vous me refusez, vous ne devez pas pour cela vous donner à mon misérable rival.

ALITHEA.

C'est lui seul qui peut me donner, Monsieur, une raison valable pour ne le point épouser, puisqu'il a ma parole. Mais, s'il m'est fidèle, je serai certainement pour lui, ce que je crois qu'il est pour moi. Monsieur, votre servante.

HARCOURT (*à l'écart.*)

Les femmes n'auront donc de la constance que quand il faudroit n'en point avoir. Elles feront, comme la fortune, fideles à ceux-là seulement qui n'ont pas le sens commun.

DORILANT (*à Lucy qui veut s'en aller.*)

Tu ne bougeras de là ! quelque vigoureuse que tu sois, je te tien-

DE CAMPAGNE. 191
drois bien tête. Tu feras aussi bien de filer un peu doux, & de rester tranquille.

PINCHWIFE *rentre.*

PINCHWIFE.

Ils sont partis ! ils sont partis ! je ne les saurois trouver ! il faut qu'ils s'en soient allés ! Dix mille diables les emportent ! quel chemin ont-ils donc pris ?

ALITHEA.

Mais, je vous dis, mon frere, qu'ils sont passés seulement dans l'autre allée.

LUCY.

Cela sera bientôt fait, si j'ose dire à Monsieur, ils ne sauroient être bien longtems désormais, j'en suis bien sûre.

ALITHEA.

Est-ce qu'ils ne sont pas là ?

N iv.

Non. Vous savez bien où ils font , vous malheureuse infame , vous opprobre éternel de toute votre maison. Non contente de vous déshonorer vous-même , vous voulez lui apprendre , & lui aider à se déshonorer aussi ; vous , légion de Maq.... !

ALITHEA.

Mais, mon frere....

PINCHWIFE.

Maudite sœur.

Madame PINCHWIFE *accourt avec son chapeau tout plein d'oranges & de confitures seches.* HORNER *la suit.*

ALITHEA.

Eh, mon Dieu! calmez - vous ; la voilà qui revient.

Me. PINCHWIFE.

Voyez - donc , mon mignon ,

Voyez un peu tout ce qu'on m'a donné.

PINCHWIFE (*à part se frottant le front.*)

Et sans conter encore ce que sans doute on m'a donné aussi que je ne saurois voir.

Me. PINCHWIFE.

Ah, ce beau Monsieur - là m'a bien encore donné d'autres choses.

PINCHWIFE.

Il vous a donné d'autres choses ?
(*à part.*) Comment toute essoufflée, & rouge jusqu'aux yeux ? Il faut bien patienter !...

HORNER.

Ah ! Monsieur, j'ai donné une orange à votre petit frere.

PINCHWIFE.

Monsieur, je vous suis obligé.
(*à part.*) Vous avez, je suppose, bien pressé mon orange, & puis vous me la rendez. Ne faut-il pas avoir

194 *LA FEMME*
toute la patience de la cité? . . .
(haut.) Allons, allons-nous en!

Me. PINCHWIFE.

Attendez donc, mignon, que
j'aye ferré toutes ces jolies affaires!

Sir JASPER entre.

Sir JASPER.

Eh! venez donc, Monsieur Horner, les Dames vous attendent. Ma femme, votre maîtresse est toute étonnée que vous ne foyez pas plus pressé de vous rendre auprès d'elle.

HORNER.

Il y a plus d'une demi-heure que je vous attens ici, & c'est bien votre faute, si je ne suis pas au rendez-vous.

Sir JASPER.

Ne lui en dites donc rien, je vous en prie. La vérité du fait, c'est que j'avois un certain projet à

communiquer au Roi. Je vais vous l'expliquer. C'est sur...

H O R N E R.

Partons, vous me le direz chez vous. Bon soir, mon joli petit ami, bon soir ! Encore un baiser ! j'espère qu'à présent vous ne m'oubliez pas.

D O R I L A N T.

Comment donc, Sir Jasper, vous voulez séparer des amis ? Il nous avoit promis de souper avec nous, & si vous l'emmenez, vous courrez grand risque de nous avoir aussi.

Sir J A S P E R.

Hélas, Messieurs, j'en suis fâché ! mais ma maison ne vous conviendrait gueres. Il n'y a chez moi que d'honnêtes femmes, & ce n'est point votre affaire. Lui, comme vous savez, il peut entrer par tout, chez les plus scrupuleuses. Ha, ha, ha !

outré cela, il est aujourd'hui de ma maison ! ah, ah, ah ! oui, il est de ma maison ! eh, eh, eh !

DORILANT.

Comment donc cela ?

Sir JASPER.

D'honneur ! puisque vous voulez tout savoir, c'est l'Eunuque de chez moi. Ah, ah, ah !

Sir JASPER & HORNER

sortent.

DORILANT.

Ah ! j'aimerois bien mieux que tu fus le sien, ou t'avoir fait cocu. Harcourt, quel grand dommage ! quel bon tout sot de plus à initier à la grande confrérie, si nous avions toi ou moi ces privilèges que le pauvre Horner ne sauroit mettre à profit !

HARCOURT.

Je plains sincèrement notre ami,

Il est comme celui qui hérite à quatre-vingts ans , quand il n'a plus besoin de rien.

PINCHWIFE.

Hé bien ? vous ne finirez donc point ?

Me. PINCHWIFE.

Tout-à-l'heure , mon mignon.

DORILANT.

Allons-nous en donc aussi ; Madame , votre serviteur ! bon soir , la grande fille !

HARCOURT.

Quoique vous me fassiez , Madame , passer sûrement une mauvaise nuit , je vous la souhaite bonne , & je ne m'explique point sur ce que je puis désirer de plus , vous me l'avez défendu.

ALITHEA.

Bon soir , Monsieur , & adieu pour toujours.

HARCOURT & DORILANT

sortent.

Me. PINCHWIFE.

Je ne fai plus où mettre ça, il faut que vous le mangiez, mon mignon ! & quand nous ferons à la maison, je veux que vous ayez votre part de toutes les bonnes choses que m'a donné ce beau Monsieur.

PINCHWIFE.

Je le merite bien : c'est moi qui paye tout. (*il jette l'orange qu'elle lui a donné.*) Le galant donne des violons, des présents, des étrennes; mais c'est le pauvre cocu, quoique absent, qui porte tous les frais.

Fin du Troisième Acte.



ACTE QUATRIEME.

*La Scene représente la maison de
Pinchwife.*

LUCY, ALITHEA *en robe
de nôce.*

HÉ bien, Madame, vous êtes bien parée, je n'ai rien oublié de ce qui vous sied le mieux ! vous voilà dans tous vos atours ; vous êtes essencée, parfumée. Avec tout cela il me semble toujours que la peine que j'ai prise, ressemble un peu à celle que l'on se donne pour embaumer un corps qu'on veut mettre au tombeau ; c'est-là l'idée que j'ai du lit de Monsieur Sparkish.

ALITHEA.

Taisez-vous, je n'aime pas ces propos-là.

LUCY.

Mais, Madame, je voudrais bien savoir comment vous pouvez-vous résoudre à bannir pour jamais de votre présence ce pauvre Monsieur Harcourt? comment pouvez-vous donc avoir le cœur si dur?

ALITHEA.

Et c'est au contraire parce que je l'ai trop sensible.

LUCY.

Hélas, oui! c'est par amour; c'est par bonté d'ame, je gage.

ALITHEA.

Ce l'est effectivement, & si je ne veux plus le voir, c'est parce que je l'aime.

LUCY.

Ah, mon Dieu! quelle raison!

ALITHEA.

ALITHEA.

Vous ne m'entendez donc pas ?

LUCY.

Puissiez-vous, Madame, vous entendre vous-même !

ALITHEA.

Je me suis engagée, vous le savez bien, d'en épouser un autre ; & jamais je ne me résoudrai à manquer à ma parole.

LUCY.

Mais, Madame, le plus grand tort que vous puissiez lui faire, c'est de lui donner votre personne, sans lui donner votre cœur. Dans votre place, je m'en ferois conscience.

ALITHEA.

Oh ! il l'aura aussi après quelque tems de mariage.

LUCY.

Hélas, Seigneur ! celle qui se marie pour en aimer davantage, trouvera autant à décompter qu'un liber-

tin qui prend une femme pour se retirer du désordre. Non, Madame, se marier pour faire augmenter son amour, c'est jouer pour s'enrichir. Eh, mon Dieu! on perd encore le peu que l'on avoit déjà.

ALITHEA.

Je juge à votre éloquence, qu'on vous a gagnée pour me séduire!

LUCY.

Oui, Madame, c'est le mérite de Monsieur Harcourt qui m'a gagné, & qui a aussi gagné votre cœur, quoique vous en puissiez dire, & vous & votre point d'honneur. Mais quel diable est ce donc que cet honneur en tête? c'est une maladie tout comme la migraine; ou plutôt c'est une fièvre chaude, & qui porte les gens à tout ce qui peut leur être préjudiciable. Il fait perdre la vie aux hommes, aux femmes ce

quelles aiment, & c'est la vie de leur vie.

ALITHEA.

Ne me parlez plus de tout cela: Voilà dix heures qui vont sonner: je voudrois que Monsieur Sparkish arrivât tout-à-l'heure pour me libérer promptement de ma promesse, & décider sans retour les droits qu'il a sur moi.

LUCY.

Vous l'épouseriez donc?

ALITHEA.

Sans doute. Il a déjà ma parole; & dès qu'il viendra, il aura aussi ma main.

LUCY.

Puissé-je de ma vie ne vous plus jamais attacher une épingle! C'est le plus grand benêt.

ALITHEA.

Je fai bien qu'il n'a pas autant d'esprit qu'Harcourt; mais aussi d'un

O ij

autre côté, il ne fera point jaloux; & les gens qui ont de l'esprit le font plus souvent que les autres.

LUCY.

Hélas, Seigneur! Madame, que ferez-vous de cet idiot, quand vous l'aurez épousé? Vous avez intention d'être sage, dites-vous: ainsi sa confiance & sa crédulité, ces deux grandes qualités pour un mari, seront donc inutiles avec vous.

ALITHEA.

Celui-là seul qui soupçonneroit ma vertu me donneroit envie de rendre ses soupçons bien-fondés; & c'est la confiance & la bonne foi de Sparkish qui me déterminent à lui être fidele.

LUCY.

Vous ne pouvez répondre de penser toujours de même.

ALITHEA.

Je le connois assez pour être sûre

qu'il ne fera jamais jaloux ; & un mari jaloux , ah ! le ciel m'en préserve ! C'est le plus grand malheur pour une pauvre femme. C'est la perte certaine de sa réputation , de son repos , de ses . . .

LUCY.

De ses plaisirs , fans doute ?

ALITHEA.

Que voulez-vous dire , impertinente ?

LUCY.

Madame , c'est un grand plaisir que d'avoir la liberté.

ALITHEA.

Je dis , qu'il lui en coûte sa réputation , son repos , & même quelquefois la vie. D'ailleurs , ce qui ne vaut pas mieux , il faut qu'elle renonce à la ville ; on la confine à la campagne : & c'est-là , selon moi , le plus mauvais traitement qu'un mari puisse faire à sa femme.

O iij



LUCY (à part.)

C'est donc là d'où vient le vent ?
 (haut.) Hé bien, Madame, vous croyez qu'un homme, s'il est sage, doit réleguer sa femme à la campagne ; pour moi, bien au contraire, je crois que la campagne est aussi terrible pour nos Dames en Angleterre, que l'est un couvent pour celles des autres pays. Sur ma virginité, je crois qu'elles feroient mieux d'épouser un geolier de Londres, que le Sheriff d'une Comté, puisque les deux emplois demandent résidence...

SPARKISH *entre avec* HARCOURT *en habit de Chapelain.*

SPARKISH.

Madame, je suis votre très-humble serviteur ; puisse ce jour être heureux pour vous, & pour tout ce que nous voilà !

Amen.

ALITHEA.

Qui est ce Monsieur là ?

SPARKISH.

C'est, ma foi, mon Chapelain.
Madame, le pauvre Harcourt vous
assûre de ses respects ; & comme
vous le lui avez défendu hier, il n'o-
se se présenter devant vous.

ALITHEA.

Eh, Monsieur, n'est-ce pas là
lui ?

SPARKISH.

Eh, non, non, ce n'est pas lui.
Mais, pour vous montrer que son
intention n'avoit jamais été d'em-
pêcher mon mariage, il a envoyé
son frere, que voilà, pour nous don-
ner la bénédiction ; & puisque je
prends une femme, il faut aussi
que j'aye un Chapelain ; c'est la cou-
tume, cela va tout de suite. C'est

O iv

là le frere d'Harcourt, c'est aussi mon Chapelain.

ALITHEA.

C'est-là son frere ?

LUCY (à part.)

Et votre Chapelain. Il fera votre office, si je ne me trompe, il prêchera dans votre Chapelle.

ALITHEA.

Son frere ?

SPARKISH.

Je le favois d'avance, que vous n'en croiriez rien. Je vous l'ai dit, Monsieur, qu'elle vous prendroit pour votre frere Franck.

ALITHEA.

Cela se peut-il ?

LUCY (à part.)

Son frere ! je me doute de quelque chose. Il y a quelque chose là-dessous.

SPARKISH.

Allons, ma chere maîtresse, al-

lons, je vous prie, à l'église avant que l'heure du service soit passée.

ALITHEA.

Hé, de grace, Monsieur, on vous abuse encore.

SPARKISH.

De par le monde entier ! c'est une chose étrange, Madame, que vous foyez toujours incrédule.

ALITHEA.

Ah ! c'est une chose étrange ; Monsieur, que vous foyez toujours si crédule.

SPARKISH.

Ma chere amie, écoutez-moi. Je vous dis que c'est-là Ned Harcourt de Cambridge ; de par le monde entier ! vous voyez bien qu'il a encore cet air embarrassé du collège. Il est bien vrai qu'il ressemble à son frere Franck : il n'y a pas plus de différence entr'eux pour la figure que pour l'âge, ils sont jumeaux.

LUCY.

Ah, ah, ah!

ALITHEA.

Monfieur, je fuis votre fervante; je ne puis m'en laiffer imposer fi groffiérement, quoique vous en difiez. Mais, je vous en prie, voyons; & comment savez-vous ce que vous nous affûrez là fi pofitivement?

SPARKISH.

Je m'en vais vous le dire. Franck Harcourt m'est venu féliciter ce matin, & me prier de vous préfenter fes refpects. Je lui ai demandé s'il n'emetrouveroit point un Chapelain. Là-deffus il m'a dit qu'il avoit un frere eccléfiastique, qui étoit arrivé hier en ville; il l'est allé chercher, il me l'a envoyé; vous le voyez bien là.

ALITHEA.

Sans doute, Franck est forti de

chez vous , a pris un habit noir ,
& vous a dit qu'il étoit Ned Har-
court. Voilà ce que vous avez sûre-
ment de meilleur à nous dire.

SPARKISH.

Mais quel entêtement ! je vous
dis encore pour nouvelle preuve que
la sage-femme fut obligée de mettre
sa jarretiere autour du cou de
Franck , pour qu'elle pût le recon-
noître , tant ils se ressembloient.

ALITHEA.

C'est aussi Franck qui vous a dit
cela ?

SPARKISH.

Oui , & Ned aussi me l'a dit , ils
me l'ont assuré tous les deux.

ALITHEA.

Eh , mon Dieu , quelle simpli-
cité !

SPARKISH

Ah , Seigneur ! si vous ne vou-
lez rien croire , vous ferez mieux

d'en faire juge votre soubrette que voilà. Personne ne peut mieux qu'une femme de chambre se connoître en Chapelains; elles en tâtent si souvent!

LUCY.

Hé bien! voyons! ma foi, il en a toujours le fouris benin, & l'air de prospérité. Et voilà aussi des mains aussi sales, aussi crasseuses que celles de quelque Chapelain que ce soit.

ALITHEA.

Très-Révérènd Docteur, cette mauvaise polissonnerie me déplaît; finissons, s'il vous plaît.

HARCOURT.

De toute mon ame, divine & celeste creature! aussitôt qu'il vous plaira.

ALITHEA.

Il a bien le style des Chapelains.

SPARKISH.

Sans doute ! n'y avoit-il pas de l'ame, du divin, du céleste dans ce qu'il vient de dire ?

ALITHEA.

Encore une fois, impertinent noir vêtu, finissez cette persécution, & que je n'entende plus parler d'un amour ridicule.

HARCOURT (*à part.*)

Il faut que mes propos répondent à mon habit, sans quoi je ne ferai rien.

ALITHEA.

Je perds patience ! finissons encore une fois, vous dis-je, une plaisanterie qui me déplaît.

HARCOURT.

Ainsi soit-il, très-séraphique Dame ; dès que Mylady jugera qu'il est convenable & à propos, nous conclurons.

Dieu ! je suis sûr qu'il n'y a qu'un Chapelain qui puisse parler comme cela.

ALITHEA.

Soyez bien sûr, Monsieur, que ce mauvais tour-là ne vous servira de rien ; il retardera mon mariage, mais il ne l'empêchera pas.

HARCOURT.

Ah, le ciel me préserve, Patrone magnifique, de retarder votre mariage ! Je ne souhaite rien tant que de vous épouser, & je vais le faire dans l'instant, si vous le voulez bien : car mon noble Patron, d'un si bon naturel, & trois fois généreux, paroît y consentir.

SPARKISH.

Sans doute. Le pauvre homme ! sans doute, en vérité.

HARCOURT.

Et désormais, Madame, si vous

permettez à votre serviteur de vous le dire, nul autre ne vous épousera. Me bénisse le ciel ! j'en mourrois plutôt, j'en suis bien sûr, j'en mourrois certainement.

LUCY (à part.)

Mon Dieu ! comme il fait mal son rôle ! est-ce le métier d'un Chapelain, de contester à son patron sa maîtresse ?

ALITHEA.

Hé bien ! c'est encore là parler comme un Chapelain ? l'entendez-vous à cette heure ?

SPARKISH.

Le pauvre homme ! il prend à l'offense le refus que vous lui faites, je ne puis l'en blâmer. C'est lui faire un affront que d'en demander un autre. On n'en fera rien, Madame, avec votre permission. C'est lui qui vous épousera ; allons, partons, je vous en prie.

LUCY (*à part.*)

Ah, ah, ah! Encore? il est bien tard...

ALITHEA.

Quelle invincible stupidité! Je vous dis, Monsieur, que, s'il veut m'épouser, c'est comme votre rival, & non pas comme votre Chapelain.

SPARKISH.

Allons, allons, Madame. (*il la pousse vers la porte.*)

LUCY.

Je vous en prie, Madame, ne refusez pas à ce respectable ecclésiastique l'honneur & la satisfaction de vous épouser. J'ose vous dire qu'il l'a bien dans la tête, le bon Docteur; cela lui tient bien au cœur.

ALITHEA.

Et de quoi voulez-vous que cela nous avance? à quoi cela servira-t'il?

HARCOURT.

HARCOURT (*à part*.)

Ah, si j'osois lui répondre! Un retardement d'un jour a quelquefois fait révoquer une sentence précipitée. Et le pis qui puisse en arriver, si elle n'a pas pitié de moi, si elle me refuse absolument, j'aurai du moins retardé le triomphe de mon rival; & ne fût-ce qu'un instant, c'est le second contentement que puisse avoir un amant.

SPARKISH.

Allons, Madame, midi approche, & ma mere m'a recommandé de ne me jamais marier passé l'heure du service. Faisons vite, partons: Seigneur! je vois bien ce que c'est. On est si modeste le premier jour!

LUCY.

Cela déplaît à Monsieur! Monsieur ne voudroit pas que les femmes montrassent le premier jour tout

ce qu'elles ont de modestie, pendant que les maris montrent bien ce jour-là tout ce qu'ils ont d'amour.

SPARKISH, ALITHEA, HARCOURT & LUCY *sortent.*

La Scene change & représente une chambre à coucher, où l'on voit PINCHWIFE avec sa femme.

PINCHWIFE.

Hé bien ! comptez - moi donc, vous dis-je.

Me. PINCHWIFE.

Mon Dieu ! je vous l'ai déjà raconté plus de cent fois.

PINCHWIFE (*à part.*)

Je veux voir, si en me répétant toute sa maudite histoire, elle n'y changera point la moindre circonstance. Si elle ment d'un mot dans son récit, il faut qu'elle m'en impose. (*haut.*) Hé bien ! parlerez-vous, salope ?

Me. PINCHWIFE.

Ah, Seigneur! quel plaisir vous avez quand je vous dis tout cela? vous êtes charmé, c'est bien sûr.

PINCHWIFE.

Quel plaisir? vous en avez, ce me semble, davantage à y penser? J'attends, commencerez-vous?

Me. PINCHWIFE.

Hé bien! il m'a menée dans une maison qui étoit tout auprès de la bourse...

PINCHWIFE.

Et vous étiez-là tous deux seuls dans une chambre?

Me. PINCHWIFE.

Oui; car il a renvoyé le petit garçon de la maison, pour nous aller chercher des oranges & des confitures.

PINCHWIFE.

Il a renvoyé le petit garçon?

P ij

ah, le diable l'emporte, lui & le petit garçon !

Me. PINCHWIFE.

Mais la femme de la maison est montée sur le champ.

PINCHWIFE.

Dieu soit loué ! qu'elle a bien fait ! Et vous, que faisiez-vous en attendant qu'on apportât les oranges & les confitures ?

Me. PINCHWIFE.

Il me baisoit sans cesse, il me disoit qu'il croyoit baiser ma sœur qu'il avoit trouvé si belle ; & c'est moi qu'il vouloit dire, vous le savez vous-même. Il me juroit qu'il l'aimoit de tout son cœur, de toute son ame... C'est bien moi qu'il vouloit dire. Il me recommandoit de lui répéter tout cela. Il me pria aussi de l'avertir qu'elle eût à se trouver à la fenêtre ce matin quand douze heures sonneraient, & qu'il ne

manqueroit pas de passer dans la rue à ce moment-là.

PINCHWIFE (*à part.*)

Et sans doute qu'il a eu la bonté d'être exact à sa parole ; la peste l'en recompense !

Me. PINCHWIFE.

Il disoit encore que, si vous n'étiez pas au logis, il monteroit, & la viendrait voir ; c'est toujours moi qu'il entendoit ; vous le savez bien, mon mignon.

PINCHWIFE.

Ha ! (*à part.*) Il la connoissoit certainement ; & si elle convient de tout, je n'en ai l'obligation qu'à sa simplicité. (*haut.*) Dites-moi, restiez-vous donc tranquille pendant qu'il vous baisoit ? & le laissiez-vous faire ?

Me. PINCHWIFE.

Oh ! je vous en réponds. Voulez-vous que j'allasse me découvrir ?

PINC HWIFE.

Mais, à ce que vous m'avez dit ;
il vous faisoit encore je ne fai
quelle vilenie. N'est-ce pas comme
cela que vous m'avez dit ? qu'est-ce
qu'il vous faisoit donc ?

Me. PINC HWIFE.

Hé bien ! il me mettoit . . .

PINC HWIFE.

Que vous mettoit-il ?

Me. PINC HWIFE.

Il me mettoit le bout de sa lan-
gue entre mes levres , & il suçoit . . .
comme cela . . . Mais moi , je lui di-
fois que je voulois le mordre.

PINC HWIFE.

Puisse un chancre éternel le rou-
ger comme un chien !

Me. PINC HWIFE.

Mais ce n'est pas la peine que
vous soyez non plus si fâché contre
lui ; car il faut dire aussi , il a bien

L'haleine la plus douce que j'aye jamais connue.

PINCHWIFE.

Le diable ! vous trouviez donc cela bon ? vous le feriez encore ?

Me. PINCHWIFE.

Non pas, à moins qu'il ne me forçât.

PINCHWIFE.

Comment ? vous forcer, grosse bête ? je vous dis moi qu'on ne force point les femmes que quand elles le veulent bien.

Me. PINCHWIFE.

Ah, lui ! les forceroit toutes ! c'est un homme si fort ; il est si beau , si grand , & il est si bien fait ! Tenez, si vous voulez que je vous dise , je crois qu'il ne feroit pas bon de vouloir lui résister.

PINCHWIFE (à part.)

Il est donc clair qu'elle l'aime : mais elle ne l'aime pas encore assez

pour vouloir me le cacher. Si elle le voit davantage, son aversion pour moi, & l'amour qu'elle a pour lui ne feront qu'augmenter. L'amour lui fera trouver le moyen de me tromper, & de se donner à son amant, toute idiote qu'elle est. O chien d'amour! O passion trop funeste! C'est toi qui le premier inspiras à nos femmes, ce qui fait leur métier, l'art de nous abuser. N'étoient-elles pas sorties des mains de la nature franches, simples, nigaudes, faites pour l'esclavage? n'étoit-ce pas l'intention du ciel? & pensoient-elles à s'y soustraire? Mais toi, maudit amour!... Il faut que j'étrangle ce petit monstre - là tandis que je le tiens!... (*haut.*) Allez de l'autre côté chercher du papier, des plumes & de l'encre.

Me. PINCHWIFE.

Je m'y en vas, mon mignon. (*et le sort.*)

PINCHWIFE.

Et pourquoi l'amour donneroit-il plus d'industrie, plus de malice à nos femmes qu'à nous, si ce n'est parce qu'elles ont des desirs plus violens, des passions plus fortes, plus de temperament, & plus le diable au corps. (*Madame Pinchwife entre.*) Allons, Madame la mijaurée, asseyez-vous & écrivez.

Me. PINCHWIFE.

Mais, mon cher, mon mignon, je ne sai gueres bien écrire.

PINCHWIFE.

Je voudrois que vous ne le fussiez point du tout.

Me. PINCHWIFE.

Eh, que voulez-vous que j'écrive?

PINCHWIFE.

Je veux que vous écriviez une lettre à votre amant.

Me. PINCHWIFE.

Mais, mon Dieu! c'est pour rire;
j'en suis sûre. Vous voulez rire.

PINCHWIFE.

Sans doute, j'en ai grande envie.

Me. PINCHWIFE.

Ah, Seigneur! une lettre à ce
beau Monsieur?

PINCHWIFE.

Oui, une lettre à ce beau Monsieur.
Ecrivez ce que je vais vous
dire.

Me. PINCHWIFE.

Comment donc, croyez-vous
que je sois une sotte? qu'il faille
me...

PINCHWIFE (à part.)

Elle a peur apparemment que ce
que je lui dicterois ne soit pas d'un
style assez tendre; c'est-là ce qui
l'inquiete. (*haut.*) Ce que vous a-
vez de mieux à faire est de m'obéir
promptement.

Me. PINCHWIFE.

Mais, cependant, en vérité, oh !
je n'écrirai point ; non , non , en
vérité , j'en ferois bien fâchée.

PINCHWIFE.

Eh, pourquoi ?

Me. PINCHWIFE.

Eh, parce qu'il est en ville, &
que vous pouvez bien l'envoyer
chercher, si vous voulez.

PINCHWIFE.

Fort bien ! vous voudriez appa-
remment qu'on vous le fit venir. (*à
part.*) En est-elle donc là ? quoi,
déjà l'impudente !.. (*haut.*) Prenez
la plume, vous dis-je, écrivez
promptement, ou bien nous allons
voir...

Me. PINCHWIFE.

Ah, mon Dieu ! quelle grande
bête vous croyez que je suis ! ne
fai-je pas bien qu'on n'écrit jamais
de lettres que de la campagne à Lon-

dres , ou de Londres à la campagne.
Ce Monsieur est en ville , & nous y
sommes aussi ; ainsi , je ne puis pas
lui écrire , vous voyez bien.

PINCHWIFE (à part.)

A la bonne heure ! je soupçon-
nois encore pis. Jusqu'ici c'est inno-
cence. (*haut.*) Rassûrez-vous : vous
pouvez bien , quand votre mari vous
l'ordonne , écrire à ceux qui sont dans
la ville.

Me. PINCHWIFE.

Oh , puisque vous me le dites ,
me voilà satisfaite , je le veux bien
à cette heure.

PINCHWIFE.

Allonc donc , commencez. (*il
dicte.*) Monsieur...

Me. PINCHWIFE.

Ne faut - il pas que je mette au
moins , mon cher Monsieur ? vous
savez bien vous-même qu'on ne met
jamais tout simplement , Monsieur.

DE CAMPAGNE. 229
PINCHWIFE.

Mettez, comme je vous dis, detestable P..., ou bien je vais vous écrire avec ce canif votre nom sur la face.

Me. PINCHWIFE.

Ah, nenny, mon mignon. (*elle écrit.*) Monsieur...

PINCHWIFE.

Quoique j'aye souffert hier au soir vos vilains & dégoûtans baisers...
Ecrivez donc!

Me. PINCHWIFE.

Ah! que j'ôte seulement vilains & dégoûtans!

PINCHWIFE.

Ecrivez, vous dis-je!

Me. PINCHWIFE.

Hé bien donc! (*elle écrit.*) J'ai mis...

PINCHWIFE.

Voyons un peu comment vous avez mis. (*il prend son papier & lit.*)

Quoique j'aye souffert hier au soir vos baisers... Comment ? impertinente créature ! & où est-ce qu'est, vilains & dégoûtans ?

Me. PINCHWIFE.

Je ne puis me résoudre à écrire des mots comme cela.

PINCHWIFE.

Encore une fois , écrivez ce que je vous dis , & ne me répliquez pas ; ou bien avec ceci je vous creverai tout-à-l'heure ces yeux qui causent mon malheur. (il leve son canif.)

Me. PINCHWIFE.

Ah , Sauveur !.. Allons , j'écris :

PINCHWIFE.

Montrez-moi. (il lit ce qu'elle a écrit.) Quoique j'aye souffert hier au soir vos vilains & dégoûtans baisers... Allons , continuez... Cependant je ne veux pas que vous vous flatiez d'y jamais revenir... (elle écrit.)

Après.

PINCHWIFE.

Et je me déroberai si bien à toutes vos recherches, que je n'éprouverai pas une seconde fois vos insolences...

Me. PINCHWIFE.

J'ai mis.

PINCHWIFE.

C'est pour cette même raison qu'à présent que je suis échappée de vos mains...

Me. PINCHWIFE.

Vos mains.

PINCHWIFE.

Je veux bien vous avouer la malheureuse, mais innocente fantaisie que j'avois eue hier de m'habiller en homme...

Me. PINCHWIFE.

En homme.

*Afin que vous cessiez au plutôt
d'importuner celle qui vous hait &
vous déteste...*

Me. PINCHWIFE.

Après. Eih!

PINCHWIFE.

*Eh, quoi? vous soupirez?...
Qui vous deteste.... autant qu'elle
aime son mari, & qu'elle chérit sa
vertu...*

Me. PINCHWIFE.

Je vous assure, mon mari, qu'il
ne croira jamais que j'aye écrit
cette lettre-là.

PINCHWIFE.

Comment? il en attendroit appa-
remment de vous une un peu plus
tendre? Allons, votre nom, à cet-
te heure, tout simplement.

Me. PINCHWIFE.

Eh! ne vaut-il pas mieux mettre
votre fidele & affectionnée servante
pour la vie?

PINCHWIFE.

PINCHWIFE.

Hé, non, impitoyable furie, hé, non. (*à part.*) Je vois que son style seroit assurément assez tendre. (*haut.*) Pliez votre lettre à présent, pendant que je m'en vais chercher de la cire & de la lumiere, & mettez-le dessus à Monsieur Horner. (*il sort.*)

Me. PINCHWIFE.

A Monsieur Horner ! Je suis bien aise, en vérité, qu'il m'ait appris son nom. Mon cher Monsieur Horner ! Mais pourquoi t'envoyerois - je une lettre comme celle là, qui te fera de la peine, qui te fera fâcher contre moi ? .. Hé bien, je ne l'envoyeraï pas ... Mais aussi, si mon mari ... Il pourroit bien me tuer ; & je vois clairement qu'il ne me laissera jamais aimer Monsieur Horner. Cependant, au bout du compte, qu'est-ce que je me soucie de mon mari ?

Moi, je ne veux point envoyer à ce pauvre Monsieur Horner une lettre comme celle-là. Non, je n'en ferai rien. Mais, mon mari?....boh! n'importe!... Si je mettois au bas que c'est mon mari qui m'a fait écrire?.... il le verroit sûrement. Ne puis-je donc imaginer quelque bon expédient? une femme de Londres en auroit déjà trouvé cent. Voyons un peu.... Si j'écrivois une autre lettre, la pliois comme celle-ci, & y mettois l'adresse?... Mon mari l'ouvrira? mais peut être que non. Je vais toujours essayer; car enfin je n'enverrai point à ce pauvre Monsieur Horner une lettre comme celle-là. Qu'il en arrive ce qu'il pourra. *(elle prend sa plume & répète tout haut ce qu'elle écrit.)* Mon cher & très-aimable Monsieur Horner... Ah ça... Mon mari vouloit que je vous envoyasse une lettre im-

polie, rude, grossière; mais je n'en veux rien faire... Ah ça.. & il vouloit que je vous défendisse d'être amoureux de moi: mais je n'en veux rien faire... Bon!... & il vouloit que je vous disse que je vous hais, pauvre Monsieur Horner: mais il ne me feroit pas dire un mensonge... A cette heure... car je suis bien sûre que si vous & moi nous étions à la campagne, à jouer aux cartes ensemble... à présent... je ne pourrois m'empêcher de vous marcher sur le pié, ou de frotter mon genou contre le vôtre, & de vous regarder fixement en face.... Ah ça! voilà qui va bien!.. jusqu'à ce que vous me regardassiez aussi, & qu'alors je rougisse & restasse les yeux baissés au moins une bonne heure... C'est bon... Mais, il faut abréger, de peur que mon mari ne vienne; & à cette heure qu'il m'a appris à écrire des lettres, ... vous en aurez une

PINCHWIFE.

Ah ! je crois que vous apprendrez bien vite, & cela, & bien d'autres choses que j'aimerois mieux que vous ne fussiez point.

Me. PINCHWIFE.

Mais, n'ai-je pas bien réussi ? n'est-elle pas bien cachetée ? (*à part.*)
Graces au ciel ! ma lettre ira donc à Monsieur Horner, puisque c'est mon mari qui veut que j'écrive des lettres.

PINCHWIFE.

Elle est bien ; cela est bon ; je gage que vous voudriez bien à présent que je n'envoyasse point votre lettre ?

Me. PINCHWIFE.

Ah, mon mignon, en vérité, je veux bien désormais tout ce que vous voudrez. Je le veux bien, en conscience.

Allons ! vous êtes bien mignone. Venez dans votre chambre , & que je vous enferme jusqu'à ce que je revienne. Pendant que je n'y serai pas , n'approchez pas au moins de trois enjambées de la fenêtre ; car j'ai un espion dans la rue. (*elle entre dans sa chambre , il ferme la porte à la clé.*) Du moins il est bon qu'elle le croie. Si nous n'attrapons pas les femmes , ce sont elles qui nous attraperont ; & on a bien raison d'employer l'artifice contre un ennemi domestique aussi dangereux que l'est une femme. Celui qui en a une jolie à garder , ou bien une ville frontiere , doit se précautionner contre la trahison & l'artifice plutôt que contre la force ouverte. A cette heure que j'ai mis tout en sûreté chez moi , je vais avec ce faux avis (*il montre la let-*

tre.) faire prendre le change à nos ennemis externes.

PINCHWIFE *sort.*

La Scene change & représente la maison d'Horner.

HORNER, L'EMPIRIQUE.

L'EMPIRIQUE.

Hé bien, Monsieur, comment réussit la nouvelle rubrique? Je me flatte que vous n'éprouvez pas le même sort que tous ces gens à systèmes, qui, après avoir passé leur vie à faire des projets, voyent bien à la fin qu'eux seuls pouvoient être la dupe de leur imagination déréglée.

HORNER.

Non pas assurément, *Domine Doctor.* C'est vous, tout le premier, qui ferez la dupe, & non pas moi. Les grandes meres les plus

austeres , les maris les plus difficiles , me croient désormais aussi peu propres qu'ils le sont eux-mêmes à l'amoureux mystere. Mais leurs femmes, leurs sœurs & leurs filles, ou du moins quelques-unes, savent déjà ce qui en est.

L'EMPIRIQUE.

Déjà ?

H O R N E R.

Déjà , vous dis-je. Hier au soir je m'enyvrai avec une demi-douzaine de vos personnes bien élevées, n'est-ce pas comme cela que vous dites ? de vos Dames vertueuses , de vos Dames de qualité. Je pris à leur toilette & dans leur société, des libertés qui sont autant de droits assurés pour l'avenir. J'ai le privilège à présent de chauffer leurs chemises , d'attacher leurs fouliers & leurs jarretieres , & bien d'autres

242 LA FEMME
encore, Docteur ; hé oui , j'en ai
bien d'autres.

L'EMPIRIQUE.

Vous allez grand train, Mon-
sieur, vous mettez le tems à pro-
fit.

H O R N E R.

Je vous dis, que quand elles ont
envie de chanter leurs chansons dét-
honnêtes, ou de parler d'ordures,
elles ne se gênent pas plus pour
moi que pour un petit page Fran-
çois qui ne sauroit pas un mot d'An-
glois.

L'EMPIRIQUE.

Mais, comment donc, Monsieur!
est-ce que ces Dames bien élevées
boivent, ou chantent des chansons
deshonnêtes ?

H O R N E R.

Oh, entre amis ; entre amis. Il
y a des cagottes en fait d'honneur,
tout comme en dévotion. Elles crai-

gnent plus les yeux du monde, qu'elles ne craignent les yeux du ciel. Elles font confister la vertu à injurier le vice ; & il n'y a de péché pour elles que ce qui pourroit faire jaser les médifans. Elles se moquent de celles qui entretiennent quelque misérable Acteur ; & elles se ruinent pour ces comédiens de la chaire, au ton doux, à l'air modeste. Elles les font venir en particulier dans leurs oratoires ; mais, c'est pour y faire avec eux quelque bon gros péché, & non pas pour leur confesser tous ceux qu'elles ont sur la conscience.

L'EMPIRIQUE.

Ah ! cela n'est que trop vrai. Les Prêtres tiennent le fort aujourd'hui chez les femmes, ils en ont chassé les Medecins ; ils ne veulent point de ces confesseurs laïques.

Lady FIDGET entre.

H O R N E R.

Mais, tandis que nous parlons de ces Dames de qualité, en voilà une qui nous vient. Restez-là derrière ce paravant; & vous verrez, Docteur, si je n'ai pas déjà des privilèges avec les femmes qui passent pour vertueuses.

Lady FIDGET.

Hé bien, Horner, ne suis-je pas de parole?

H O R N E R.

Et vous verrez, Madame, si je n'en suis pas aussi; passons, s'il vous plaît, au plus vite dans la chambre voisine.

Lady FIDGET.

Mais d'abord, mon cher Monsieur, il faut me promettre encore que vous aurez grand soin de ma réputation.

Si vous me dites encore un mot de votre honneur & de votre réputation, vous me mettez, Madame, hors d'état d'y pouvoir attenter. Parler de vertu lorsqu'il n'est plus question que des mystères d'amour, c'est invoquer le ciel & la Divinité pour aller au sabbat. Au lieu de conjurer le diable, on fait échouer le sortilège.

Lady F I D G E T.

Allons, si donc ! vous me parlez à moi de diable & de forciers ; je ne vous entends point.

H O R N E R.

Je vous dis, Madame, que dans un moment comme celui-ci, le mot d'argent dans la bouche d'une fille n'est pas pour un pauvre cadet un contretens plus capable de le décourager, que ce mot de vertu ne l'est pour un amant empressé comme moi.

Lady FIDGET.

Mais, vous ne sauriez aussi trouver mauvais qu'une femme d'un certain rang prenne des précautions pour conserver sa réputation.

H O R N E R.

Des précautions ! & j'en ai déjà pris assez, en me donnant dans le monde pour un Eunuque, comme j'ai fait.

Lady FIDGET.

Cela est vrai : mais, si vous veniez jamais à faire part à une autre de ce précieux secret, tout le monde le sauroit bientôt. Il faut bien prendre garde à toutes vos démarches. Ce que je connois de femmes ont l'humeur si mordante ! ah, Monsieur Horner, songez donc seulement comme le monde est méchant, & comme il aime à mordre ! Elles font toutes, vous dis-je, si malignes, si médifantes, qu'elles glo-

Teront peut-être sur ma conduite, quoiqu'elles ne sachent rien de ce précieux secret.

H O R N E R.

N'ayez point peur, Madame; avant qu'elles puissent écorner votre honneur, j'écornerai le leur; & pour vous mieux servir, elles y passeront toutes. Je les intéresserai toutes à garder ce secret, pour qu'elles soient plus discrettes. Je suis, Madame, un Machiavel en amour.

Lady F I D G E T.

Oh, non, Monsieur, de grace; n'allez pas vous y prendre comme cela.

H O R N E R.

Le diable m'emporte s'il y a un autre moyen de faire taire ces médifantes.

Lady F I D G E T.

Monsieur, un secret est bien mieux gardé par une seule personne, que

par une multitude : ainsi , je vous en prie , Monsieur Horner , mon cher Monsieur Horner , n'en faites part à qui que ce soit. (*elle le prend entre ses bras.*)

Sir JASPER *entre.*

Sir JASPER.

Hé bien ! comment va ?

Lady FIDGET (*à part.*)

Ah , ciel ! mon mari ! il aura vu que je le tenois entre mes bras ; comment ferai - je ? que dirai - je ? (*haut.*) Ah , Sir Jasper ! venez m'aider : je voulois voir si Monsieur Horner est chatouilleux , & il l'est tout à-fait. Que j'aime à tourmenter ce vilain crapaut là ! Venez donc m'aider , venez donc , que nous le chatouillions.

Sir JASPER.

Je suppose que Madame le chatouillera mieux sans moi. Est - ce donc

Donc comme cela que vous achetez des porcelaines ? je vous croyois allée chez la marchande de porcelaines.

H O R N E R (*à part.*)

De la porcelaine ! c'est là me donner le mot , & je le rendrai bien ! (*haut.*) Que diable , Monsieur , ne pouvez vous donc garder chez vous vos impertinentes femmes ? Il y a des gens que les maris importunent ; & moi , ce sont les femmes qui me font enrager. Je suis bien aise de vous dire , que puisque je ne puis faire votre besogne la nuit , je ne ferai point tout le long du jour votre souffre-douleurs. Je n'irai point rôler votre femme par tout , être votre homme de paille , être l'épouvantail des pies & des corbeaux qui viendroient pour piquoter votre fruit défendu. Voyez donc , je

serai bientôt l'écuyer banal de toute la ville !

Sir JASPER.

Hé, hé, hé ! le pauvre garçon ! ma foi, il a raison, Escorter les femmes, pour que les autres en profitent, c'est en vérité une commission aussi désagréable que celle de compter l'argent d'autrui. Hé, hé, hé ! ne vous fâchez pas, Horner, ne vous fâchez pas.

Lady FIDGET.

C'est moi qui ai bien plus raison d'être fâchée, puisque vous me laissez sortir indécemment toute seule ; ou, ce qui est encore pis, qu'il faut que je vienne relancer des gens de votre connoissance, aussi mal appris que celui-ci.

Sir JASPER.

Comment donc ! je vous en prie, qu'est-ce qu'il vous a donc fait ?

Lady FIDGET.

Eh non, il ne m'a rien fait.

Sir JASPER.

Pourquoi vous fâchez-vous donc,
s'il ne vous a rien fait ?

Lady FIDGET.

Ah, ah, ah ! d'honneur ! je ne
saurois aussi m'empêcher d'en rire.
Croiriez-vous bien que ce vilain
crapaut là n'a pas voulu se donner
la peine de descendre, pour me ve-
nir joindre dans mon carrosse ? Il a
fallu monter, & le venir chercher,
ou je serois allée sans lui : & je veux
absolument l'emmener avec moi ;
car il se connoît très-bien en por-
celaine, il en a de magnifiques, &
ne les laisseroit pas voir ; il a trop
grand' peur qu'on ne le vole. Mais
je saurai bien les trouver : je ne
serai pas venue ici pour rien, je
vous en répons.

*My*lady FIDGET sort & ferme la porte après elle ; HORNER la suit jusqu'à la porte , & lui dit bas :

Mettez le verrou , Madame. (*haut.*) La voilà dans ma chambre , & elle a fermé la porte au verrou. Quelle diable d'impertinence que celle de toutes ces femmes ! En vérité , Sir Jasper , c'est une belle chose que l'effronterie. Si jamais vous souffrez que votre femme vienne encore m'importuner ici , elle vous reportera chez vous une paire de cornes , foyez en sûr. De par notre Lord Maire ! elle vous reportera des cornes. Si je ne puis moi-même vous faire ce présent-là , je trouverai bien quelqu'un . . .

Sir JASPER.

Ha , ha , ha ! (*à part.*) D'abord en arrivant , & le voyant entre ses

bras, comme elle vouloit le chatouiller, j'étois, ma foi, ce me semble, un tantinet jaloux; mais à cette heure je vois bien quelle étoit ma sottise! (*haut.*) Hé, hé, hé! mon pauvre Horner!

H O R N E R.

Bon, bon! vous riez à présent: mais aussi j'aurai mon tour. Oh, les chiennes de femmes! ces diables-là sont bien plus impertinentes, plus rusées, plus malignes que leurs singes, & plus laides à mes yeux... Elle va tout mettre sens dessus dessous, elle va tout bouleverser, tout casser, tout briser... Je vais faire le tour, & je l'attraperai bien.

Sir J A S P E R.

Ah, ah, ah! le pauvre Horner! comme le voilà fâché!

H O R N E R.

Attendez-moi un petit moment, je vas bien vous la ramener ici

tout-à-l'heure, vous allez voir.
(*Horner sort par l'autre porte.*)

Sir JASPER (à travers la porte
que sa femme a fermée.)

Ma femme, Mylady Fidget, ma
femme, le voilà qui fait le tout
pour aller vous surprendre; prenez
garde, il va vous prendre par der-
rière.

Lady FIDGET.

Tant mieux, laissez-le venir: il
fera le bien venu, par quelque part
qu'il vienne.

Sir JASPER.

Il va vous attraper, & vous fe-
ra bien du mal. Il est encore assez
fort pour vous...

Lady FIDGET.

Ne vous mettez pas en peine;
vous dis-je; laissez lui faire ce qu'il
pourra.

L'EMPIRIQUE (à part.)

Il me l'auroit dit, en vérité, que

DE CAMPAGNE. 255
je ne l'aurois pû croire, & même
encore à peine en crois-je mes deux
yeux !

Mademoiselle SQUEAMISH
entre.

Mlle. SQUEAMISH.
Hé, où est donc ce vilain qui
déteste les femmes, ce crapaut, ce
tout laid ?

Sir JASPER.
Toutes les femmes le trouvent
laid à présent. Il me semble cepen-
dant qu'il est joli garçon, & c'est
à cause de ce qui lui manque que
les femmes font si de sa belle fi-
gure. Oui, c'est cela sûrement ! Ma
femme ne me disoit-elle pas hier en
me parlant de lui, qu'un Eunuque
beau & bienfait est quelque chose
d'aussi ridicule qu'un géant poltron.

Mlle. SQUEAMISH.
Sir Jasper, votre servante; où
Riv

256 LA FEMME
est donc cette vilaine bête?

Sir JASPER.

Il est là dans sa chambre avec
ma femme, ils batifollent là tous
deux.

Mlle. SQUEAMISH.

Elle est là ! Oh ! c'est un gros
brutal qui ne lui fera point de
quartier ! Il la fera tant batifoller !
Tenez, que je vous dise, nous fe-
rons aussi bien d'aller à son secours.
Mais la porte est verrouillée.

Sir JASPER.

Oui, sans doute, c'est ma fem-
me qui l'a fermée.

Mlle. SQUEAMISH.

Elle l'a fermée ? eh, enfonçons
la donc.

Sir JASPER.

Hé non, hé non ! il ne lui fait
pas grand mal.

Mlle. SQUEAMISH.

Mais.... N'y a-t-il donc point

N'autre chemin pour aller les joindre? & où va celui-ci? Je veux rompre ce tête à tête. (*elle sort.*)

*My*lady SQUEAMISH *entre.*

Lady SQUEAMISH.

Où est-elle donc, cette coquine, cette gueuse, cette dévergondée, cette coureuse, cette garçoniere? Ah! Sir Jasper, je suis bien aise de vous trouver ici. N'avez-vous point vû ma petite fille? la malheureuse vient d'entrer ici tout-à-l'heure.

Sir JASPER.

Je viens de la voir.

Lady SQUEAMISH.

Eh, où est-elle donc? où est-ce qu'elle est? ha, Seigneur! Sir Jasper, je me suis, en vérité, mise en quatre pour la suivre; je n'en puis plus. Pourriez-vous me dire ce qu'elle fait ici? on m'a dit là-

bas qu'il ne logeoit point de femme
dans cette maison.

Sir JASPER.

On vous a dit la vérité.

Lady SQUEAMISH.

Comment ! il n'y en loge point ?
& qu'y vient-elle donc faire ? Si ce
n'est pas ici le logement d'une fem-
me, que peut-elle avoir à y faire ?
Mais, êtes-vous bien sûr qu'il n'y
en loge point ?

Sir JASPER.

Il n'y en loge point, vous dis-
je : mais ni d'homme non plus. C'est
la maison de Monsieur Horner.

Lady SQUEAMISH.

Cela est-il bien vrai ? en êtes-
vous bien assuré ?

Sir JASPER.

On ne peut en être plus cer-
tain.

Lady SQUEAMISH.

Dieu soit loué ! il n'y a donc

heureusement point encore de mal !
Mais , où est-ce qu'elle est à présent ?

Sir JASPER.

Elle est de l'autre côté avec ma femme.

Lady SQUEAMISH.

Ah ! si vous lui confiez votre femme , je puis bien aussi lui laisser ma fanfan. On dit que c'est à présent un pauvre compagnon , qui ne sauroit leur faire non plus de mal qu'aucun de ces chanteurs qui nous viennent d'Italie. C'est pour une Dame une jolie petite compagnie , bien innocente ; c'est un serpent qui n'a plus de venin à leur jeter.

Sir JASPER.

Cela n'est que trop vrai ; le pauvre homme !

Mademoiselle SQUEAMISH

entre.

Mlle. SQUEAMISH.

Je ne faurois les trouver. Ah! vous voilà, bonne Maman! je venois chercher ici Mylady Fidget. Ah, la jolie maison! je me suis arrêtée à examiner de si belles peintures!

Lady FIDGET entre tenant dans sa main une jatte de porcelaine.
HORNER la suit.

Lady FIDGET.

Ah, mon cher! il a fallu furieusement me démener pour avoir cette belle jatte de porcelaine.

HORNER.

Hé, non: j'ai fait tout ce que j'ai pû elle m'a donné mon reste.

Mlle. SQUEAMISH.

Je veux avoir aussi quelque belle porcelaine, Monsieur Horner. Ne pensez pas, s'il vous plaît, que vous donnerez aux autres comme cela

toutes vos porcelaines, & que je n'en aurai point. Allons, venez aussi m'en donner...

H O R N E R.

Sur mon honneur, Mademoiselle, il ne m'en reste plus.

Mlle. S Q U E A M I S H.

Ce sont des contes! on me l'a voit bien dit que vous étiez vilain de tout ce que vous avez. Vous ne vous déferiez pas de moi comme cela. Allons.

H O R N E R.

Mylady vient d'avoir la dernière.

Lady F I D G E T.

Cela est vrai, Mademoiselle: il ne lui est rien resté, que je sache.

Mlle. S Q U E A M I S H.

Il pourroit bien en avoir encore quelques-unes que vous n'auriez pas pû trouver.

Lady F I D G E T.

Comment donc! croyez - vous

que, s'il en avoit eu quelqu'une de réserve, je n'aurois pas voulu l'avoir aussi? Nous autres femmes de qualité, nous ne croyons jamais avoir assez de porcelaine.

H O R N E R.

Ah, mon Dieu! ne vous fâchez pas. Je ne puis pas, en vérité, vous en donner à toutes tout ce que vous en voudriez. Mais une autrefois je parlerai à ce gros charretier; je veux qu'il m'en amène une voiture pour vous toutes.

Mlle. S Q U E A M I S H.

Grand merci, crapaut mignon.

Lady F I D G E T (à Horner.)

Monfieur, que veut dire ce propos-là?

H O R N E R (à Lady Fidget.)

Hélas, il est tout simple, le sens n'en est point allégorique.

Lady S Q U E A M I S H.

Ce pauvre Monfieur Horner! il

aura bien de la peine , à ce que je vois , s'il entreprend de vous contenter toutes.

H O R N E R.

Ah , mon Dieu ! vous voyez ; Madame , comme elles me malmenent ?

Lady S Q U E A M I S H.

Mon pauvre Monsieur , je vous plains , vous me faites grand' pitié.

H O R N E R.

Je vous en suis bien obligé , Madame. Je n'ai pû encore trouver miséricorde que chez les Dames respectables , comme vous l'êtes ; pour tous ces enfans-là , elles n'ont pas plus de compassion d'un pauvre homme . . .

Mlle. S Q U E A M I S H.

Allons , allons , vilaine bête , vous dînez avec nous , il nous manque un troisieme pour faire notre partie d'homme.

H O R N E R.

Voilà, Mylady, la seule chose, en vérité, à laquelle on me trouve bon.

Mlle. S Q U E A M I S H.

Allons, vilain mauffade, je m'en vais t'attacher pour m'assurer de toi. (*elle le prend par sa cravatte.*)

Lady S Q U E A M I S H.

Hé, mon Dieu! le pauvre homme! comme elle le tiraille! Baïsez-la, baïsez-la; c'est-là le vrai moyen pour que ces précieuses-là vous donnent patience.

H O R N E R.

Je n'en ferai rien, Mylady: le remede seroit assurément encore pis que le mal. Elle fait bien qu'il n'y a rien que je ne souffrisse plutôt que de me résoudre à la baïser.

Lady S Q U E A M I S H.

Ah! je vous le demande en grace! baïsez-la, je vous prie! je vous donnerai

donnerai pour votre peine ce petit portrait d'elle, que vous trouviez si joli l'autre jour. Allons, je vous en prie !

H O R N E R.

C'étoit-là la seule chose qui pût surmonter ma repugnance. J'aime autant un bon portrait d'une femme, que je hais sa personne. Allons, je le veux bien ; j'adorerois, en vérité, un bon portrait du diable ! (*il baise Mademoiselle Squeamish.*)

Mlle. S Q U E A M I S H.

Fi donc, vilain crapaut, fi donc, c'étoit pour rire.

Lady S Q U E A M I S H.

Ha, ha, ha ! je vous l'avois bien dit.

Mlle. S Q U E A M I S H.

Fi donc ! un baiser de ce...

Sir J A S P E R.

Il n'y a pas plus de mal qu'à baiser votre petit chien.

Tome II.

S

Mlle. SQUEAMISH.

Ni plus de bien non plus.

L'EMPIRIQUE (à part.)

Je ne puis plus douter de tout ce qu'il m'a dit.

PINCHWIFE *entre.*

Lady FIDGET.

Ah, Seigneur! un homme! mon masque. Sir Jasper, eh, mon masque au plus vite. Je ne voudrois pas pour toute chose au monde qu'un homme me vît ici.

Sir JASPER.

Comment donc? quand je suis avec vous?

Lady FIDGET.

Eh, non, non : ma vertu . . . sortons, je vous en prie.

Mlle. SQUEAMISH.

Ah, sortons, ma bonne Maman! hé, vite dépêchons-nous!

Lady FIDGET.

Etre trouvée dans une maison où
seulement quelque chose approchant
d'un homme ... allons-nous en.

*Sir JASPER, Lady FIDGET,
Lady SQUEAMISH, Made-
moiselle SQUEAMISH sortent.*

L'EMPIRIQUE (à part.)

Eh, qui est donc celui-ci ? est-ce
encore un cocu ? oh, il en a bien
l'air ? Il n'y a sûrement que des co-
cus qui ayent affaire à lui.

HORNER.

Bon jour, qu'est-ce qui vous a
mene ?

PINCHWIFE.

Votre impertinence.

HORNER.

Mon impertinence ? Quand une
fois vous autres vous avez une jolie
femme, vous vous croyez en droit
de dire à vos amis tout ce qui vous

Sij

vient dans la bouche: vous êtes aussi brutaux que si vous étiez nos créanciers.

PINCHWIFE.

Je ne le ferai point, Monsieur; fuyez en sûr; je ne vous prêterai jamais rien.

HORNER.

Pourquoi donc, mon cher Jaek, voulez-vous comme cela vous défier de moi? vous me connoissez trop...

PINCHWIFE.

C'est précisément là la raison; c'est que je vous connois trop.

HORNER.

N'ai-je pas toujours été votre ami? n'ai-je pas toujours été prêt à vous rendre service en toute sorte de rencontre? Vous disposiez avant d'être marié de ma bourse & de mon bras, vous en disposez encore...

PINCHWIFE.

Je le crois , en vérité : vous ne demandez pas mieux que d'être aujourd'hui mon second.

HORNER.

Vous me fuyez , cher Jack , vous me faites la mine , vous me traitez comme un étranger. Pourquoi donc ? qu'ai - je fait ? allons , baisez - moi tout - à - l'heure , coquin que vous êtes ! J'ai toujours été , vous dis - je , & je suis bien encore votre serviteur autant ...

PINCHWIFE.

Que je suis le vôtre , Monsieur. Vous voudriez apparemment me charger d'un baiser pour ma femme ; n'est-ce pas cela ?

HORNER.

C'est cela même On ne fau- roit aujourd'hui faire la moindre po- liteffe à un homme marié , lui té- moigner la moindre amitié , qu'au-

fitôt il ne vous parle de sa femme:
Hé, mon Dieu! laissez-là votre
femme! soyons ami vous & moi,
comme nous l'avons toujourns été.
Mes bonnes façons vous déplai-
sent?

PINCHWIFE.

Vous me traitez, en vérité, com-
me si j'étois déjà cocu de votre
grace. Je conviens cependant que
vous me devez quelques égards,
puisque, de mon côté, j'ai la bon-
té, l'attention de vous apporter ce-
ci. Voyez-vous bien, Monsieur. (*il
lui donne la lettre de sa femme.*)

HORNER.

Qu'est-ce que c'est donc?

PINCHWIFE.

Ce n'est qu'un billet doux.

HORNER.

Et de qui? comment!... c'est de
votre femme? einh! (*il
lit.*)

PINCHWIFE.

Précisément, Monsieur. Hé bien, n'ai-je pas à présent pour vous de la politesse & de bonnes façons? qu'en dites-vous? (*à part.*) Pour elle je ne crois pas que vous en foyez si content.

HORNER (*à part.*)

Seroit-ce elle ou bien lui qui m'auroit...?

PINCHWIFE.

Monsieur me paroît surpris; vous attendiez apparemment un style un peu plus doux?

HORNER.

Moi? non, en vérité, & il l'est bien assez.

PINCHWIFE.

Si fait, si fait! je suis sûr que vous l'auriez voulu plus tendre. Un homme fait comme vous se trouve tout étonné quand les belles ne lui déclarent pas leur passion dès la pre-

miere rencontre, à la première entrevue.

HORNER (à part.)

Mais qu'est-ce que cela veut dire ? une apostille ? Je suis sûr que vous m'aimez, quoique mon mari me dise le contraire. Ne lui laissez pas voir cette lettre ; car, quand il reviendra à la maison, il me pinceroit, ou il tueroit mon écureuil Il me paroît qu'il ne fait rien de ce que dit cette lettre.

PINCHWIFE.

Ne soyez pas donc si surpris.

HORNER.

D'honneur, je ne fais que penser.

PINCHWIFE.

Je pense que j'ai assez répondu à présent à vos bonnes façons, & à vos politesses. Vous me trouvez apparemment à cette heure mari commode, ami obligeant, n'est-il

pas vrai ? qu'en dites-vous ? être le porteur d'une lettre de sa femme à son amant ?

H O R N E R.

Oui, ou le diable m'emporte ; vous êtes un bon ami, un mari bien commode ! ha, ha, ha !

P I N C H W I F E.

Vous pouvez rire, Monsieur ; mais souvenez-vous toujours que mon honneur n'entend point la plaisanterie.

H O R N E R.

Que voulez-vous donc dire ?

P I N C H W I F E.

Cette lettre-là, je pense, n'a pas besoin de commentaire. Mais soyez sûr, Monsieur, que, quoique j'aye été mari assez commode pour vous apporter ce billet de ma femme, pour vous la laisser baiser & cajoler en ma présence, je n'ai pas

274 LA FEMME
envie pour cela d'être cocu. Non,
Monsieur, je ne le ferai point.

H O R N E R.

Pinchwife, la jalousie vous fait
tourner la tête. Je n'ai jamais vû
votre femme de ma vie que l'autre
jour à la comédie, & encore ne
fai-je si c'étoit elle ou non ; & vous
voulez que je l'aye été baiser, ca-
joler ?

P I N C H W I F E.

Je ne serai pas cocu, vous dis-
je ; il y auroit du danger à vouloir
me faire cocu.

H O R N E R.

Hé, pourquoi cela ? couleroit-
elle encore ?

P I N C H W I F E.

Je porte une épée . . .

H O R N E R.

Eh, mon Dieu ! on vous l'ôte-
roit bien vîte, de peur que vous

n'allassiez vous faire mal avec. Vous êtes fou, en vérité.

PINCHWIFE.

Quelque fou que je sois, quelque plaisant que vous soyez, j'aurois raison de vous quelque part que vous fussiez. Je vous répète encore que, quoique vous ayez baisé ma femme, que vous l'avez cajolée hier au soir habillée en garçon comme elle vous dit dans sa lettre...

HORNER (*à part.*)

Ah!

PINCHWIFE.

Nous vous assûrons tous les deux que vous ferez très-bien de quitter la partie promptement. Vous n'avez pas trouvé votre femme, ni votre homme non plus.

HORNER (*à part.*)

Je commence à présent à devenir. (*haut.*) Comment, c'étoit vo-

tre femme ? que ne me le disiez-vous donc ? En vérité , si j'étois si libre avec elle , c'étoit bien votre faute , ce n'étoit pas la mienne.

PINCHWIFE.

Oui , d'honneur ce l'étoit.

HORNER.

Je ne fais jamais cela à une femme au nez de son mari , foyez en sûr.

PINCHWIFE.

J'aime mieux que vous l'ayez fait à ma femme devant moi que derriere ; & vous ne le ferez plus.

HORNER.

Non ? vous m'en empêcherez ?

PINCHWIFE.

Quand je ne voudrois pas vous en empêcher , vous voyez bien par sa lettre qu'elle même ne le veut pas.

HORNER.

Hé bien ! il faut donc prendre

patience, & se conformer à tout ce qu'elle me mande.

PINCHWIFE.

Je vous assure, qu'elle a écrit d'elle-même; je n'y ai point eu de part, vous pouvez m'en croire.

HORNER.

Ah, je vous crois, d'honneur!

PINCHWIFE.

Croyez-là donc aussi; car c'est une pauvre petite créature bien simple, bien innocente, qui ne fait ce que c'est que de dissimuler. Adieu, Monsieur, adieu.

HORNER.

Quoiqu'il en soit, présentez-lui toujours mes services & mes respects. Dites-lui que j'obéirai à tout ce que me prescrit sa lettre jusqu'au moindre *iota*. Assûrez-la que je lui donnerai satisfaction, quelque chose qu'elle demande, & quelque difficulté qu'il y ait. Vous ne ferez plus

jaloux de moi ; c'est moi qui vous le promets , à vous & à elle aussi...

PINCHWIFE.

Bon , bon ! portez - vous bien , jouëz - vous de l'honneur de tel homme qu'il vous plaira , pourvû que ce ne soit pas moi : baisez toutes les femmes , mais ne baisez pas la mienne , & que Dieu vous benisse !

PINCHWIFE *sort.*

HORNER.

Je suis bien étonné ... Ah , ah , ah ! Docteur !

L'EMPIRIQUE.

Il me semble qu'il ne fait pas encore ce que l'on dit de vous , ou qu'il ne veut pas le croire.

HORNER.

Ah , ah ! Docteur ! eh bien ? à cette heure , qu'en pensez - vous ?

L'EMPIRIQUE.

Voyons , je vous prie , la lettre.

(il lit.) Hum...mon très-cher...
vous aimer...

H O R N E R.

Je ne devine point comment elle
a pû trouver le moyen.... Mais,
qu'en dis-tu, Docteur? quelle let-
tre! n'est-elle pas originale?

L' E M P I R I Q U E.

Et tous ces maris auffi font de
vrais originaux. Ils ne ressemblent
point aux cocus ordinaires. Je croi-
rai désormais qu'il ne vous feroit pas
impossible d'aller planter des cornes
sur le front d'un grand Seigneur
au milieu de ses Bachas & de tous
ses Eunuques, puisque vous...

H O R N E R.

Mais, bon Dieu! quelle lettre!
C'est le premier billet doux ou il
n'y ait ni dard, ni flammes, ni def-
tin, ni destinées, ni mensonge, ni
déguisement.

SPARKISH *entre ramenant*
PINCHWIFE.

SPARKISH.

Eh, rentrez donc ici ! Vous êtes en vérité, admirable ! vous êtes un fort-joli beaufrere ! vous ne venez ni à l'église, ni à dîner quand votre sœur se marie.

PINCHWIFE.

Ma sœur dit qu'elle n'est point mariée; vous savez bien qu'elle n'a pas voulu rester plus longtems avec vous, & qu'elle s'en est allée mécontente.

SPARKISH.

Bah ! c'est sur un scrupule qui lui a pris subitement. Elle s'est allée sottement mettre dans la tête que notre Chapelain n'étoit pas bien ordonné Prêtre, & qu'il n'avoit pas dit toutes les prieres nécessaires à la cérémonie. Mais c'est sa modestie
qui

qui lui fait faire toutes ces simagrées-là. Cela est permis aux femmes le premier jour des nêces ; elles se rassurent le soir. Cette nuit j'aurai sûrement mon affaire , & peut-être au-delà. En attendant , Horner , il faut que tu viennes dîner avec moi. Ma nôce est chez ma tante , à la grande place.

H O R N E R.

Ta nôce ? hé , quelle vieille pisseuse , sans espoir de jamais racrocher un mari , ou quelle jeune faute d'un amoureux . . . ?

S P A R K I S H.

Monseigneur , je suis votre valet ; c'est la sœur de Monseigneur. Ce n'est point une pisseuse.

H O R N E R.

Ah mon Dieu ! j'en suis fâché.

P I N C H W I F E (à part.)

Et qu'est-ce que cela lui fait ?

Vous en êtes fâché ? comment donc ? croyez-vous que je ne doive pas être heureux avec elle ?

H O R N E R.

Je me persuade , au contraire ; qu'elle pourroit bien ne pas l'être avec vous. Ce n'est pas pour vous que je crains , c'est pour elle que j'ai de l'inquiétude , & pour un autre Monsieur , qui , ce me semble , pourroit bien espérer...

S P A R K I S H.

Un autre Monsieur ! un autre Monsieur ! hé , qui est-il cet autre Monsieur ?

H O R N E R.

Puisque tout est fini , il est inutile de le nommer. (*à part.*) Pauvre Harcourt ! je suis fâché que tu n'ayes pû l'obtenir.

P I N C H W I F E (*à part.*)

Il me paroît que ce mariage lui

DE CAMPAGNE. 283
fait un chagrin bien sensible.

SPARKISH.

Mais, dites-moi donc, je vous prie... frere, vous ne vous en irez pas ?

PINCHWIFE.

Il faut nécessairement que je sorte, je vous rejoindrai pour dîner.
(il sort.)

SPARKISH.

Comment donc, Horner ? j'ai déjà un rival ? on est amoureux de ma femme ? ah ! tant mieux : de tout mon cœur, j'y consens. Je vois déjà d'ici que je pourrais m'en bien trouver par la suite. Aujourd'hui, il n'est fauce que d'appetit, je me fais une vraie fête d'aller tomber là-dessus : mais un tems viendra quand j'aurai bien mangé, qu'un rival me paroîtra toute aussi bonne fauce entre mari & femme, qu'un jus d'orange avec du veau.

T ij

H O R N E R.

Ah, tais-toi donc, coquin, tū m'allonges les dents avec ton jus d'orange.

S P A R K I S H.

Allons-nous en dîner, partons.

H O R N E R.

Hé, qu'est-ce qui dîne là?

S P A R K I S H.

Mes amis, mes parens, Pinchwife mon beaufrere, vous connoîtrez tout le monde.

H O R N E R.

Pinchwife y amene-t-il sa femme ?

S P A R K I S H.

Il n'a garde. Il seroit bien fâché qu'elle vît de bons compagnons comme nous. Ces faquins là de la campagne ne font que de vrais lardres ; ils vous gardent leurs femmes, de peur que leurs amis n'en tâtent, comme ils font le quarteau

de petite biere, qu'ils réservent pour leur boisson. Un honnête homme perdrait là son tems. Il n'y a que ses valets, qui, quand il a le dos tourné, percent la futaille comme ils veulent, & en foûtirent de bon coups. Ah, ah, ah! j'ai de l'esprit, je pense, je suis gaillard & de bonne humeur pour un jour de nôces; de par le monde entier! mais, allons donc.

H O R N E R.

Je n'irai pas dîner avec vous que vous n'ayez aussi la femme de Pinchwife.

S P A R K I S H.

Boh! eh, quel plaisir si grand peux-tu donc prendre encore à être avec une femme, que tu ne puisses t'en passer?

H O R N E R.

J'ai encore mes deux yeux, & j'aime à voir un bel objet. Enfin,

T iij

je ne dînerai pas avec vous, à moins qu'elle n'y dîne aussi. Ainsi allez-vous en la chercher, mais ne dites pas au mari que ce soit à cause de moi.

SPARKISH.

Hé bien, je m'en vais voir si j'obtiens quelque chose. Sortons toujours ensemble; car pour aller chez Pinchwife, il faut passer par chez ma tante.

HORNER.

La pauvre femme appelle au secours, elle tend la main; Docteur, je voudrois bien la dépêtrer de ce pieu qui la tient dans la brouffaille.

SPARKISH, HORNER &
L'EMPIRIQUE sortent.

*La Scene change & représente la
maison de Pinchwife.*

Madame PINCHWIFE est seule appuyée sur son coude. Elle a devant elle une table, des plumes de l'encre & du papier.

Me. PINCHWIFE.

Hé bien ! cela est donc sûr ? j'ai gagné la maladie de Londres, ce mal qu'ils appellent amour. Je suis lasse de mon mari, & c'est à cause de mon galant. Je leur ai bien oui dire que cette maladie-là étoit une petite fièvre lente ; mais il me semble plutôt que c'en est une bien grosse avec des frissons & des redoublemens ; car quand je pense à mon mari, j'ai le frisson, je tremble, il me prend une sueur froide, j'ai mal au cœur, je vomirois : mais quand je pense à mon galant, mon cher Monsieur Horner, alors le chaud me vient, & j'ai bien la fièvre, mais, comme les fièvres ordinaires :

T iv

ma chambre me déplaît, je voudrois de bon cœur m'en aller dans la sienne : il me semble que j'y serois mieux, que j'y serois guérie. Ah! pauvre Monsieur Horner, il n'y a pas moyen, je ne resterai pas ici, je ne suis pas la maîtresse. Il faut donc que je finisse ma lettre pour lui : ce sera une belle lettre celle-là, bien plus belle que l'autre. Je l'ai si bien étudiée ! j'y ai pris de la peine comme tout . . . Ah, la fièvre ! ah, la fièvre ! (elle se met à écrire . Monsieur Pinchwife entre , s'approche doucement derriere elle , regarde par dessus son épaule & lui arrache son papier.)

PINCHWIFE.

Ah! vous écrivez des lettres ! . . .

Me. PINCHWIFE.

Ah, Seigneur ! mon mignon ; pourquoi me faites - vous donc comme cela si grand' peur ? (elle

veut s'enfuir , il la retient , & il lit.)

P I N C H W I F E .

Vous ne bougerez pas de là , Madame *Mon cher , mon très-cher , mon très-cher Monsieur Horner. . . .* Cela commence bien ! J'ai en vérité , bien fait de vous apprendre à écrire des lettres ! cela me réussit bien. Continuons . . . *D'abord je veux vous demander pardon de la hardiessè que j'ai de vous écrire , la quelle je vous prie de savoir que je n'aurois sûrement pas eue , si vous ne m'aviez dit le premier que vous m'aimiez extrêmement , & si cela est vrai , vous ne me laisserez point coucher entre les bras d'un autre homme que je trouve vilain , dégoûtant , détestable . . .* Vous écrivez bien à présent , ce me semble ces mots désagréables. Mais voyons ce qui suit . . . *C'est pourquoi j'espere que vous trou-*

verez incessamment quelque moyen pour me délivrer de cet assortiment malheureux , qui , je vous jure , n'a jamais été de mon choix , mais dans lequel je crains bien d'être aujourd'hui trop engagée. Quoiqu'il en soit , si vous m'aimez autant que je vous aime , vous essayerez du moins de faire ce que vous pourrez. Il faut toujours que vous vous apprétiez à me secourir avant la journée de demain , ou autrement , hélas ! il n'y aura plus moyen , car je ne puis faire retarder davantage notre.... Notre , quoi ? qu'est-ce que vous alliez mettre ? dites , parlez ; notre retour à la campagne , je suppose.... O femmes ! maudites femmes ! & toi aussi amour , abominable amour , de tout tems leur séducteur ! C'est un de tes miracles que dans un seul instant tu rendes aveugle celui qui voyoit le plus clair , & que tu ouvres les

yeux de celui qui ne voyoit point ,
 que tu fasses parler les muets , & que
 tu ôtes la parole aux mieux difants.
 Mais tu fais encore bien pis ! tu
 rends la femme , cet animal indo-
 cile , infensé , ce monstre avorté ,
 mal pétri , tu le rends dans un clin
 d'œil incapable d'être réduit par les
 soins & la prudence de son Sei-
 gneur & de son maître... Finissez
 votre lettre , & que je vous fasse
 aussi finir une bonne fois vous-mê-
 me , & tous mes malheurs avec vous.
 (*il tire son épée.*)

Me. PINCHWIFE.

Ah , Seigneur ! ah , Seigneur !
 comment donc ? vous êtes si vio-
 lent que cela , mon mignon !

SPARKISH *entre.*

SPARKISH.

Qu'est-ce qu'il y a donc ? qu'est-
 ce que cela ?

PINCHWIFE (*à part.*)

Et à présent que cet insensé s'en
vienna.....

SPARKISH.

Comment ? l'épée à la main contre votre femme ? ah ! cela ne se fait que la nuit, lorsqu'on n'y voit goutte, & que l'on ne sauroit lui faire de mal. C'est-là ma belle sœur ? n'est-ce pas elle ? hé, oui da. C'est elle-même. C'est la petite Marthon. Nous la connoissons bien. Il faut que vous veniez avec elle dîner tout-à-l'heure chez moi ; le dîner est prêt, & on n'attend que vous. Allons, partons. Mais, où est donc ma femme ? elle n'est pas encore de retour à la maison ? où est-elle donc allée ?

PINCHWIFE.

Vous faire cocu ; & c'est-ce qu'elles font toutes, aussitôt qu'elles le peuvent.

SPARKISH.

Ah ! le jour même de ses n^oces ?
Non pas , non pas. Une femme qui
a dessein de mener son mari par le
nez , commence par le régaler du
superfin de sa personne , de par le
monde entier ! mais , allons - nous
en , partons , on nous attend pour
dîner. C'est moi qui vas mener no-
tre petite Marthon.

Me. PINCHWIFE.

Non , non , Monsieur , partez , &
nous allons vous suivre.

SPARKISH.

Vous ne m'amuserez pas , je n'i-
rai pas sans vous.

PINCHWIFE (*à part.*)

Quelque soit mon malheur , ce
saquin - là vient encore l'augmen-
ter

SPARKISH.

Allons , allons , la petite Mar-
thon.

PINCHWIFE.

Non, je veux qu'elle aille ailleurs. Vous voudriez, sans doute, régaler vos amis de ma femme au défaut de la vôtre ? (*il la mene dans sa chambre, l'enferme, & revient.*) Que je serois content si dans la rage qui m'étouffe !...

SPARKISH (*à part.*)

Je l'avois bien dit à Horner.

PINCHWIFE.

Partons à cette heure.

SPARKISH.

Bon Dieu ! que vous êtes donc vilain de votre femme ! Mais, voulez-vous que je vous dise, frere, nous autres gens d'esprit nous avons un dicton ; c'est qu'il suffit pour attraper la petite vérole & le cocuage, seulement d'en avoir peur. Gardez votre moitié autant qu'il vous

plaira. Eloignez-la tant que vous pourrez de la contagion ; eh , vous aurez beau faire , si cette maladie est dans son tempérament , il faudra bien qu'elle l'ait , soit plutôt , soit plus tard. De par le monde entier ! c'est-là ce que l'on dit.

PINCHWIFE (à part.)

Quelle affreuse chose est-ce donc qu'un cocu, que le premier imbécille peut couvrir de ridicules ! (*haut.*) Vous avez raison, Monsieur : mais , laissez-moi aussi vous donner un avis. Vous voyez bien qu'à présent que vous approchez du danger , vous commencez à y penser. Je vous conseille de ne négliger aucun des moyens qui pourront vous en garantir. Car il ne fera plus tems, quand on verra briller sur votre front les symptomes

certains de cette maladie. Souvent Madame est encore stérile, elle n'a pas eu le tems de voir grossir son ventre, que l'affaire de Monsieur est faite ; il a porté son fruit.

Fin du Quatrieme Acte.



ACTE

ACTE CINQUIEME.

*La Scene représente la maison
de Pinchwife.*

Monſieur & Me. PINCHWIFE.

*On voit une table avec de la
lumiere.*

A PINCHWIFE.
ALLONS, prenez votre plume, & finiffez votre lettre, comme c'étoit votre intention. Si vous changez un mot de ce que vous allez dire, je m'en appercevrai bien, & fur le champ je vous . . . avec ceci . . . (il montre ſon épée) comme vous le meritez. Ecrivez ce que vous vouliez mettre . . . Voyons . . .

Il faut toujours que vous vous apprêtiez à me secourir avant la journée de demain : ou autrement , hélas ! il n'y aura plus moyen , car je ne puis faire retarder davantage notre... Notre quoi ? qu'est-ce que vous allez mettre ?

Me. PINCHWIFE.

Vous voulez que j'acheve , mon mignon ? hé bien ! allons donc ; tout-à-l'heure. (elle prend la plume & elle écrit.)

PINCHWIFE.

Voyons.... Car je ne puis faire retarder davantage notre... mariage... Votre fidele , mais malheureuse & délaissée Alithea. Qu'est-ce que cela veut dire ? qu'est-ce que le nom de ma sœur à affaire là ? Parlez ; quelle enigme ? expliquez-vous.

Me. PINCHWIFE.

Et oui , & oui , mon mignon.

PINCHWIFE.

Pourquoi mettez-vous là son nom? parlez, parlez, vous dis-je.

Me. PINCHWIFE.

Vous irez lui rapporter: si encore vous me promettiez que vous ne lui en direz rien.

PINCHWIFE.

Non, non, je ne lui dirai pas. (*à part.*) Je suis confondu, la tête me tourne. (*haut.*) Parlez donc.

Me. PINCHWIFE.

D'honneur? vous ne lui direz pas? en conscience?

PINCHWIFE.

Non; parlez, vous dis-je.

Me. PINCHWIFE.

Elle sera fâchée contre moi: mais j'aime mieux qu'elle le soit, que si vous l'étiez, mon mignon; & pour vous dire la vérité, c'est elle qui m'a fait écrire cette lettre, & qui m'a dit comment il falloit mettre.

PINCHWIFE (*à part.*)

Je trouvois bien aussi le style un peu trop bon, pour que ce fût le sien. (*haut.*) Eh, comment vous a-t-elle dit tout cela, puisque je vous avois enfermé.

Me. PINCHWIFE.

Par le trou de la serrure, mon mignon.

PINCHWIFE.

Mais pourquoi vous faire écrire cette lettre plutôt que de l'écrire elle-même?

Me. PINCHWIFE.

Pourquoi? Elle m'a dit que c'étoit parce que... & moi je ne le voulois pas assurément.

PINCHWIFE.

Parce que quoi? parce que...

Me. PINCHWIFE.

Parce que, si Monsieur Horner étoit un cruel, & la refusoit, ou que par la suite il voulût se vanter

& montrer la lettre, elle pourroit la défavouer n'étant pas de son écriture.

PINCHWIFE (*d'part.*)

Je commence enfin à comprendre... Je reprends un peu mes sens. Cette pauvre idiote n'auroit jamais l'esprit d'inventer un mensonge, & si elle étoit assez rusée pour me donner cette défaite, elle penseroit bien aussi que j'aurois bientôt éclairci la vérité du fait.... Mais, un peu d'attention..... A présent que j'y pense, Horner ne disoit-il pas qu'il étoit bien fâché qu'elle eût épousé Sparkish? Elle m'a protesté qu'elle n'étoit pas mariée, qu'on s'étoit moqué d'elle: c'est, sans doute, qu'elle étoit bien aise d'éluder la conclusion à cause d'Horner.... Pourquoi aussi tout ce manège-là? Ah! les hommes sont si fots quand ils ont l'amour en tête! les femmes

peuvent bien aussi... (*haut.*) Ecoutez, Madame : votre sœur est sortie ce matin, & n'est pas rentrée ici depuis ce tems-là.

Me. PINCHWIFE.

Ah, mon Dieu ! quelle compte ! elle a été toute la journée à pleurer là haut dans un coin.

PINCHWIFE.

Où est-elle à présent ? il faut que je lui parle.

Me. PINCHWIFE (à part.)

Seigneur ! elle va tout découvrir. (*haut.*) Eh, je vous en prie, mignon ! iriez-vous me trahir comme cela ? Elle verra bien que c'est moi qui vous l'ai dit. Je vous en prie, mon mignon, laissez-moi lui parler d'abord...

PINCHWIFE.

Il faut que je la voie absolument. Je veux savoir si Horner ne lui a

rien promis, & si elle est mariée ou non avec Sparkish.

Me. PINCHWIFE.

Ah, mon cher, mon mignon; attendez, je vous prie, que je lui aye parlé, & que je lui aye dit que je vous ai tout compté, autrement elle me tuera.

PINCHWIFE.

Allez donc, & lui dites de me venir trouver ici.

Me. PINCHWIFE.

Oui, mon mignon, tout-à-l'heure.

PINCHWIFE (à part.)

Voyons un peu...

Me. PINCHWIFE (à part.)

Je m'en vais la chercher: mais elle n'est pas à la maison pour venir lui parler. Je n'ai que le moment de courir à Lucy. C'est elle qui m'a tiré de presse jusqu'ici. Quel mensonge à présent pourrai-je bien

ajuster ? ... Je suis à bout de mes finances. (*elle sort.*)

PINCHWIFE.

Me voilà résolu. Horner l'épousera. J'aime mieux lui donner ma sœur, que lui prêter ma femme. Cette alliance outre cela arrêtera les prétentions qu'il avoit sur Marthon. Quand ils feront parens, il ne s'en fouciera plus. (*Madame Pinchwife rentre.*)

Me. PINCHWIFE.

Ah, Seigneur ! mon mignon, je vous l'avois bien dit, comme ma sœur seroit fâchée.

PINCHWIFE.

Est-ce qu'elle ne vient pas ?

Me. PINCHWIFE.

Non, non ; hélas ! mon Dieu ! elle auroit honte de vous regarder en face. Elle dit que si vous allez la voir, elle va descendre les degrés quatre à quatre, & s'en aller hon-

teusement s'établir chez Monsieur Horner, qui, à ce qu'elle dit, lui a promis mariage. Elle proteste aussi qu'elle n'en aura jamais d'autre, & elle ne veut pas...

PINCHWIFE.

Comment ! il lui a promis mariage ? eh bien, elle l'épousera. Allez lui dire de ma part ; & si elle veut venir me parler, s'arranger un peu avec moi sur les mesures qu'il faut prendre, je m'en vais dépêcher l'affaire tout-à-l'heure. Allez. (*elle sort.*) Il est aussi riche que Sparkish, il est de meilleure naissance, & a beaucoup plus d'esprit. Mais, ma raison principale c'est que j'aime mieux en faire mon beaufrere, que s'il me faisoit cocu. (*Madame Pinchwife rentre.*) Hé bien, que dit-elle à présent ?

Me. PINCHWIFE.

Elle dit qu'elle voudroit bien seu-

lement que vous voulussiez la mener jusques chez Monsieur Horner, avec qui elle veut avoir un éclaircissement avant de rien arranger avec vous ; & encore cela lui fait bien de la peine. Hélas ! mon Dieu ! la pauvre créature ! elle dit qu'elle n'auroit jamais le courage de vous regarder en face , & qu'elle va mettre un masque pour vous venir trouver. Il faut que vous l'excusiez aussi, si elle ne répond pas à aucune des questions que vous pourriez lui faire en la menant chez Monsieur Horner ; si vous ne voulez point la gronder , ni la questionner , elle va venir vous trouver tout-à-l'heure.

PINCHWIFE.

Hé , qu'elle vienne bien vite ! je ne lui dirai pas un mot , ni ne veux pas qu'elle me parle.

Me. PINCHWIFE.

Ah , j'oubliois ! . . Elle dit encore

que, quoi qu'avec un masque, elle n'a pas le courage de vous regarder en face, & qu'elle voudroit bien qu'on ôtât la lumiere.

PINCHWIFE.

Je veux tout-ce qu'elle voudra, seulement qu'elle se dépêche. (*Madame Pinchwife sort en même tems qu'il souffle la lumiere.*) Ma situation n'est pas tout à fait si critique. S'il faut me battre avec Horner, j'aime mieux que ce soit pour le faire coucher avec ma sœur, que pour qu'il ne couche pas avec ma femme. Et si d'elles deux il y en a une avec qui il soit un peu trop avancé, j'aime aussi mieux que ce soit ma sœur que ma femme. . . . Je ne pouvois jamais m'attendre d'elle à autre chose avec sa conduite aisée, comme elle dit, & sa passion pour la ville. . . . Hé bien, on vous dit tous les jours que les noms de sœur & de femme ne

vous annoncent que de l'amitié, de la tendresse, du plaisir, du contentement de la part de celles qui les portent : & nous voyons, au contraire, que l'on n'en a que du chagrin. Elles sont également à charge quoique d'une manière différente, à celui qui les garde. On a autant de peine à racrocher quelqu'un qui veuille bien coucher avec la sœur, que l'on en a pour éloigner ceux qui voudroient coucher avec la femme. (*Madame Pinchwife entre masquée ; elle a une robe de chambre d'Alithea, une cappe, & une grande coeffe. C'est dans l'obscurité.*) Hé bien ! êtes-vous là, ma sœur, & vous, Marthon, où êtes-vous ?

Me. PINCHWIFE.

Me voilà, mon mignon.

PINCHWIFE.

Venez donc que je vous enferme. Entrez... Allons, ma sœur, à

vous à présent. (*Madame Pinchwife a donné la main à son mari, au moment qu'il l'a appelée, & quand il l'a laissé aller, elle a passé doucement devant la porte, au lieu d'entrer, & s'est mise de l'autre côté de son mari, qui la croyant dans la chambre, a fermé la porte, & lui donne ensuite la main croyant mener sa sœur Alithea.*)

La Scene change & représente la maison de Monsieur Horner.

L'EMPIRIQUE, *Monsieur*
HORNER.

L'EMPIRIQUE.

Comment ! tout seul ? pas seulement un cocu, ni une de leurs femmes ? Tout cela sa relève cependant ordinairement chez vous, comme les sentinelles d'une garde.

HORNER.

Avec cela, il arriye souvent que

c'est précisément le cocu dont la femme se sert pour épier son amant. Il lui rend encore ce bon office-là. Il ne perd point le galant de vûe, il le garde nuit & jour, de peur qu'il ne fasse quelque escapade ailleurs. Jugez si cela est agréable, puisque la plus pénible corvée qu'une femme puisse exiger de vous, c'est de faire un quart-d'heure compagnie à son mari.

L'EMPIRIQUE.

On s'ennuie presque aussi-tôt des petits soins de Monsieur, que de ceux de Madame.

H O R N E R.

Ah la peste! l'assiduité d'un cocu pour celui qui a eu sa femme lui devient aussi à charge, que celle d'un gentilhomme de campagne l'est pour un agréable de la ville, après qu'il lui a gagné tout son argent.

DE CAMPAGNE. 311
L'EMPIRIQUE.

Peut-être qu'à la fin il faudra se brouiller avec la femme pour se défaire du mari, par la même raison que vous commencez par vous faire ami du mari quand vous en voulez à sa femme. Le début est si joli, on le caresse tant, on l'appelle mon cher. Vous vouliez tantôt embrasser Pinchwife ? Où en est votre intrigue avec sa femme ?

H O R N E R.

Ah, mon Dieu ! la bonne volonté de la pauvre est inutile. Il la garde de si près, & elle est si innocente.

L'EMPIRIQUE.

Eh, ne vous a-t-elle pas déjà fait tenir une lettre par son mari ?

H O R N E R.

Il est vrai : mais c'étoit une énigme que je n'ai encore pu débrouiller. Je crois bien que la petite créa-

ture ne demande pas mieux : mais elle est toujours sous la clé.

L'EMPIRIQUE.

Eh, plus il l'enfermera, plus l'envie lui viendra. Si elle vous aime, & que le desir de se venger de son mari, se mette encore de la partie; il faudra qu'elle en vienne à bout, soit d'une façon, soit d'une autre.

HORNER.

Mais le voilà lui-même, celui dont nous parlons.

PINCHWIFE *entre menant sa femme.*

L'EMPIRIQUE.

Vous amener sa femme, après vous avoir apporté ses billets, c'est ce qu'il peut faire de mieux. Cela va tout de suite.

HORNER.

Qu'est-ce que ceci veut dire?

PINCHWIFE.

PINCHWIFE.

Tantôt, Monsieur, vous le savez bien, je vous ai remis un billet doux; à présent je vous amène une maîtresse. Je crois que vous vous louerez de mes bonnes façons.

HORNER.

Oui da, ou le diable m'emporte! tu es assurément l'homme le plus obligeant que j'aye jamais rencontré, & j'en ai vû quelques uns. Je crois que j'entendrai mieux ceci que je n'ai fait la lettre: mais, écoute, un mot à l'oreille.

PINCHWIFE.

Quoi?

HORNER.

Eh, bon-homme, la question ordinaire. Est-elle sûre? en réponds-tu?

PINCHWIFE.

Vous la prenez donc pour une

P.... & moi pour son M... ?

H O R N E R.

Quel compte ? P.... & M.... se font-là de vilains mots ; je sai que tu es honnête homme , que tu as de bonnes connoissances. Tu as apparemment mieux aimé conter fleurette pour moi que de m'en laisser conter à ta femme.

P I N C H W I F E.

En un mot, Monsieur, je vous le dis, je ne viens pas ici pour faire le polifson.

H O R N E R.

A Dieu ne plaise ! ainsi je te prie , laisse-la moi donc voir , fais-la moi voir, bon-homme ; au moins es-tu bien sûr que je ne la connois pas ?

P I N C H W I F E.

Je suis sûr au contraire que vous la connoissez.

HORNER.

Eh, la peste! pourquoi me l'amenes-tu donc?

PINCHWIFE.

Parce que c'est ma parente...

HORNER.

Oui da, d'honneur? parbleu j'en ai encore plus d'obligation.

PINCHWIFE.

Et qu'elle m'a prié de l'amener chez vous.

HORNER.

Oh, je suis persuadé qu'elle est assez jolie pour n'avoir pas besoin de cette recommandation. Allons, j'en prie, fais-lui donc ôter son masque.

PINCHWIFE.

Faites-lui ôter vous-même, elle ne voudroit rien faire de ce que je lui dirois; nous ne pensons pas assez de la même façon...

Madame . . . (*Madame Pinchwife lui parle à l'oreille.*) Elle dit qu'elle voudroit bien me parler en particulier. Retire-toi, je t'en prie.

P I N C H W I F E (*à part.*)

Elle seroit bien fâchée, à ce que je vois, que je fusse informé de la conduite indécente qu'elle a tenue dans cette affaire. (*haut.*) Hé bien, je vais vous laisser ensemble, & j'espère que, quand je ferai parti vous vous accommoderez ; si non, c'est vous & moi, Monsieur, dont ce seroit l'affaire.

H O R N E R (*à part.*)

Que veut donc dire cet insensé ? (*haut.*) Si elle & moi nous sommes une fois d'accord, il ne m'importe gueres quelle affaire vous & moi nous pourrions avoir ensemble. (*il parle bas à Madame Pinch-*

wife qui fait signe à son mari de s'en aller.)

PINCHWIFE.

Je vais en attendant chercher un Chapelain , & désabuser Sparkish. Je vais , vous dis-je , chercher un Chapelain ; ne le voulez-vous pas bien ? Hé bien donc , je m'y en vais. (*à part.*) Je crois que grace à Dieu , me voilà défait d'elle , & j'espere qu'à cette heure elle ne me fera plus enrager. Nos sœurs & nos filles sont comme l'argent des usuriers. Elles ne valent qu'autant qu'on les met hors de chez soi. Mais pour nos femmes , c'est comme leurs billets. Leur sûreté consiste à les empêcher de paroître. Il faut se donner bien de garde que cela soit jamais ailleurs que sous la clé. (*Pinchwife sort. Un Laquais entre.*)

LE LAQUAIS.

Monsieur , Sir Jasper Fidget de-

X iij

318 LA FEMME
mande si vous êtes ici. (*il sort.*)

H O R N E R.

Voilà un de ces cocus incommodés, comme nous disions tout-à-l'heure. Le diable l'emporte. N'a-t'il donc pas assez à faire à troubler les allures de sa femme, sans encore traverser celles des autres... Passez de l'autre côté, Madame.

Madame PINCHWIFE *sort.*

Sir JASPER *entre.*

Sir J A S P E R.

Mon ami, mon très-cher...!

H O R N E R (*à part.*)

Docteur, c'est du vieux style...
(*haut.*) Allons, de quoi s'agit-il?
dépêchez-vous sur tout, car je n'ai pas le tems; j'ai des affaires qui pressent. Hé bien, votre impertinente femme veut sans doute encore quelque chose?

Sir JASPER.

Bien deviné! ma foi! c'est précisément de la part que je viens...

HORNER.

M'inviter à souper? dites - lui que je ne saurois, allez.

Sir JASPER.

Pour ceci, vous n'y êtes pas, d'honneur! Mylady & toute la bande joyeuse & vertueuse, c'est le beau nom qu'elles se donnent, ont fait une partie folle. Elles sont toutes à cette heure que je vous parle, elles sont toutes à s'habiller, & elles vont venir masquées vous demander à souper.

HORNER.

Je ne ferai pas à la maison.

Sir JASPER (à part.)

Dieu! comme il est donc brutal quand on lui parle de ces femmes! (haut.) Ah! n'allez pas, je vous en prie, faire manquer leur partie; et

les croiroient que ce feroit ma faute ;
 Je vous en prie , n'en faites rien.
 J'envoyeraï le souper , je payeraï
 les violons : mais sur tout ne faites
 point de bruit. Ces pauvres coquines,
 d'honneur, ne voudroient pas
 pour quoique ce fût qu'on fût qu'elles
 courent la masquarade. Elles
 n'iroient pas au bal chez tout autre
 homme que chez vous.

H O R N E R.

C'est bon , cela fuffit ; allez-vous
 en , & dites-leur , que , si elles viennent ,
 votre honneur & le leur feront en grand danger.

Sir J A S P E R.

Hé , hé , hé ! nous ne vous craignons
 gueres. Adieu , adieu. (*il sort.*)

H O R N E R.

A tantôt , Docteur , pour la fête ;
 car pour celle d'à-présent , ma foi ,
 je n'y prie personne.

HORNER & L'EMPIRIQUE

sortent.

*La Scene change , & représente la
grande place.*

SPARKISH, PINCHWIFE.

SPARKISH.

Qui j'amaïis auroit pû s'en douter , qu'une femme fût assez fausse pour me manquer de foi ? de par le monde entier , je n'en faurois rien croire. (*il tient une lettre dans sa main.*)

PINCHWIFE.

Vous balancez , Monsieur , à retirer votre parole , & à rendre celle qu'on vous a donnée ? vous voyez bien cependant par cette lettre qu'elle a repris la sienne. Vous êtes libre , Monsieur , & elle l'est aussi , vous le voyez bien.

Sans doute , si c'est-là son écriture , car je ne la connois point.

PINCHWIFE.

Il n'importe, Monsieur, que ce billet soit de sa main, ou non, puisque je viens de la mener de celle-ci chez Monsieur Horner ; elle m'en avoit prié, & je les ai laissés tous deux ensemble, pour venir aussi à leur requête chercher un Chapelain, & vous ôter toute leur d'espérance. Aussi bien, Monsieur, votre mariage avoit l'air, en vérité, d'un mariage pour rire.

SPARKISH.

Ce seroit donc bien son compte, si c'étoit Harcourt habillé en Chapelain qui nous eût épousés ? mais, je suis bien sûr qu'il m'a dit que c'étoit son frere Ned.

PINCHWIFE.

Oh ! cela est sûr, Monsieur, &

c'étoit vous & non pas elle qui en étiez la dupe , car vous êtes toujours aussi de si bonne foi. Il faut que je vous quitte, vous la trouverez, si vous voulez, chez Monsieur Horner; allez-vous y en; vous en croirez peut-être mieux vos yeux.

PINCHWIFE *sort.*

SPARKISH.

Hé bien! je m'en vais la trouver. Je l'appellerai autant de fois *fyrene*, *harpie*, *crocodile*, que pourroit faire un Poëte outré contre sa maîtresse de ce qu'elle n'auroit pas voulu écouter les vers qu'il auroit faits à sa louange. Mais, n'est-ce pas elle que je vois là-bas éclairée de ce flambeau? Elle traverse la place: c'est qu'elle vient de chez Horner; ah, cela n'est pas douteux! elle en vient assurément.

ALITHEA *entre avec LUCY &
un Laquais qui porte un
flambeau.*

Je suis , en vérité , Madame
charmé de vous rencontrer ; vous
ne le croiriez pas. Votre visite
Monsieur Horner me paroît un peu
courte ; vous allez apparemment y
retourner tout-à-l'heure , lorsque le
Chapelain aura eu le tems de s'y
trouver aussi.

ALITHEA.

Monsieur Horner , & le Chape-
lain , Monsieur ?

SPARKISH.

Allons , Madame ; point tant de
façons , point tant de mensonges ;
je ne suis plus aussi si crédule ...

ALITHEA.

Mais , comment donc ?

LUCY (*à part.*)

Voilà qui travaille ! cela opérera , à ce que je vois.

SPARKISH.

Ne pouviez - vous donc prendre quelque bon lourdaud de campagne pour en faire votre dupe ? falloit - il Madame , que votre choix tombât sur moi ? moi qui suis de la ville , & d'ailleurs homme d'esprit & de plaisir ? ah ! c'étoit votre amour propre qui vouloit vous faire abuser bien plutôt d'un homme un peu capable. Femme indigne ! femme fausse ! aussi fausse que celui qui prête de l'argent à quelqu'un à dessein de le lui gagner au jeu , aussi fausse qu'un dez qui manque toujours au moment qu'on lui confie toute sa fortune.

ALITHEA.

Monfieur , je vois bien que vous avez trop bû au festin de vos nôces.

SPARKISH.

Vous moquez-vous de moi ?

ALITHEA.

On vous a donc imposé ?

SPARKISH.

Vous sans doute.

ALITHEA.

Expliquez-vous.

SPARKISH.

Avez-vous bien la hardiesse , & cela meritoit un autre nom , avez-vous bien la hardiesse , vous sachant aussi coupable , de braver encore mes reproches ? Vous n'avez pas écrit une lettre à Monsieur Horner , une lettre impudente ? vous n'étiez pas d'accord ensemble pour me trahir , me tromper ? & avec sa prétendue aversion pour les femmes , m'empêcher de soupçonner qu'il pût être mon rival.

LUCY.

Croyez-vous à présent, Madame, que Monsieur soit jaloux ?

ALITHEA.

J'ai écrit à Horner ?

SPARKISH.

Oui, Madame, ne le niez pas ; votre frere vient tout-à-l'heure de me montrer votre lettre. Il m'a même dit encore, qu'il vous avoit laissé chez Horner, pour aller chercher un Chapelain, qui vous marieroit sur le champ. Allez, Madame ; à la bonne heure. Je vous souhaite bonne fortune, en vérité. Oui, Madame, bonne fortune, bonne fortune ; & à lui aussi bonne fortune, & à moi aussi bonne fortune, Madame, puisque je ne vous épouse pas.

ALITHEA (à part.)

Je devine que mon frere voudroit rompre le mariage, & j'y consentirai de bon cœur, puisque je vois que Monsieur seroit jaloux tout comme un autre. (*haut.*) Lucy, son

emportement, sa jalousie me déplaisent si fort que je commence à avoir peur que nous ne soyons réellement mariés. Es-tu bien sûre au moins que c'étoit Harcourt & non pas un Chapelain qui nous ait épousé?

SPARKISH.

Ah! Madame, Dieu soit loué! Je vois bien que c'étoit encore du complot entre vous & Horner, d'habiller Harcourt en Chapelain: mais je ferois aussi fâché que vous que le mariage fût réel. Je ne le voudrois pas pour tout le monde entier. Qui plus est, je vous dirai, Madame, une autre petite vérité. Je n'ai jamais eu pour vous jusqu'ici la moindre espece de passion: mais actuellement, je vous le dis, je vous hais de tout mon cœur. J'aurois peut-être bien pû épouser votre bien, comme font tous les gens d'esprit de la ville: mais, Madame, je suis

Suis votre valet. Pour vous montrer cependant combien peu je suis piqué, j'irai sûrement à vos noces, vous résigner avec la joie que j'aurois à me défaire d'une vieille P... dont un jeune sot me voudroit dépêtrer ; oui, Madame, avec la joie que j'aurois eu à vous mettre à la porte le lendemain de vos noces, si je vous avois épousée. Adieu, Madame, voilà votre paquet. Adieu, vous dis-je. Votre serviteur.

SPARKISH *sort.*

ALITHEA.

Combien cet homme m'avoit trompée !...

LUCY.

Vous croirez donc, Madame, à présent qu'un insensé peut être jaloux. Cette facilité avec laquelle la femme peut le mener par le nez, fait aussi pour l'ordinaire que d'autres

le préviendront sans examen contre elle toutes les fois qu'ils en auront envie.

ALITHEA.

Mais épouser Monsieur Horner ! ce n'est pas là sûrement l'intention de mon frere ? si je croyois qu'il y pensât, je suivrois ton conseil, & je prendrois Monsieur Harcourt. Si jamais une femme de bon sens de la ville se refout, comme moi, d'épouser un imbécille pour jouïr d'une grosse fortune, pour avoir sa liberté, ou pour partager tous ses titres ; je veux que d'abord son mari aime le jeu, & soit la dupe de tout le monde excepté elle ; qu'il l'envoie à la campagne sous la tutelle d'une belle mere rigide & ménagere, & que pour tout titre le monde ne lui donne que celui de cocu.

LUCY.

Mettez, Madame, la maledic-

DE CAMPAGNE. 331
tion complete. Qu'il ne soit jamais
COCU.

ALITHEA.

Taisez-vous, impertinente ! N'est-ce pas là l'hôtel de ma grand' mere Lanterlus ?

LUCY.

Oui, Madame. (*à part.*) Et nous y trouverons, sans doute, aussi Monsieur Harcourt.

ALITHEA & LUCY *sortent.*

La Scene change & represente une salle chez Monsieur Horner avec une table servie.

HORNER, Lady FIDGET, Mademoiselle FIDGET, Mademoiselle SQUEAMISH.

HORNER (*à part.*)

Le diable les emporte ! Elles sont venues trop tôt ! Je n'ai pas encore renvoyé ma nouvelle maîtresse ;

Y ij

& ce que j'ai de mieux à faire, c'est de l'enfermer ici, de peur qu'elles ne la voyent.

Lady FIDGET.

Pour être plus assurées d'être les bien-venues, nous avons fait apporter de quoi passer le tems ; nous voulons te donner une fête, petit crapaut mignon.

Mlle. FIDGET.

Et pour être de bonne humeur nous avons laissé Sir Jasper & ma grand' mere, qui font une partie de toute table & se grondent à qui mieux mieux.

Mlle. SQUEAMISH.

Profitons donc du tems : ils viendront nous interrompre.

Lady FIDGET.

Asseyons-nous.

HORNER.

Je vais, pour être plus tranquilles, fermer cette porte au verrou, & celle-

là aussi. Je suis à vous dans l'instant.

Lady FIDGET.

Non, Monsieur, point de verrou, si ce n'est sur votre bouche; car nous voulons nous fier à vous comme nous faisons tous les jours aux femmes de chambre qui nous servent.

HORNER.

Eh, mon Dieu! vous savez qu'on m'a ôté toutes les vanités: vous ne devez pas craindre que je parle jamais.

Lady FIDGET.

Faisons, je vous prie, Mesdames, comme si nous avions déjà bû chacune nos deux bouteilles; disons-nous la vérité.

Mlle. FIDGET

& Mlle. SQUEAMISH.

D'accord, nous le voulons bien.

Lady FIDGET.

De par cette rafade ! c'est - là le vrai moyen de la savoir, la vérité. (à Horner.) Non pas la tienne, beau trompeur.

HORNER (à Lady Fidget.)

Vous m'avez trouvé, je pense, un homme véritable...

Lady FIDGET (à Horner.)

Ah ! de par-tout. (haut.) Affeyons-nous donc, & divertifions-nous. (Lady Fidget chante une chanson bachique.)

Mlle. FIDGET.

Oh, ma chere bouteille ! ... En signe de franchise & de liberté, jettons nos masques par-dessus nos têtes.

HORNER.

Et tout-à-l'heure nous y jetterons aussi nos verres.

Mlle. SQUEAMISH.

Ah , charmante bouteille ! que j'en tâte la première.

Lady FIDGET.

Non pas , s'il vous plaît , Mademoiselle. Je ne me départis pas comme cela de mes amis sans avoir pris la précaution de m'en bien assurer auparavant. Oh , bouteille admirable ! qui fermes les yeux à nos maris.

Mlle. FIDGET.

Qui rends nos amans entreprenants.

Mlle. SQUEAMISH.

Et qui au défaut d'amants faits que le sommelier nous fait plaisir. Allons , bois donc , Eunuque.

Lady FIDGET.

Bois ! bois ! toi qui n'es plus fait que pour être le représentant des maris ! Maudits soient les maris !

Mlle. FIDGET.

Et le vieux Pédagogue qui vaut
bien un mari !

Mlle. SQUEAMISH.

Et la vieille grand' mere !

HORNER.

Et les Maq.... d'Angleterre , &
les Chirugiens de France !

Lady FIDGET.

Nous avons nos raisons pour les
maudire aussi.

HORNER.

C'est apparemment à cause de
moi , Mesdames ?

Lady FIDGET.

Non pas , non pas ; c'est bien à
cause de nous. L'industrie de ces
vilaines-là fait que tous les jeunes
gens ne savent ma foi plus s'in-
triguer.

Mlle. FIDGET.

Et moyennant l'art de ces Chirur-

giens, ils n'ont de hardieffe qu'avec les femmes publiques.

Mlle. SQUEAMISH.

Ils vont plutôt courir avec elles les risques de quelque pauvre maladie, qu'avec nous seulement celui d'être refusés.

Mlle. FIDGET.

Ces vilains crapauts-là choisissent aujourd'hui des maîtresses, comme on fait des étoffes; parce qu'elles sont à la mode, & que les autres en ont déjà fait usage.

Mlle. SQUEAMISH.

Quelles sont déjà communes & à bon marché.

Lady FIDGET.

Pendant que les femmes de qualité, comme les étoffes précieuses, restent sans qu'on y touche, ni même qu'on les demande.

HORNER.

Oui da : ils sont assez fots pour

croire que ce qui est propre , neuf ,
& à bon marché, est souvent ce qu'il
y a de meilleur.

Mlle. FIDGET.

Point du tout , Monsieur ; ces bê-
tes-là gardent plus longtems une
fille qu'ils ne gardent un habit.

Mlle. SQUEAMISH.

Et ce n'est pas non plus le bon
marché qu'ils cherchent.

Lady FIDGET.

Puisque ces fots - là par vanité
vous font broder du droguet. Mais
ce qui m'étonne toujours , c'est la
depravation du goût , de ceux mê-
mes qui ont le plus d'esprit. En toute
autre chose ils évitent l'imitation ,
ils se distinguent du commun. Mais
dis-moi , je t'en prie , mon vilain ,
pourquoi , quand tu étois homme ,
aimois-tu mieux aller avec une mul-
titude dans quelque mauvais lieu

public, que d'être le seul à souper dans une bonne maison ?

H O R N E R.

Pourquoi ? c'est que, ma foi, les compliments & les cérémonies sont insupportables à tous ceux qui ne cherchent qu'à manger ; & l'on a bien plus d'appétit à un ordinaire ou chacun se dispute le bon morceau.

Lady F I D G E T.

Dût-il attraper sur les doigts ? J'ai cependant ouï dire qu'on aimoit bien mieux manger du ragoût d'autrui, c'est-à-dire de ce qu'on ne paye point.

H O R N E R.

Oui, sans doute ; quand on est sûr d'être le bien venu, d'être libre, d'être à son aise chez cet autrui. Mais les cérémonies pour manger, pour s'aimer, sont aussi ridicules que celles que l'on feroit pour se

battre. Tomber dessus sans dire garde, c'est-ce qu'on peut faire de mieux en toutes ces occasions.

Lady FIDGET.

C'est là-dessus précisément que je veux vous dire, Monsieur, qu'il n'y a point d'endroit, où il y ait plus de liberté que chez nous. Nous prenons toujours l'air libre, l'air aisé d'un jeune homme pour un signe d'éducation & de politesse. On peut être avec nous très-libre si l'on veut, badin, étourdi, & même fou dans l'occasion.

HORNER.

Eh ! ne vous ai-je pas toujours entendu déclamer contre les foux, les étourdis.

Lady FIDGET.

Oui, mais avec tout cela, nous aimons cette folie ; elle sied aussi bien à un homme qu'un peu de fu-

met au gibier. Un homme trop réservé ! ah ! si donc !

H O R N E R.

Je ne fai donc pas : mais , votre réputation à toutes me faisoit aussi grand' peur , que vos minois me faisoient d'envie.

Lady F I D G E T.

Ah , Seigneur ! notre réputation ! & pourquoi n'auriez-vous pas pensé qu'elle ne nous sert, tout comme à vous, qu'à tromper le public. Notre vertu est comme la bonne foi d'un politique , la parole d'un Quaker , le serment d'un joüeur , & l'honneur des grands Seigneurs. C'est une attrape certaine pour tous ceux qui s'y fieront.

Mlle. S Q U E A M I S H.

Cet air de modestie , cet air prude & composé que vous nous voyez aux spectacles , ne doit pas plus vous en imposer que la physionomie d'un masque du parterre.

Mlle. FIDGET.

Une femme avec cet extérieur est aussi masquée, pour le moins, qu'avec son domino.

Lady FIDGET.

Vous ne nous eussiez trouvé modestes que sur les refus.

Mlle. SQUEAMISH.

Et notre retenue en ce cas-là ne vient que de celle des hommes.

Mlle. FIDGET.

Nous rougissons de les voir si timides.

H O R N E R.

Je vous demande pardon, Mesdames: mais je me trompois diablement sur votre compte. Hé pourquoi donc, s'il vous plaît, vous piquer d'honneur & de vertu comme vous le faites?

Lady FIDGET.

Nous vous l'avons déjà dit. Mais c'étoit aussi quelquefois par cette

même raison dont vous vous servez vous autres, lorsque vous prétextez des affaires pour éviter la mauvaise compagnie, & jouir plus tranquillement de celle qui vous plaît.

H O R N E R.

J'aurois donc fait au moins signe de l'œil à un ami.

Lady F I D G E T.

A vous dire le vrai, nous étions aussi effrayées de la réputation que vous aviez, que vous pouviez l'être de la nôtre. Votre goût pour la debauche faisoit si grand bruit.

H O R N E R.

Et vous autres vous aviez l'extérieur si modeste & si réservé.

Lady F I D G E T.

Mais, n'est-ce que cela seulement qui vous éloignoit de nous ?

H O R N E R.

Les frais exorbitans.... Vous permettez de tout dire ? On a la liberté ?

Lady FIDGET.

Eh oui, eh oui, vous pouvez dire.

H O R N E R.

Je ne voulois perdre ni mon tems ni mon argent. L'un & l'autre étoient trop nécessaires à mes plaisirs.

Lady FIDGET.

Votre argent? si donc! vous parlez à présent comme un petit bourgeois; est-ce qu'il nous faut de l'argent à nous?

H O R N E R.

Ah! Madame, je vous demande pardon. Mais c'est qu'on m'avoit dit, que les grandes Dames, comme les gros marchands, mettent aussi leurs effets à plus haut prix, parce que la nécessité ne les force pas de prendre au premier mot.

Mlle. FIDGET.

Comment, nous aurions mis comme cela nos cœurs à l'enchere?

Mlle.

Mlle. SQUEAMISH.

Nous aurions fait trafic d'amour
& de tendresse ? si donc !

HORNER.

Mesdames , avec votre permission , je fai bien que , comme ceux qui occupent les grandes places , vous semblez n'exiger de vos courtisans que des soins , des attentions. Mais vous avez autour de vous tant de gens prêts à recevoir , tant de mains qui demandent , tant de droits qu'il faut payer , qu'un homme a peur , en vérité , d'essuyer toutes ces maltôtes. Outre cela , il faut encore perdre , en faisant votre partie , ou bien l'on perd à coup sûr votre cœur. Si vous donnez un rendez-vous , c'est chez un orfèvre , un bijoutier , un marchand de porcelaines , où , en payant ce que vous avez pris , on se trouve avoir payé ce qu'on a pû vous prendre.

Tome II,

Z

Voudriez-vous donc que vos amans ne nous donnassent jamais de preuves de leur amour?

Mlle. SQUEAMISH.

Et l'amour se dénote bien mieux par les libéralités que par la jalousie.

Lady FIDGET.

Car on peut feindre l'un ; mais pour l'autre, on ne s'en avise gueres. Allons , buvons à nos amans ; & nous nommerons , s'il vous plaît , chacune l'heureux mortel. Je m'en vais commencer. C'est à ce fripon-là.

Mlle. SQUEAMISH.

Comment ?

HORNER (à part.)

Voilà le secret au diable !

Mlle. SQUEAMISH (à part.)

Hé , ne m'avez-vous pas dit que c'étoit pour l'amour de moi seulez

ment, que vous vouliez bien passer pour n'être pas un homme?

Mlle. FIDGET (à part.)

Oh, le misérable! Ne m'avez-vous pas juré que c'étoit parce que vous m'aimiez, & que vous vouliez ménager ma réputation, que vous vous faisiez passer pour impuissant?

HORNER (à Lady Fidget.)

Hé, oui, sans doute.

Lady FIDGET.

Allons, parlez, Mesdames, je vous répète encore que ce coquin-là est le mien.

Mlle. SQUEAMISH.

Et le mien aussi.

Mlle. FIDGET.

Et le mien aussi.

HORNER.

Hé bien, vous êtes donc toutes trois mes trois coquines? C'est-là tout le mystère! qu'il n'en soit plus question! laissons-là les façons.

A la bonne heure , j'y consens. Désormais il est trop tard , la chose est sans remede. Ne perdons point la tête , & songeons , mes cheres sœurs , à conserver notre réputation ; menageons notre honneur , ce joyau si utile , ce joyau qui est sans prix , & qui brille encore tous les jours en public sans qu'on le puisse soupçonner d'avoir eu la moindre atteinte , ni d'être tant soit peu contrefait.

H O R N E R.

Et n'est-il pas aussi bon que s'il étoit dans son entier , pourvû que le monde n'en fache rien. L'honneur , comme la beauté , ne depend aujourd'hui que de l'opinion qu'on en a.

Lady FIDGET.

Eh bien ! Henry le Banal , nous seras - tu du moins fidele à toutes

trois ? allons, jure-le donc : mais il est assez inutile de te demander des sermens ; tu te parjures aussi souvent que tu prends de nouvelles maîtresses.

H O R N E R.

Tenez , si vous m'en croyez ; Mesdames , nous nous excuserons les uns les autres. Je ne vois de différence là-dessus entre les hommes & les femmes , qu'en ce que nous nous parjurons seulement au commencement de nos amours ; & vous, Mesdames, vous ne cessez tout le tems que votre passion dure.

Sir JASPER & Mylady SQUEAMISH entrent.

Sir J A S P E R.

Ah ! Mylady Fidget , je vous reconnois bien là ; vous nous aviez amusés , pour venir sans nous chez Monsieur Horner. Mais vous n'avez

Z iij



350 *LA FEMME*
été en nul autre endroit , je me
flatte.

Lady FIDGET.

Non , Sir Jasper , en vérité.

Lady SQUEAMISH.

Et vous , ma petite fille , vous
êtes venue tout droit ici ?

Mlle. SQUEAMISH.

Oui , je vous assure , ma bonne
maman.

Sir JASPER.

C'est bon , c'est bon ; je favois
bien que quand une fois elles con-
noïtroient ce pauvre Horner , elles
ne pourroient plus s'en passer. Vo-
tre petite fille peut bien se masquer
avec Horner , & ma femme ; c'est
moi qui vous répons que l'on n'en
dira rien.

Un Laquais entre.

LE LAQUAIS.

Monsieur , voilà ce Monsieur qu'

vous m'avez défendu de laisser entrer sans vous avertir auparavant. Il est avec une Dame, & deux autres Messieurs.

H O R N E R.

Voulez-vous bien passer de l'autre côté un moment, pendant que je vais les expédier. Allez bien vite ; allez leur dire que je les prie de vouloir bien attendre un instant, que tout-à-l'heure je suis à eux.

Ils sortent tous. H O R N E R ramene
par une autre porte Madame
P I N C H W I F E.

H O R N E R.

Vous n'avez pas voulu m'en croire, & vous en retourner chez vous avant que votre mari y pût être déjà rendu ; si vous tardez davantage, il s'en appercevra certainement. Je vous en prie, ma chere amie, croyez-moi, allez-vous-en, & laissez-moi

le soin du reste; je vais vous faire fortir par une porte de derriere.

Me. PINCHWIFE.

Je ne fai point le chemin pour aller d'ici chez nous, ainsi je n'en ferai rien.

H O R N E R.

Mon valet de chambre va vous remener.

Me. PINCHWIFE.

Non pas, s'il vous plaît; eh; croyez-vous que je veuille m'en aller du tout? Il vous ennuie donc déjà de m'avoir avec vous?

H O R N E R.

Non, mon petit amour; & c'est au contraire pour vous garder plus longtems, & cacher à votre mari ma passion & votre aventure; car sans cela, il ne vous recevra jamais chez lui.

Me. PINCHWIFE.

Eh! qu'est-ce que je m'en foucie;

moi ? croyez-vous m'effrayer par là ? mon intention n'est pas de retourner jamais chez lui ; & c'est vous qui serez désormais mon mari.

H O R N E R.

Je ne saurois , ma petite amie : je ne puis devenir votre mari , puisque vous êtes déjà mariée avec lui.

M^e. P I N C H W I F E.

Vous voudriez m'en faire accroire ? eh , ne vois-je pas tous les jours ici à Londres , des femmes qui quittent leurs premiers maris , & qui s'en vont vivre avec d'autres hommes , comme si elles étoient leurs femmes ? Bonne da ! je vois bien ce que c'est , vous voudriez me faire fâcher : mais je vous aime de si bon cœur ! . . .

H O R N E R.

Ah ! les voilà qui montent ! rentrez donc , cachez-vous vite , je les

entends. (*Madame Pinchwife sort.*)

Une sottie maîtresse est comme une mauvaise place, aussi-tôt perdue que gagnée. A peine a-t-on le tems qu'il faudroit pour la piller à son aise. Elle trahit d'abord son mari pour courir après son amant, & tout de suite elle laisse le galant pour retourner à son mari.

PINCHWIFE, ALITHEA,
HARCOURT, SPARKISH,
LUCY, *un Chapelain entrent.*

PINCHWIFE.

Cela suffit, Madame; mais ce ne sera assurément ni parce que vous venez de changer d'habit, ni parce que vous avez l'impudence de m'affûrer le contraire, ni par ce qu'en peut dire ce faux témoin que voilà, que vous me persuaderez que je ne viens pas de vous amener ici tout à-l'heure. Voilà mes témoins,

à moi, qui ne sauroient le nier, puisqu'il faut les confronter. Monsieur Horner, ne viens-je pas de vous amener ici Madame tout-à-l'heure ?

H O R N E R (*à part.*)

Il faut bien à présent perdre l'une pour sauver l'autre : mais cela ne m'est pas nouveau, & en pareil cas je suis toujours pour le coupable, contre l'innocent.

A L I T H E A.

Parlez, je vous en prie, Monsieur.

H O R N E R.

Le faut-il absolument ? (*à part.*)
Payons donc d'impudence, & voyons si cela réussira. L'effronterie pour l'ordinaire triomphe de la vérité.

P I N C H W I F E.

Je vois bien que vous cherchez

quelque prétexte , quelque excuse :
Parlez , Monsieur.

H O R N E R .

Non , ma foi : mais je n'aime
point à me mêler des affaires des
femmes , & encore moins de leurs
disputes.

P I N C H W I F E .

Elle vous prie de parler.

A L I T H E A .

Eh oui , Monsieur , je vous en
prie , donnez-lui satisfaction.

H O R N E R .

Eh bien , puisqu'il le faut ; il est
vrai , vous venez tout-à-l'heure de
m'amener Madame ici.

P I N C H W I F E .

Ho , ho !

A L I T H E A .

Comment , Monsieur ?

H A R C O U R T .

Comment donc , Horner ?

ALITHEA.

Que voulez - vous dire , Monsieur ? je vous avois crû jusqu'ici homme d'honneur.

H O R N E R (*à part.*)

Si fort homme d'honneur qu'il faut que je sauve ma maîtresse , quelque chose qui en arrive.

S P A R K I S H.

Bon , bon ! si je l'avois épousée ; elle m'auroit bien pû faire croire que la lune là-haut n'est qu'une tarte à la crème.

L U C Y (*à part.*)

Je parlerois , si j'osois , & j'expliquerois l'énigme , j'en fais bien le mot fin.

A L I T H E A.

Que je suis malheureuse ! faut-il que tout le monde ait conspiré pour me perdre de réputation ! Je vous jure , Monsieur , (*à Harcourt*) que ce qui m'afflige le plus dans mon

malheur inouï, c'est de vous voir intéressé à ma disgrâce ; c'est votre mécontentement, Monsieur, & la mauvaise opinion que vous aurez de moi, qui m'accablent cent fois plus que tout ce que ces Messieurs pourroient penser.

HARCOURT.

Rassûrez-vous, Madame, vous verrez tout-à-l'heure que je puis vous aimer sans témoigner de jalousie. Non seulement je vous crois innocente : mais, qui plus est, je veux aussi que les autres le croient comme moi. Monsieur Horner, c'est moi désormais que l'honneur de Madame intéresse.

HORNER.

C'est aussi l'honneur d'une Dame qui m'intéresse assurément.

HARCOURT.

Madame est vertueuse, & je le soutiendrai.

H O R N E R.

Et la Dame en question m'a remis son honneur. Il est en bonnes mains & je le soutiendrai.

H A R C O U R T.

Je ne vous entends pas.

H O R N E R.

Ce n'est pas non plus mon intention. (*Madame Pinchwife entr'ouvre la porte.*)

P I N C H W I F E.

Allons, allons, Monsieur Horner, point tant de façons, je vous en prie; voilà le Chapelain, je ne l'ai pas amené pour rien.

H O R N E R.

Cela est trop juste, Monsieur; & je vais lui donner de la belogne, si Madame le veut bien.

P I N C H W I F E.

Comment? que voulez-vous dire?

S P A R K I S H.

Qui da! que veut-il dire?

J'ai résigné votre sœur à Monsieur Harcourt, il a mon consentement.

PINCHWIFE.

Mais il n'a pas le mien, Monsieur ; & il n'y a que celui qui a fait l'affront, soit à une femme, soit à un homme, qui puisse le réparer. Vous l'épouserez tout - à - l'heure ; ou (*il met la main sur son épée.*)

Madame PINCHWIFE *entre.*

Me. PINCHWIFE.

Mais, mon Dieu, quel vacarme ! ah, Seigneur ! ils voudroient tuer ce pauvre Monsieur Horner. Il ne l'épousera sûrement pas, tandis que je ferai là ; je n'irai pas perdre comme cela mon second mari.

PINCHWIFE.

Que vois-je ?

ALITHEA.

ALITHEA.

Ma sœur avec une robe à moi!

SPARKISH.

Ha, ha, ha!

Me. PINCHWIFE.

Allons ne vous tourmentez pas tant pour trouver de la besogne au Chapelain, il va me marier avec Monsieur Horner; car à cette heure, Monsieur, (*à Pinchwife.*) je crois qu'il y a assez longtems que je suis à vous.

HORNER (*à part.*)

La maudite petite lotte, avec son amour!

Me. PINCHWIFE.

Ah! ma sœur, pardonnez-moi; je vous en prie, si j'ai dit de vous tant de vilains mensonges.

HARCOURT.

Je crois que l'affaire est assez claire à présent.

LUCY.

Quoique tout ceci soit mon ouvrage, Monsieur, écoutez - moi. *(elle se jette aux genoux de Pinchwife qui est resté petrifié, son chapeau enfoncé sur ses yeux.)*

PINCHWIFE.

Non, je ne veux plus qu'une femme me parle. Je veux tout à-l'heure les faire taire toutes. *(il met l'épée à la main, & veut tuer sa femme.)*

HORNER.

A Dieu ne plaife !

PINCHWIFE.

C'est donc vous que je veux expédier le premier. Tout cela m'est égal. *(il veut tuer Horner. Harcourt le retient.)*

HARCOURT.

Allons donc.

Sir JASPER FIDGET, Lady
SQUEAMISH, Mademoiselle
SQUEAMISH, Lady FID-
GET, Mademoiselle FIDGET
entrent.

Sir JASPER.

Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce
qu'il y a donc ? je vous en prie,
qu'est-ce qu'il y a donc, Monsieur ?
je vous en prie, communiquez....

PINCHWIFE.

Ce qu'il y a, Monsieur ? ma f. m.
me a communiqué, Monsieur, com-
me la vôtre a fait aussi, Monsieur,
pour le peu qu'elle le connoisse,
Monsieur.

Sir JASPER.

Avec lui ? ha, ha, ha ! quel
conte ?

PINCHWIFE.

Vous moquez-vous de moi, Mon-

A a ij

sieur ? un cocu. est une bête farouche ; prenez garde , Monsieur . . .

Sir J A S P E R.

Eh non , eh non , Monsieur ; c'est vous qui vous moquez. Lui , vous faire cocu ? il ne le sauroit , Monsieur. Ha , ha , ha ! Voulez - vous que je vous dise , Monsieur , un petit mot à l'oreille ?

P I N C H W I F E.

Je vous répète encore qu'il a fait de ma femme une P . . . , & de la vôtre aussi , s'il la connoît , & de toutes celles qui l'approchent. Croyez-vous qu'avec tous ses contes , qu'avec ses mensonges , il pourra m'en imposer ?

Sir J A S P E R.

Comment ? est - ce qu'il auroit menti ? feroit - il l'hypocrite ? ah ! si c'étoit un conte ? . . . ma femme . . . ma sœur . . . c'étoit un hypocrite ?

Lady SQUEAMISH.

Un hypocrite ? un imposteur ?
Parlez , jeunes bagasses , parlez ;
comment... ?

Sir JASPER.

Ainsi donc ! .. Ah, mon front ! ..
ah, la chienne d'impudique ! ...

Lady SQUEAMISH.

Oh, les P... putantes ! Comment
donc, misérable ! ...

Sir JASPER.

Parlez, Monsieur Horner, dites-
nous de bonne foi. Vous nous au-
riez attrapé ? vous nous auriez fri-
ponné ? auriez-vous... ?

HORNER.

Hé bien, je vais...

LUCY (à Horner.)

Je vous tirerai de-là & elle aussi,
si vous voulez seulement l'empêcher
de parler.

HORNER (*à part.*)

Ah! je te donne de bon cœur!...

LUCY (*à Pinchwife.*)

Monsieur, faites - moi la grace de m'entendre. C'est moi qui suis malheureusement la cause de tout ce grabuge. Votre femme est innocente; il n'y a que moi de coupable. Je lui ai fait vous dire tous ces mensonges sur le compte de ma maîtresse, dans l'intention de rompre son mariage avec Monsieur Sparkish, & de lui faire épouser Monsieur Harcourt.

SPARKISH.

Comment? c'est vous, abominable forcier édentée! ah, je vois bien à cette heure que ma maîtresse ne m'avoit point manqué. C'est donc Monsieur son frere qui étoit seul à me tromper. Oh! le grave

personnage ! oh ! l'homme bien-entendu ! Il veut nous donner des leçons , & il amene sa femme à son amant. Ha , ha , ha !

LUCY.

Je vous assure , Monsieur , que ce n'est point par amour qu'elle est venue chez Monsieur Horner ; elle ne l'aime pas plus . . .

Me. PINCHWIFE.

Doucement ! doucement ! si j'ai dit pour vous des mensonges , vous n'en direz pas pour moi ; car j'aime Monsieur Horner de tout mon cœur , & personne n'en peut dire nenny. Ainsi , n'allez pas , je vous en prie , vouloir faire croire à ce pauvre Monsieur Horner , que je ne l'aimerois point du tout , cela seroit fort-mal à vous , je vous assure.

HORNER (à *Me. Pinchwife.*)

Paix donc , ma petite innocente.

Me. PINCHWIFE.

Non , non , je ne me tairai pas.

PINCHWIFE.

Que ce ne soit moi qui vous...

DORILANT & L'EMPIRIQUE

entrent.

DORILANT.

Horner , votre serviteur. C'est le Docteur qui m'amene ; prenez-vous en à lui si nous sommes de trop.

L'EMPIRIQUE.

Qu'est-ce qu'il y a donc là , Messieurs ; au nom de Dieu , qu'est-ce qu'il y a ?

HORNER.

Ah ! vous venez bien à propos.

C'est un monde bien méchant que celui où nous vivons. Il faut que vous soyez ma caution, ou bien on veut me faire un crime de ce que je n'ai jamais pensé. L'innocence de ces Dames est soupçonnée à cause de moi. Donnez, je vous en prie, donnez satisfaction à ces Messieurs, tous très-dignes & honorables, mais aussi par trop jaloux. Assûrez-les que...

L'EMPIRIQUE.

Je vous entends. Est-ce là tout ?
 Sir Jasper, de par le ciel, & sur la parole d'un Medecin... (*il lui parle à l'oreille.*)

Sir JASPER.

Ah! je vous crois, en vérité...
 Je vous demande pardon, Mylady, ma chere femme! je fai que

370 *LA FEMME*
vous avez de la vertu, de la modestie...

Lady SQUEAMISH.

Tout se retrouve donc dans l'ordre?...

Sir JASPER.

Eh oui, eh oui, c'est à présent notre affaire de satisfaire celui-ci. (*ils parlent tous à Pinchwife à l'oreille.*)

PINCHWIFE.

Eunuque! je ne suis pas d'humeur à entendre radoter...

L'EMPIRIQUE.

Je vous amenerai, si vous voulez, la moitié des Chirurgiens de la ville, pour vous le certifier.

PINCHWIFE.

Eh! ne jureroient-ils pas qu'un homme mort d'une hémorrhagie, vient de mourir d'apoplexie?

L'EMPIRIQUE.

Mais , je vous en prie , Monsieur , écoutez-moi un peu. Pourquoi donc , s'il vous plaît , est-ce le bruit de toute la ville ?

PINCHWIFE.

Est-ce qu'on fait cela en ville ?

L'EMPIRIQUE.

Questionnez un peu , vous verrez que vous êtes le seul à l'ignorer.

PINCHWIFE.

Je suis bien sûr que quand je partis d'ici , c'étoit , en vérité , le plus fier compagnon de Londres.

L'EMPIRIQUE.

Eh , je vous dis , Monsieur , que depuis il a été en France ; demandez à ces Dames , à ces Messieurs , à votre ami Monsieur Dorilant. Messieurs , Mesdames , n'avez-vous

pas tous oüi dire la même chose de ce pauvre Monsieur Horner ?

TOUTES LES DAMES.

Oui, oui, oui.

DORILANT.

Hé, pourquoi, jaloux insensé que tu es, voudrais-tu seul en douter ? C'est un vrai chapon de France.

Me. PINCHWIFE.

C'est une fausseté que vous dites, Monsieur ; vous ne dépriferez point comme cela ce pauvre Monsieur Horner ; car de ma connoissance . . .

LUCY (à part.)

Chut donc !

Mlle. SQUEAMISH (à Lucy.)

Hé, ferme-lui la bouche.

Lady FIDGET (à Pinchwife.)

Sur mon honneur, Monsieur, c'est la vérité même.

Mlle. FIDGET.

Eh, croyez - vous que sans cela nous souffririons, qu'on nous vît avec lui ?

Mlle. SQUEAMISH.

Que nous hasarderions de nous perdre de réputation ?

Lady FIDGET (à Horner.)

Voilà ce que vous gagnez, Horner, & nous aussi, à avoir confié votre secret à une fotte.

HORNER (à Lady Fidget.)

Paix donc, Madame. . . (haut.)

Hé bien, Docteur, que dis-tu d'un projet qui mène son homme à son but, sans seulement qu'on le soupçonne, qui le tire comme cela de presse ?

PINCHWIFE.

Ah ! si cela étoit bien vrai ! mais ma femme. . . . (Dorilant parle à Madame Pinchwife.)

Allons, mon frere; vous voyez bien que votre femme est encore innocente : mais, prenez garde désormais à votre imagination échauffée, de peur que, comme un joueur qui tremble & qui s'agite pour appeler un mauvais coup, vous ne fassiez tant qu'il arrive. Les femmes & la fortune en sont bien plus fideles quand on ne s'en défie pas tant.

LUCY.

Tout ce qui par soi-même est déjà revêche & mutin devient furieux & enragé, quand on veut trop le contraindre, & le gardien alors est en plus grand danger.

ALITHEA.

C'est-là, Monsieur Harcourt, un précepte pour tous les maris.

HARCOURT.

Je ne fouhaite, Madame, que le moment qui me mettra enfin du nombre de ceux à qui il s'adresse.

DORILANT.

Et moi bien au contraire de n'en être jamais.

SPARKISH.

Je n'en ferai pas non plus avec ce que j'ai de bon fers.

HORNER.

Pour moi, hélas ! c'est que je ne saurois.

PINCHWIFE.

Et moi j'en suis déjà, & j'en suis malgré moi. Je me suis enbâté d'une femme de campagne, c'est un yimere de nos champs.

Me. PINCHWIFE (*à part.*)

Je vois bien qu'il faut aussi que je prenne mon parti. Je ne ferai

toute ma vie qu'une malheureuse femme de campagne ; car je n'ai pas l'esprit de me dépêtrer comme ces femmes de la ville de mon puant de mari.

H O R N E R.

Hé bien , Monsieur , il faudra donc que je vous certifie aussi que votre femme est innocente ? Cet aveu me fait rougir : mais je saurai bien noyer ma honte dans le vin , comme je vous conseille d'y noyer vos soupçons. Pour les Dames , un ballet les remettra de l'ennui qu'elles viennent d'avoir. Docteur , faites entrer nos danseurs.

L U C Y.

En vérité , Monsieur , Madame est innocente. Je suis prêt à l'attester , comme c'est moi qui suis la cause qu'elle est sortie de chez vous , sans autre dessein que de voir la
nôce

nôce de Madame votre sœur. Ce qu'elle a dit devant nous, qu'elle aimoit Monsieur Horner, n'étoit qu'une vengeance innocente de la jalousie d'un mari. N'est-il pas vrai, Madame ?

Me. PINCHWIFE (*à part.*)

Puisque vous voulez donc que je ne cesse de mentir : (*haut.*) Oui, en vérité, mon mignon.

PINCHWIFE.

Je voudrois pour mon repos pouvoir croire tout ce qu'on me dit ; & les cocus comme les amans ne devroient douter de rien. Mais... (*il soupire.*) Je vois bien un peu trop tard que l'honneur court de grands risques, quand on en fait dépositaire une femme idiote ou son ami.

Une Entrée des Cocus:

H O R N E R.

Que les fots se parent & se frisent ; qu'ils se morfondent & se tourmentent pour persuader à leurs semblables qu'ils sont gens à bonne fortune. Vous voyez qu'il vaut bien mieux pour réussir auprès des belles , se faire mépriser des maris.

(Exeunt omnes.)

F I N.

G. Arnoul.

29.5.95

2 vols.

[ZAH]



944663

